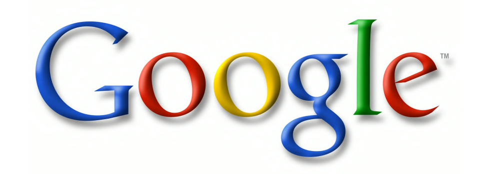
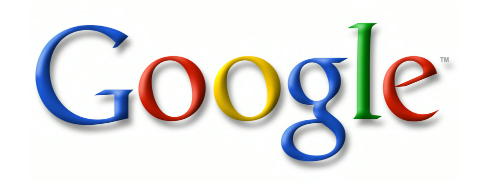
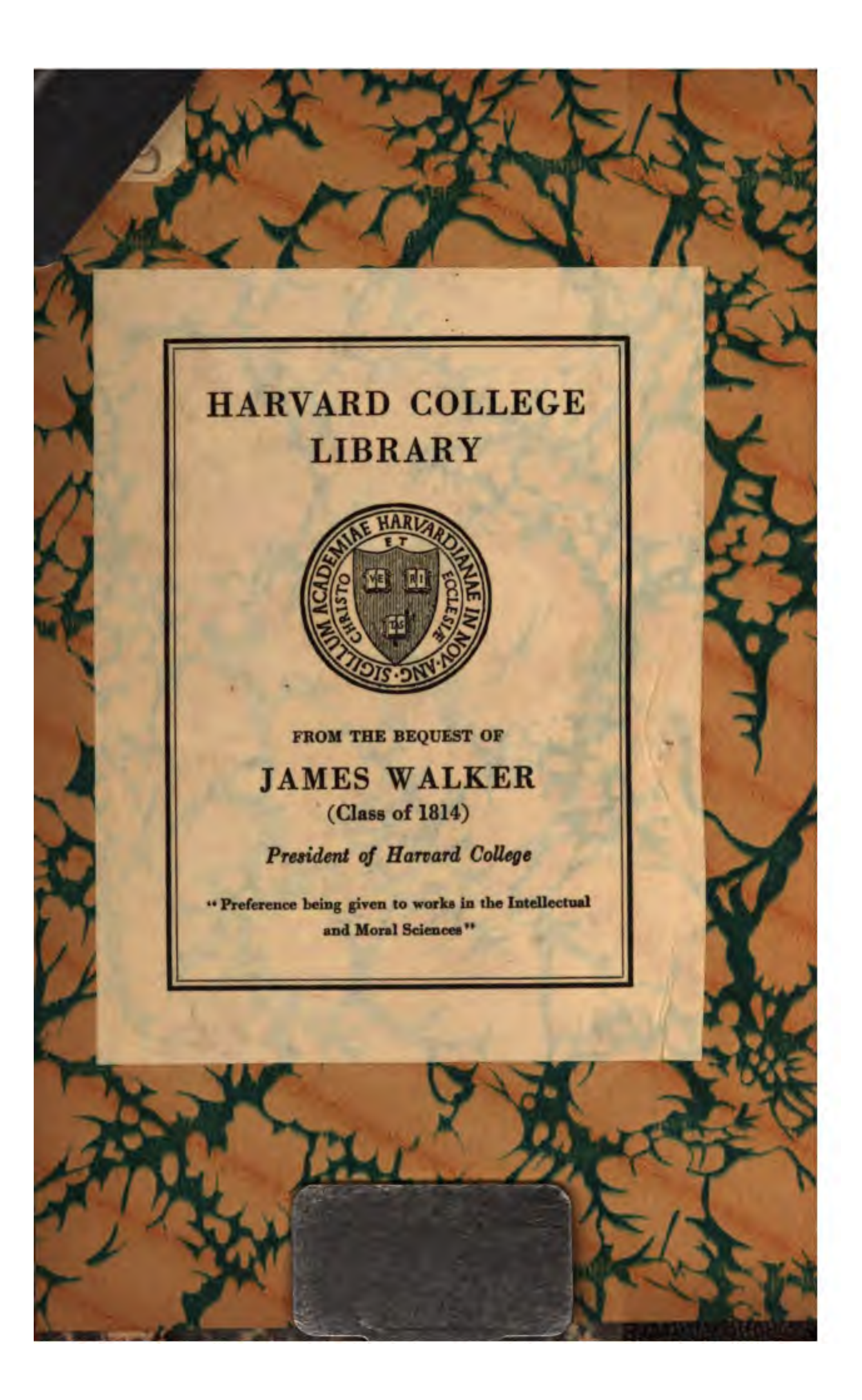

Google






HARVARD COLLEGE
LIBRARY
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS
SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV·ANG·
FROM THE BEQUEST OF
JAMES WALKER
(Class of 1814)
President of Harvard College
"Preference being given to works in the Intellectual
and Moral Sciences"



CONFIDENCES

DE LA MENNAIS

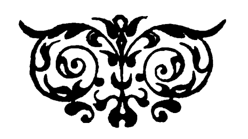
LETTRES INÉDITES DE 1821 A 1848

PUBLIÉES AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

ARTHUR DU BOIS DE LA VILLERABEL

Président de la Société Archéologique et Historique des Côtes-du-Nord
Délégué de la Société des Bibliophiles Bretons, etc.



NANTES
ÉMILE GRIMAUD
IMPRIMEUR-ÉDITEUR
Place du Commerce, 4.

PARIS
PERRIN ET CIE
ÉDITEURS
Quai des Grands-Augustins, 35.

1886

CONFIDENCES DE LA MENNAIS

Nantes. — Imp. Vincent Forest et Emile Grimaud, place du Commerce, 4.

CONFIDENCES

DE LA MENNAIS

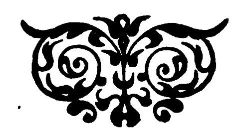
LETTRES INÉDITES DE 1821 A 1848

PUBLIÉES AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

ARTHUR DU BOIS DE LA VILLERABEL

Président de la Société Archéologique et Historique des Côtes-du-Nord,
Délégué de la Société des Bibliophiles Bretons, etc.



NANTES
ÉMILE GRIMAUD
IMPRIMEUR-ÉDITEUR
Place du Commerce, 4.

PARIS
PERRIN ET Cie
ÉDITEURS
Quai des Grands-Augustins, 35.

1886

INTRODUCTION

I

La biographie de Félicité de la Mennais n'est plus à faire. Des plumes autorisées ont étudié et jugé les œuvres de cette intelligence tristement célèbre qui a touché, dans un vol audacieux, avec des traits de feu, aux cimes les plus hautes de l'arbre mystérieux du paradis terrestre où pendent pour fruits la science et la pensée. Les phases multiples de cette existence troublée ont été analysées : le chrétien vaguement sceptique de la première heure, le prêtre pieux et mystique, le champion des grandes causes du catholicisme, docteur et jouteur à la façon de Bossuet, poète au rythme biblique ; puis le sacerdoce fourvoyé, le controversiste haineux, le journaliste révolutionnaire, le pamphlétaire ; en résumé, l'ange et

le démon. Il y aurait témérité de notre part à revenir sur un verdict accepté généralement : de lugubres ombres à côté de réelles clartés. Notre rôle personnel, dans la publication des documents qui suivent, sera nul, puisque c'est *une âme* qui va se peindre *elle-même ;* et c'est ce qui rassure notre insuffisance pour aborder des sphères aussi hautes. Qu'on veuille bien nous permettre de revendiquer seulement le très petit mérite d'avoir *colligé* et *mis en lumière* les révélations confidentielles de l'histoire de cette âme [1].

Après avoir lu ces pages intimes et inédites de La Mennais, un illustre écrivain, bon juge en tout ce qui est du domaine de la haute pensée, s'exprimait ainsi : « C'est une curieuse et douloureuse étude de psychologie morale. Il faudrait la faire lire à tous ceux dont la foi s'ébranle et qui croient pouvoir trouver dans le doute et dans l'émancipation de la pensée un repos et une consolation quelconque [2]. » En

1. Ces *Confidences* de la Mennais, publiées dans le *Correspondant,* en 1883-1884, produisirent alors une véritable sensation ; les grandes feuilles françaises et étrangères y firent plusieurs emprunts. Depuis, de nombreuses et flatteuses sollicitations ont déterminé l'éditeur à donner satisfaction à la curiosité du public, en les publiant en volume.

2. M. le duc de Broglie, de l'Académie française.

même temps, un savant et regretté prélat, auquel nous nous étions fait un devoir de soumettre les éléments de cette étude, nous écrivait : « Quand on a connu M. de la Mennais dans ses époques brillantes et dans ses chutes si profondes, on éprouve une grande pitié pour cet homme si fort et si faible tout à la fois. Son âme était semblable à notre Manche si souvent orageuse sous un ciel gris. Dans ses dernières années surtout, il ne voyait plus que des signes de dissolution et de mort dans notre Europe chrétienne. L'amertume déborde de son âme blessée ; jamais on n'a porté si loin le mépris et la haine des gouvernements. La correspondance avec M. Marion est une page de sa glorieuse et lamentable histoire. Elle sera lue avec beaucoup d'intérêt par toute la génération, encore nombreuse aujourd'hui, qui a vécu de ces émotions et de ces discussions.... Merci encore de cette *étude d'une âme* qui m'a vivement intéressé [1]. »

Ces lignes éloquentes semblent merveilleusement résumer le génie, les passions, les palpitations d'une âme orageuse. Ces *Confidences* de

1. Mgr David, évêque de Saint-Brieuc et Tréguier, décédé le 2 juillet 1882.

La Mennais sont réellement la peinture d'une tempête et les échos d'un naufrage avec des détails instructifs et douloureux. Dans le *huis clos* d'une amitié qui portait en elle *ce je ne sais quoi de profond, d'invariable qui tranquillise pour toute la vie*[1], le personnage s'est évanoui, l'homme est resté avec ses humaines misères et il a *osé* pleurer.

Qu'on nous permette de faire rapidement l'historique de cette publication. Nous avons, dans les lignes qui précèdent, évoqué l'ombre du grand écrivain[2]; disons un mot de celui auquel ses lettres sont adressées[3].

1. Lettre inédite de La Mennais à M. Marion. Paris, 7 mai 1840.

2. Félicité Robert de la Mennais naquit à Saint-Malo, le 22 juin 1782. On se rappellera que son saint et illustre frère, l'abbé Jean-Marie de la Mennais, et le petit cercle intime de la Chênaie n'appelaient jamais l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* que *Féli*.

3. Jean-Baptiste-Louis Marion, né à Saint-Malo, le 12 novembre 1772, d'une ancienne famille, après de brillantes études de droit, s'occupa d'armements jusqu'au moment où la révolution de 1793 et les guerres de l'Empire vinrent anéantir le commerce de mer et les expéditions célèbres des Malouins. Vers 1810, M. Marion se retira à sa terre du Bouvet (Côtes-du-Nord), qu'il tenait du chef de sa femme, Jeanne-Renée de la Morvonnais, et devint, à partir de ce moment, le guide et l'arbitre de la contrée. Jamais M. Marion ne voulut franchir les limites des conseils de son arrondissement, de sa commune et de la fabrique de sa paroisse de

M. Marion appartenait à ce groupe de Malouins fortement trempés qui, avant comme après notre grande révolution sociale, surent garder le secret de cette droiture, de cette vaillance intellectuelle et physique qui de tout temps ont fait de ce rocher de Saint-Malo une pépinière féconde d'hommes de cœur : penseurs ou marins. Connaissant et appréciant M. Marion de vieille date, Chateaubriand et les deux La Mennais avaient deviné la valeur de cet homme modeste qui ne voulut jamais quitter sa terre de Mordreuc, son cher toit du Bouvet, assis délicieusement au bord de la Rance, et dont maintes fois nous retrouverons le doux souvenir sous la plume de Féli. C'est que là, M. Marion, chrétien fidèle, âme généreuse, jurisconsulte distingué, ange du bon conseil, régnait en patriarche. Ce fut inutilement qu'aux jours de sa puissance, sous la Restauration, M. de Chateaubriand se souvint de son compatriote et voulut l'appeler à un poste important dans les conseils du gouvernement. M. Marion resta Breton, mais non étranger aux entreprises de rénovation sociale de ses amis : fondation

Pleudihen. Noble exemple de modestie qu'il est bon de relever en passant.

de l'*Institut des Frères* de l'instruction chrétienne, *Agence générale* pour la défense de la liberté religieuse, création du célèbre journal l'*Avenir,* etc. [1]. Nous verrons en parcourant ces pages le prix attaché par les deux abbés de la Mennais au concours intelligent de M. Marion, et surtout à son amitié, dans le sein de laquelle vinrent s'abriter deux âmes, jadis sœurs, puis bientôt séparées par le choc de la passion sur l'une d'elles ; amitié sacrée, qui sut se conserver intacte jusqu'à la fin pour chacune de ces âmes, par un véritable prodige de sincérité et d'équilibre.

1. L'extrait suivant d'une lettre de Féli à M. Marion, datée de Juilly, 12 janvier 1831, montre la part active prise par ce dernier dans le grand mouvement catholique de cette époque: « Mon cher ami, aucun diocèse n'approche du vôtre par le zèle et le bon esprit, et votre canton, grâce à vous et à votre clergé, s'est particulièrement distingué.... Maintenant, il faudrait s'occuper de l'*Agence ;* c'est l'œuvre la plus importante..... C'est le 29 que nous comparaîtrons devant la cour d'assises (*au sujet du célèbre procès de l'Avenir*). Il est impossible de prévoir d'avance l'issue de ce procès. Un jugement par jury, surtout en matière politique, est un billet à la loterie. Au reste, soit qu'on nous condamne, soit qu'on nous acquitte, cette affaire, qui fixe l'attention d'une partie de la France, avancera le triomphe de la cause catholique. Le pouvoir est entre les mains de gens qui ne veulent de la liberté en aucune manière..... Le catholicisme se remue partout, et bientôt il sera visiblement pour tout le monde le principe moteur des événements qui changeront la face de

La terre de la Chênaie, propriété des La Mennais, était peu éloignée de Mordreuc, habité, avons-nous dit, par M. Marion ; ce voisinage ne pouvait manquer de rendre leurs relations plus intimes. Nous n'avons pas à étudier ce *cénacle* de la Chênaie, sur lequel on a tant écrit et où bourdonne encore l'écho des grandes voix de Lacordaire, de Gerbet, de Montalembert, de Rohrbacher, de Cazalès et de tant d'autres qui, naguère disciples du maître, devaient bientôt user tous les modes de la prière pour sauver celui qu'ils avaient pris pour un sauveur.

« La Chênaie était un rendez-vous toujours ouvert à ceux que les livres de l'illustre écrivain avaient éclairés ou édifiés, et ils y étaient souvent retenus par les charmes de l'hospitalité la plus douce. Là étaient venus successivement tous ceux qu'il avait aimés. Féli nous représente cette habitation de famille comme un *tout petit ermitage*. Ses amis, néanmoins, lui donnaient le titre de *château*. « Le château, dit Maurice de Guérin, est vêtu de blanc et se laisse entrevoir dans le lointain à travers les clairières. » Un grand jardin, une terrasse plantée de tilleuls,

l'Europe. L'abbé Gerbet est à Paris depuis quelques jours, de sorte qu'il n'a pu me parler encore de vos idées sur les conseils de département..... »

à l'extrémité de laquelle s'élevait la petite chapelle bâtie par l'abbé Jean, un étang à l'est, puis un vaste horizon de bois ; tel était l'aspect de cette solitude à laquelle se rattachaient pour lui tous les souvenirs qui peuvent le mieux rafraîchir l'âme, ceux de l'enfance, de l'amitié et de la piété... Nul lieu n'était mieux fait, ce semble, pour reposer La Mennais des émotions qui l'avaient assailli[1]. »

C'était bien, en effet, l'oasis rafraîchissante au milieu du désert brûlant que le chercheur était destiné à labourer toute sa vie. Là, seulement, il devait goûter pour quelques jours encore ce repos relatif que la célébrité, ce parasite impitoyable du génie, accorde parcimonieusement à ses favoris. Dans ce cercle intime, il se livrait tout entier : « Impossible d'imaginer, à moins de l'avoir entendu, écrit encore Maurice de Guérin, le charme de ces causeries où il se laisse aller tout à l'entraînement de son imagination : philosophie, politique, voyages, anecdotes, historiettes, plaisanteries, malices, tout cela sort de sa bouche sous les formes les plus

1. Introduction (due à la plume savante de M. E. de la Gournerie) aux *Lettres inédites de J.-M. et F. de la Mennais, adressées à Mgr Bruté, recueillies par M. H. de Courcy.* — Nantes, Vincent Forest et Emile Grimaud, édit. 1862.

originales, les plus vives, les plus saillantes, les plus incisives [1]. »

Plus tard, alors qu'il aura rompu avec les traditions de son passé, ce nom de la Chênaie reparaîtra, triste et doux, sous la plume de Féli, exilé volontaire de ces lieux toujours ensoleillés pour lui de foi, de souvenirs amis, de religieuse poésie. Qu'il nous suffise de détacher ces lignes mélancoliques, écrites à l'ami auquel il avait confié la gestion de cette terre, sur un coteau de laquelle dépérissaient de beaux vieux arbres que l'on songeait alors à abattre [2] :

Quoique je ne doive jamais, selon toute apparence, revoir la Chênaie, j'y tiens toujours par mes souvenirs, et je n'ai pu me représenter ce joli coteau, si soigné par moi, dépouillé de sa parure, nu en partie, sans en éprouver une vive peine. Qu'est-ce qu'un peu d'argent près de cela ? C'est ce que je me suis dit. J'erre encore, en imagination, sous ces arbres dans la sève desquels coule ma vieille vie. Eux partis, il me semble que je resterais seul en ce monde. D'autres les abattront, je le sais bien, mais alors je ne serai plus. Je demande donc grâce pour ces pauvres arbres ; leur caducité

1. *Reliquiæ*, t. II, p. 37.
2. Lettre inédite à M. Marion, du 31 décembre 1844. Paris.

ne ressemble que trop à la mienne, et ceux qui m'ont vu naître, je ne veux pas les voir mourir.

La persistance du souvenir est le châtiment implacable du renégat. La Mennais devait en souffrir peut-être plus qu'aucun autre, lui qui portait au fond de son âme, depuis sa petite enfance, une incomparable tristesse ; et sa plume sera trompeuse quand elle écrira un jour, pour pallier ses apostasies, ces mots, démentis ailleurs par trop d'aveux :

J'ai pour maxime de regarder toujours en avant. Le passé est triste comme la réalité ; l'avenir est beau comme l'espérance, ou, si vous le voulez, comme l'illusion; la différence, s'il y en a, n'est pas grande [1].

Oui, quoi que La Mennais pût faire pour étouffer en lui les croyances anciennes, les ressouvenirs de ses jeunes années ne pouvaient manquer de s'échapper de sa plume, comme malgré lui.

L'apparition du premier volume de l'*Essai sur l'indifférence* avait été un *événement* en Europe. « Livre excellent, admirable, écrit le frère de Féli dans un saint enthousiasme, qui

1. Lettre inédite, du 16 août 1845, à M. Marion.



finit toutes nos controverses avec les philosophes, comme les ouvrages de Bossuet avaient fini celles de son temps ; c'est un coup de massue donné d'un bras vigoureux sur la tête de nos sages. Aussi frémissent-ils de colère et jettent-ils de beaux cris [1]. » Tous les cœurs catholiques avaient battu d'espérance en lisant ces pages incomparables. La désillusion ne devait pas se faire attendre ; elle arriva avec le second volume de l'*Essai*. En annonçant ce second volume à son ami Bruté, La Mennais avait écrit :

J'y développerai un nouveau système de défense du christianisme contre tous les incrédules et hérétiques, système extrêmement simple, d'où sortiront des preuves si rigoureuses qu'à moins de renoncer à dire : *Je suis*, il faudra qu'on dise : *Credo*, jusqu'au bout [2].

« Un nouveau système ! écrit un éminent critique. Se flatter qu'après dix-huit cents ans

1. *Lettres inédites de l'abbé J.-M. de la Mennais à Mr Bruté*, 11 mai 1818. L'abbé Jean-Marie de La Mennais naquit à Saint-Malo le 8 septembre 1780. Les œuvres de cet homme de Dieu, si saint et si remarquable, qui refusa *dix-sept fois* la mitre, sont assez connues pour qu'il soit besoin de les rappeler ici.

2. *Lettres inédites :* F. de la Mennais, 22 février 1818.

on sera plus habile que tous les pontifes, que tous les conciles et que tous les saints! s'imaginer que l'Église en est encore à connaître les fondements de sa foi! Cette seule pensée aurait dû frapper et retenir un esprit vraiment philosophe [1]. »

D'éloquentes critiques se produisirent et provoquèrent des ripostes acerbes. La lutte était engagée.

Bientôt, aux yeux de La Mennais, le monde ne sera plus qu'un *enfer où l'on ne voit pas même de Satan pour régulariser le désordre;* tout s'écroule, l'Eglise même chancelle au milieu des ruines ; il s'agit de l'affranchir *du joug de gouvernements imbéciles, corrompus ou corrupteurs... Sauver l'Église par la liberté, et le monde par l'Église,* tel sera son thème [2]. Rêve généreux assurément, mais qui ne pouvait manquer de dégénérer en utopies subversives sous le souffle enfiévré du novateur. De ce rêve naquit une feuille, dont le nom est resté célèbre, l'*Avenir,* arène

1. *Introduction* aux Lettres inédites, par M. E. de la Gournerie.

2. *Ibid.* Lettre du 18 décembre 1820. Voy. aussi *Œuvres posthumes* de La Mennais, *Correspondances* publiées par M. Forgues. Lettres diverses de 1820 à 1830.

brûlante où vinrent jouter d'illustres plumes.

Déjà de vagues craintes commençaient à se produire parmi les familiers de la Chênaie. Les cœurs étaient anxieux, les plumes restaient suspendues. Celle de La Mennais, seule, celle qui, plus tard, dans ses heures de dégoûts amers, devait se changer pour lui en *instrument de chirurgie* [1], cette plume va, sans trêve ni merci, s'attaquer à tout et à tous. Une triple coalition de gallicans, de royalistes et de révolutionnaires ne fera que décupler son incroyable fécondité ; comme la salamandre, son génie semblera s'aviver au milieu des flammes de l'incendie qu'il porte partout à la fois.

Cependant l'entourage du grand écrivain ne pouvait croire à un schisme chez celui qui naguère encore venait de rendre d'incomparables services à l'Eglise ; l'enthousiasme, comme l'amour, ne peut admettre de défaillances dans l'objet de son culte. A des éclats répétés, les grandes intelligences qui se sont épanouies au contact puissant du maître, prêtres ou laïques fascinés par son génie, ferment d'instinct les yeux, comme il arrive lorsque passe l'éclair.

1. Lettre inédite à M. Marion, du 16 novembre 1843.

Voici notamment ce qu'écrivait le frère de Féli, le saint abbé Jean de la Mennais, à la date de 1832[1] :

« Cher ami, je n'ai qu'un moment pour vous annoncer que je viens de recevoir deux lettres de Féli, la première en date de Florence, la seconde en date de Venise (31 juillet). Sa santé soutient très bien les fatigues du voyage, il doit être maintenant à Munich ; de là, il ira à Francfort, où il doit apprendre si ses arrangements avec ses créanciers sont terminés, parce que, dans ce cas, au lieu de passer par la Belgique, il se rendrait par Strasbourg à Paris directement. Peu après, il reviendrait en Bretagne pour se reposer quelque temps à la Chênaie, et y achever un travail commencé à Rome, tandis qu'on s'occupera des moyens de reprendre l'*Avenir*. Il a eu connaissance, à Rome, de ce que les évêques (13) ont écrit contre lui : il est charmé de cette démarche et de la publicité qu'on y a donnée, car il est probable que ces évêques n'obtiendront point la condamnation qu'ils sollicitent, et le silence de Rome sera pour lui une pleine justification... J'ai l'espoir de vous voir bientôt ; j'irai chercher l'abbé Rohrbacher à la Chênaie vraisemblablement le 11 du mois prochain. Adieu, je suis écrasé d'ouvrage. Tout à vous, mon bon ami.

« JEAN. »

1. Lettre inédite de l'abbé J.-M. de la Mennais à M. Marion, datée de Ploërmel, 16 août 1832.

Le pieux et savant orientaliste, M. Boré [1], interprète des membres de l'*Agence catholique*, écrivait en même temps au même ami : « Je ne chercherai pas de longs détours, monsieur, pour pallier ma faute, et je commencerai par l'avouer ingénument, en vous priant de me pardonner, moi qui vous dois tant de reconnaissance et pour la bienveillance que vous n'avez cessé de me témoigner, depuis l'instant où j'ai eu l'honneur d'être connu de vous, et pour les services scientifiques que vous m'avez rendus avec tant d'obligeance, en mettant votre bibliothèque à ma disposition. Je ne conçois pas comment j'ai pu faire un pareil oubli, et je l'attribue en partie à la nombreuse correspondance dont je suis chargé, depuis que tous ces messieurs de l'*Agence* se sont dispersés, chacun

1. Eugène Boré, né à Angers le 15 août 1809, mort à Paris le 3 mai 1878, supérieur général de la Congrégation de la Mission et de la Compagnie des Filles de la Charité. M. Boré était, à cette époque, l'un des directeurs de l'*Agence générale pour la défense de la liberté religieuse ;* sa lettre à M. Marion est datée de Paris, 10 août 1832. M. Boré, avec les abbés Gerbet, Rohrbacher, Blanc et de Hercé (devenu plus tard évêque de Nantes), fut des premiers disciples de cette école fameuse de Malestroit, en Bretagne, sorte d'université catholique fondée par les deux abbés de la Mennais, qui devait être, ainsi que le disait un illustre orateur, « le Cambridge ou l'Oxford de la France, réparant les désastres du schisme. »

de leur côté, à l'exception de M. de Coux [1]... Puisque nous en sommes à ce bon et cher M. Féli, je vous en donnerai les nouvelles que je sais. Voici ce qu'il m'écrit de Florence (20 juillet) :

« Dans deux jours nous quittons Florence, pour « continuer notre voyage que la chaleur rend assez « fatigant. Toutefois ma santé s'accommode assez « de cette température. Nous fondons en passant des « relations qui seront utiles, et les avantages qui « résulteront de notre pèlerinage compensent plus « qu'abondamment tout ce qu'il a d'ailleurs de pé- « nible... Si, à ma rentrée en France, je puis un « peu disposer de moi, mon projet est d'aller « passer quelques mois à la Chênaie pour prendre « un peu de repos en achevant le travail que j'ai « commencé à Rome. Mais tout cela est encore « assez vague. Nous ferons ce que Dieu voudra, « etc. »

« M. de Coux a reçu aussi une lettre de M. Féli,

1. M. de Coux, publiciste religieux plein de talent, était l'un des membres de l'*Agence pour la défense de la liberté religieuse,* fondée sous les auspices des sommités religieuses et politiques de cette époque, et l'un des familiers de la Chênaie. M. de Coux fut, avec l'abbé de Salinis, l'abbé Gerbet, MM. de Montalembert, de Cazalès et autres, l'un des conférenciers les plus goûtés de la jeunesse catholique de Paris.

que je n'ai pas lue parce qu'il l'a envoyée sur-le-champ à M. d'Ault du Mesnil [1], qui est en Picardie, mais il m'a dit que le ton de cette lettre annonçait de la santé et un grand contentement d'esprit. Son voyage à travers l'Italie est une espèce d'ovation, il revient plein d'espérances et comptant recommencer immédiatement l'*Avenir*, projet qui sera néanmoins subordonné à la décision que prendront de concert ces messieurs, lorsqu'ils se réuniront à Bruxelles, c'est-à-dire probablement vers la mi-septembre. M. Gerbet est toujours en Belgique, où il a la haute direction de l'*Union* [2]. Sa santé est assez bonne, celle de M. de Coux s'améliore et il compte prochainement reprendre le travail de ses conférences.

« Veuillez agréer, etc.

E. Boré. »

1. L'un des rédacteurs de l'*Avenir*.

2. L'abbé Gerbet, l'un des promoteurs les plus éminents et les plus actifs du mouvement religieux en France, sous la Restauration et le gouvernement de Juillet, né à Poligny (Jura) le 3 février 1798, mort évêque de Perpignan, en 1864. La vie de ce saint prélat et l'histoire des événements auxquels il a été mêlé ont été écrites d'une façon extrêmement remarquable, sous ce titre : *Mgr Gerbet, sa vie, ses œuvres et l'École Menaisienne*, par M. l'abbé de Ladoue, depuis évêque de Nevers.

L'attente de ces cœurs généreux fut trompée; le pèlerin de Rome, loin de rapporter la paix, revenait sombre et courroucé. L'amertume et la menace allaient bientôt tomber de sa plume frémissante. Des mains illustres et amies se pressèrent aux bords du gouffre pour en arracher le révolté. La Mennais répondit [1] :

La question est maintenant nettement posée. Il s'agit de savoir si les catholiques doivent reconnaître dans le pape l'unique souverain de l'univers au spirituel et au temporel, et si, le principe d'ordre dont ils sont dépositaires étant séparé du mouvement des affaires humaines, ils sont fatalement destinés à subir, sans espérance d'un meilleur état, toutes les tyrannies qui nécessairement, dans cette hypothèse, écraseront à jamais les peuples, soit qu'elles se personnifient dans un Robespierre ou dans un Nicolas. Maintenant vous me demandez peut-être ce que fera Rome; voici ce à quoi je m'attends: Elle n'attaquera pas directement le principe que je pose dans ma dernière *Lettre*; elle ne le peut pas. Elle ne le sanctionnera pas non plus, même par son silence; ce serait porter une grave atteinte à son système politique actuel. Que fera-t-elle donc? Elle essayera de nouveau d'envelopper cette question politique dans la question

1. Lettre inédite à M. Marion, du 23 novembre 1833.

religieuse; moi, je les séparerai de nouveau et l'on essayera d'en finir par des rigueurs qui me paraissent inévitables. Cette position est dure, mais j'espère que Dieu me donnera la force de remplir mon devoir jusqu'au bout. Oh! si vous saviez, mon ami, combien je regrette la Chênaie et ces bonnes soirées que nous y aurions passées ensemble! C'était mon seul asile sur la terre et on me l'a ôté. Je ne songe plus qu'à y faire rapporter mes os. N'oubliez pas cette petite place que je vous ai montrée et que j'ai choisie pour ma sépulture, au pied d'un rocher, sous le chêne qui l'ombrage; je n'aurai de paix que là en ce monde. Qu'importe, pourvu que j'en sorte avec une conscience nette et que j'y laisse un nom qui ne soit pas flétri!

Nous ne suivrons pas le grand écrivain dans sa révolte contre l'Église. Peu à peu le vide s'est fait autour de lui; les hôtes illustres de la Chênaie ont dit un douloureux adieu au maître et à cette demeure si recherchée naguère et que ne hanteront plus désormais que des amitiés trop vieilles pour s'échapper. L'abîme, d'ailleurs, appelle l'abîme, et La Mennais, épouvanté par ce silence, ira demander à Paris de nouvelles émotions, de perfides triomphes :

Il faut un aliment à mon activité interne, écrit-il ; il y a en moi une puissance qui me pousse ; j'ai une tâche à remplir ; sans cela, sans l'invincible sentiment d'un devoir qui m'est imposé, je serais incapable d'écrire une ligne. Il y a comme une voix qui me parle toujours et dont je ne suis qu'un faible écho ; qu'elle se taise, rendu à moi-même, à moi seul, il ne me restera plus que le silence [1].

Il y a quelque chose de fatidique dans ces lignes, et l'on se reporte malgré soi vers ces hommes étranges mis en scène par Shakespeare.

C'est alors que se succèdent, comme les roulements de la foudre, ces écrits enivrants par la magie du style et dont les titres significatifs révèlent la portée : *Affaires de Rome, Paroles d'un Croyant, Livre du peuple, Esclavage moderne, Servitude volontaire, Questions politiques et philosophiques, Pays et Gouvernement, Esquisse d'une philosophie,* etc., théories sublimes, rêves chimériques ou pamphlets qui tour à tour enthousiasment et épouvantent, et dont plusieurs vaudront à leur auteur les honneurs du Capitole ou une cellule à Sainte-Pélagie.

1. Lettre inédite à M. Marion, du 24 novembre 1837.

A ceux qui lui demandent compte de son passé et raison des évolutions de sa pensée, de son génie, de sa foi, il répondra par ces paroles spécieuses sous une apparence de profondeur :

La vérité croît, s'élargit sans cesse, parce qu'en elle-même elle est infinie. Elle sort, telle qu'un fleuve divin, de son éternel principe, arrose et féconde l'univers jusqu'en ses profondeurs les plus reculées, portant sur ses célestes ondes les intelligences qui s'abreuvent d'elle, et dans son invariable cours que rien n'arrête, que rien ne retarde, les élevant peu à peu vers la source d'où elle est partie. Et puisqu'elle est infinie, nul, quel qu'il soit, à quelque point du temps qu'il lui ait été donné d'être, ne saurait se flatter de la posséder complètement. Entre elle et lui quelle proportion, quelle mesure commune? Coquille imperceptible qui, sur le rivage, se dirait : J'ai en moi l'Océan. Point d'état donc plus déraisonnable que de rester immobile dans les mêmes idées quand elles ne sont pas de celles qui forment, en quelque manière, le lit sur lequel coule perpétuellement la vérité progressive. Car cet état implique ou la persuasion que l'on sait tout, que l'on a tout vu, tout conçu, ou la volonté de ne pas voir plus, de ne pas concevoir mieux ; et lorsque, en outre, on prétend faire de cette idée quelconque à laquelle on s'est

cramponné en passant, comme à une pointe de rocher pendante sur le fleuve, la station dernière de l'humanité, aucune langue ne fournit de mots pour exprimer un pareil excès d'extravagance.

Solon disait: « Je vieillis en apprenant toujours.» Cet avancement dans la connaissance, cette continuelle évolution de l'intelligence dans le vrai, est une des premières lois des êtres créés. Mais toute connaissance, mais toute idée nouvelle ne se surajoute pas seulement aux idées et aux connaissances acquises déjà; elle les modifie encore en se combinant avec elles; de sorte qu'indépendamment des erreurs qui lui appartiennent en propre, qui dérivent immédiatement de sa faiblesse intrinsèque et native, l'esprit ne peut croître en lumière, étendre sa vue, découvrir au delà sans trouver quelque chose à redresser dans ses pensées et ses jugements antérieurs. Ceux mêmes qui annoncent hautement la prétention d'être invariables en ce sens, qui disent: « Pour moi, je n'ai jamais changé, mes opinions sont ce qu'elles étaient il y a dix ans, il y a trente ans, » ceux-là s'abusent; ils ont trop de foi en leur imbécillité. L'idiotisme humain, même soigné, cultivé sans relâche, avec un infatigable amour, ne va pas jusque-là, ne saurait atteindre à cette perfection idéale, et il n'est personne qui, le voulant ou non, ne subisse à quelque degré l'influence du progrès humain. Malgré soi, l'on s'éclaire; malgré soi, l'on

marche ; la foule vous emporte, et la sotte vanité qui, à chaque pas, conteste ce mouvement, traînée à reculons, voit peu à peu fuir dans le lointain ses convictions inébranlables [1].

Nos politiciens modernes, idéologues et rêveurs de toutes nuances, se sont largement abreuvés à ces sources enivrantes. Du reste, tel a été le langage des novateurs, des mécontents et des brouillons de tous les âges.

Mais revenons à nos documents intimes.

A partir de 1834, les séjours de Féli à la Chênaie ne seront plus que les apparitions d'une âme en peine, dont nous allons recueillir les ardeurs généreuses ou insensées, les dégoûts amers, les souvenirs et les rêves, et surtout les larmes. Après avoir lutté contre l'Eglise, contre le pouvoir civil et les institutions modernes, il luttera contre ce frère qui l'a aimé comme son enfant ; il luttera contre lui-même. Et, chose étrange, une soif ardente de repos rendra plus fiévreuse cette agitation ; et, après s'être appliqué ce que disait à Nicole le rude Arnauld : « Mais n'avez-vous pas l'éternité entière pour vous reposer ? » La Mennais ajoutera amèrement : « Il déraisonnait, le bonhomme,

1. V. *Esquisse d'une philosophie.*

car là même le repos c'est le mouvement [1]. »

Fatigué de Paris, fatigué de l'Europe, parce qu'il est fatigué de lui-même, il veut fuir et songe à se réfugier dans les profondeurs du Liban. M. de Lamartine, en vrai poète, lui en écrit des merveilles, des rêves de l'Éden :

Un enfant voyagerait dans le Liban, sans avoir rien à craindre, avec son chapeau plein d'or.

Par malheur, informations prises :

Il paraît que les conditions indispensables de la vie physique manquent totalement dans ce pays [2].

Il restera donc tristement en place et essayera de se pénétrer de cette maxime de Pascal : *La plupart des maux dont se plaignent les hommes viennent de ce qu'ils ne savent pas rester en repos dans leur chambre.*

La vie de La Mennais va désormais s'user en des oscillations et des contradictions fatigantes. Il sera rivé à Paris par des exigences de toutes sortes, et cependant Paris sera pour lui l'asile le plus contraire avec ses excitations malsaines et le déplacement de milieu que sa révolte lui crée fatalement. Forçat de la pensée,

1. Lettre inédite à M. Marion, du 5 février 1837.
2. *Ibid.*, du 12 janvier 1834.

sa correspondance avec M. Marion va nous le faire voir partout et toujours traînant sa chaîne. Il est vrai que ces confidences murmurées à l'oreille d'un ami nous révèléront les traits les plus variés, les plus primesautiers de son génie. Suivons-le donc sur la voie douloureuse de ses pensées :

Je ne sais plus ce que c'est que le grand air, je ne connais plus la couleur de l'herbe ni la senteur des bois et des champs. La vie s'assombrit de toutes manières à mesure qu'elle approche de sa fin. L'état de la France ne contribue pas à me la rendre plus gaie. Tant de honte après tant de gloire, tant de bassesses, tant d'ignominies, tant de lâchetés, tant de corruption, cela fait mal en vérité. On voudrait à tout prix se cacher, fût-ce dans la tombe, puisque l'on n'a plus même le combat et ses émotions pour se soutenir ! (Lettre inédite du 6 mars 1843.)

*
* *

La boue c'est Paris, et Paris c'est la boue. Il semble, au surplus, qu'on ait fermement résolu de transformer la France entière à son image. (Lettre inédite du 15 novembre 1842.)

*
* *

A la campagne, on est sans cesse appelé au

dehors, et en toute saison, par la nature si belle, alors même qu'assoupie par le froid, elle a dépouillé sa verte parure de printemps. (Lettre inédite du 11 septembre 1836.)

*
* *

La nature a cela de bon qu'il n'en est pas d'elle comme de nous. L'été lui rendra la parure dont l'hiver l'a dépouillée; elle reverdira aussi vigoureuse, aussi jeune qu'aux premiers jours du monde. Il n'en est pas ainsi de nous, pauvrets, et je ne m'en plains pas. Qui voudrait recommencer ce rude travail qu'on appelle la vie? Passée près de vous, cher bon ami, combien la mienne serait plus douce! J'y pense souvent, je vous désire et vous regrette sans cesse. (Lettre inédite du 6 mars 1838.)

A ces tristes aveux, la vieille amitié redoublait d'instances dans l'espoir d'un retour du pauvre *prodigue* au pays natal et surtout au devoir; et, parmi de nombreuses sollicitations pour qu'il vînt rafraîchir son âme sous les ombrages de la Chênaie et demander l'oubli aux solitudes de sa vieille Bretagne, nous trouvons ce touchant appel de M. Marion : « J'ai reçu, cher ami, votre lettre du 26 janvier. J'ai été empêché d'y répondre plus tôt. Ce que vous m'écrivez m'a constamment préoccupé et vivement affligé, non pas pour moi, mais pour

vous dont je vois le cœur profondément ulcéré. Abjurez, je vous en supplie, ces tristes résolutions que vous avez formées dans un moment de dégoût, et ne me parlez pas de cette détermination de ne jamais revenir à cette Chênaie que vous avez recréée. C'est une idée qui me tourmente et qui ne peut se présenter à votre esprit que sous une forme affligeante. Une vie errante ou du moins sans un établissement stable ne saurait vous convenir, et j'espère toujours que vous vous rapprocherez du lieu près lequel vous avez fixé votre dernier asile. Croyez bien qu'en ceci je ne parle que pour vous, car, lorsque vous y arriverez, il y aura probablement longtemps que l'heure de l'éternel repos aura sonné pour votre vieil ami [1].

La Mennais restait sourd à ces tendres sollicitations ; une terrible conséquence de son existence nouvelle le clouait à son calvaire. Un dernier sentiment de pudeur religieuse, dont le ciel, espérons-le, lui aura peut-être tenu compte, l'empêchait de venir étaler, devant les honnêtes paysans qu'il avait édifiés autrefois, le spectacle de son apostasie. Nous trouvons, en effet, dans une lettre antérieure ce douloureux aveu :

1. Lettre inédite du 8 février 1837.

Rien ne saurait pour moi remplacer la Chênaie, et néanmoins je n'y puis retourner tant qu'il me sera absolument possible d'être ailleurs. Vous connaissez le pays, et vous concevez ce que ce serait que mon existence là, après avoir entièrement renoncé à toute fonction ecclésiastique [1].

La marche des idées chez La Mennais avait été vertigineuse. C'est alors que son âme égarée rêva de Tertullien. Dans une immense pensée d'orgueil, peut-être inconsciente encore, le novateur se crut appelé à un redoutable apostolat. Chef d'école, mieux que cela, pontife d'une nouvelle doctrine, il émettra désormais, sous forme d'oracles sibyllins, des théories dont nous retrouvons l'écho à travers nos *Lettres* intimes. Prenons au hasard :

*
* *

Ce qui est s'use avec lenteur. L'instinct de l'avenir, le besoin d'un mieux que cet avenir doit réaliser, l'aspiration à je ne sais quelle vie nouvelle et puissante qui doit ranimer un monde qui se meurt, tout cela existe et tout cela demeure momentanément stérile par une foule de causes que vous connaissez. La société traverse une espèce de cloaque dont les exhalaisons l'asphyxient, tandis

1. Lettre inédite à M. Marion du 31 janvier 1834.

que cet air naturel aux vieux gouvernements leur rend une sorte de vigueur. Mais hors de l'égout, ce sera autre chose. (Lettre inédite du 8 octobre 1836.)

*
* *

Je suis plus que jamais frappé de l'extrême besoin que notre société malade a de se régénérer de nouveau à la divine source du christianisme et de l'impuissance absolue où elle est de se plonger dans ses eaux vivifiantes tant que la route qui y conduit sera embarrassée de mille et mille obstacles dont elle s'est peu à peu couverte, des pierres, du gravier, de la boue que le temps a charriés et qui l'encombrent presque à chaque pas. Il est clair, et personne aujourd'hui n'en doute, qu'il se prépare une grande transformation de l'humanité ; nos arrière-neveux jouiront des biens dont nous n'avons que l'espérance lointaine. A eux de cueillir le fruit ; à nous de planter l'arbre et de l'arroser de notre sueur et de notre sang. (Lettre inédite du 18 novembre 1836.)

*
* *

Le passé se dissout d'année en année, de jour en jour, comme un morceau de sel dans un vase d'eau. Seulement il faut avouer que notre eau est assez trouble et que rien ne cristallise encore au fond du vase passablement sale où gît invisible le germe de l'avenir. (Lettre inédite du 28 novembre 1836.)

*
* *

C'est en vain que les hommes voudraient arrêter le cours des choses humaines, ils ne peuvent que le troubler. Le mouvement progressif de l'humanité dépend de lois aussi certaines, aussi invariables que celles qui règlent le mouvement des corps célestes dans l'espace ; et c'est pourquoi notre unique sagesse, comme notre unique devoir, est de coordonner cette action à celle de ses lois divines. Les résistances qu'on y oppose, de quelque nature qu'elles soient, de quelque part qu'elles viennent, n'ont d'autre effet que de produire ces perturbations, ces secousses, ces chocs que nous appelons des révolutions ; et ceux-là sont les vrais révolutionnaires dont tous les efforts tendent soit à ramener le passé, soit à immobiliser le présent. Pour juger ces efforts, il suffirait, au reste, d'en considérer le principe, qui est constamment un intérêt fondé sur l'égoïsme et l'injustice. C'est bien là, certes, ce que nous voyons, et cela s'est vu également à toutes les époques. (Lettre inédite du 29 octobre 18[illegible]0.)

*
* *

Je crois qu'on ira dans les mesures de rigueur et dans l'arbitraire jusqu'à la limite où se brisent les hommes qui se sont mis en opposition avec les nécessités sociales, avec la raison et la conscience de leur époque. (Lettre inédite du 14 mai 1837.)

On peut prévoir les déductions tirées de ces principes et appliquées par une plume implacable dans l'exposition ou la discussion des questions religieuses, politiques et sociales.

Un effort suprême de tolérance fut tenté par le pape : le silence. Après avoir conseillé, prié, menacé, l'Église, avant de prononcer *ex cathedra*, laisse au coupable, comme dernière grâce, l'heure du recueillement ; et puis, gardienne vigilante de l'orthodoxie et de la foi, elle frappe.

La Mennais poursuivit son œuvre. L'Église lança ses foudres.

II

La lutte des principes contraires devait agiter La Mennais jusqu'au bout. Il semble souffrir particulièrement d'un mal spécial aux grandes intelligences et qu'il nomme l'*occupation habituelle* de l'esprit :

Il y a en moi, répète-t-il à son ami, des pensées, et en grand nombre, qui demandent à sortir[1].

1. Lettre inédite à M. Marion, du 18 mai 1835.

De là, la fécondité de ses productions. Ses *Confidences* nous apprendront encore le secret du ton qui domine dans son style presque constamment provocateur :

C'est toujours une consolation de pouvoir s'en prendre à quelque chose [1].

Aberration maladive qui explique des divagations contre lesquelles les protestations les plus capables d'émouvoir resteront sans effet. La Mennais s'était peint au vif lorsqu'il avait écrit :

On ne saurait faire que je ne pense pas ce que je pense, que je ne sente pas ce que je sens. (Lettre inédite du 15 février 1840.)

*
* *

Je n'ai jamais trop été de caractère à me laisser conduire et l'on ne se refait pas sur ce point-là. (Lettre inédite du 21 novembre 1840.)

*
* *

Dans le cours de ma vie si traversée, j'ai appris, et de bonne heure, à prendre mon parti sur toutes choses. (Lettre inédite du 21 juillet 1842.)

1. Lettre inédite à M. Marion, du 8 juin 1836.

Comme diversion à des spéculations philosophiques qui le fatiguent, son ami l'invite à varier ses travaux, faisant discrètement miroiter à ses yeux de nouveaux triomphes littéraires :

Sincèrement, lui répond La Mennais, il est peu de chose à quoi j'attache moins d'importance. Quand j'écris, j'ai en vue un tout autre objet et je ne pourrais pas écrire deux pages, si je n'étais soutenu par la pensée, toujours présente, de ce but à atteindre[1].

Et, prenant le ton tragique qui lui est familier, il ajoute sentencieusement :

Les événements futurs, dont personne n'est maître, prêteront à la parole qu'on repousse aujourd'hui une autorité d'autant plus grande que les intérêts et les préjugés auront fait plus d'efforts pour l'étouffer. C'est ainsi que les choses se passent sur la terre. Le bien ne se fait qu'au prix de ce que les hommes recherchent avant tout, et c'est pourquoi il s'en fait si peu. La justice vient pourtant, mais jamais sa voix ne retentit que sur un tombeau[2].

D'ailleurs, n'est-il pas contraint d'accepter la collaboration à *certaines* feuilles, *pour vivre,*

1. Lettre inédite à M. Marion, du 18 novembre 1836.
2. *Ibid.*, du 28 novembre 1836.

ajoute-t-il ; car, ainsi que tous ses pairs, philosophes ou hommes de lettres, son incurie en fait d'administration et de maniement d'argent le met sans cesse dans les embarras les plus pénibles.

Je vais mener une vie de galères, écrit-il, après avoir accepté, pour ces motifs, la rédaction du *Monde*, en 1837 ; adieu voyages, adieu promenade même ou à peu près, adieu loisir ; et pourtant, après quarante ans de travail, un peu de repos eût été bien venu...

Mille autres ennuis le tiraillent encore, et il ajoute :

Savez-vous quelle est ici une de mes grandes fatigues ? c'est de dîner. Mon Dieu, qu'il est difficile dans cette *chienne* de ville de rester chez soi [1].

Le tempérament maladif de La Mennais exigeait en effet, pour qu'il pût composer, certaines conditions physiques en l'absence desquelles sa prodigieuse fécondité intellectuelle éprouvait une sorte d'engourdissement ou de fièvre :

Il me faut, pour travailler, de la solitude, un certain régime et, dans la disposition même des lieux, je ne sais quoi qui vient de l'habitude. (Lettre

1. Lettre inédite à M. Marion, du 5 février 1837.

inédite du 7 janvier 1838.) La chaleur me convient, et, à moins que le temps ne soit à l'orage, je ne travaille jamais mieux que quand le thermomètre est à 20 degrés. (Lettre inédite du 7 mai 1840.)

La musique exerçait également une puissance réelle sur les impressions de sa pensée, et l'on est tout étonné de surprendre l'irascible philosophe pinçant de la guitare, à ses heures. C'est lui-même qui nous l'apprend :

Le travail, un peu de lecture, un peu de musique, voilà ce qui remplit mes journées. (Lettre inédite du 10 juin 1838.)

En raison même de ces conditions essentielles pour écrire, il tend de plus en plus à rompre avec les relations du monde et tout ce qui sent les foules, malgré les ovations dont il est l'objet, dans un certain milieu, et l'empressement de certains cercles à le solliciter.

On m'a proposé une députation, écrit-il, j'ai répondu : « A moi, trop d'honneur, je ne suis ni éligible ni électeur ; laissez là le pauvre prolétaire. » (Lettre inédite du 2 mai 1837.) Je ne vois que très peu de personnes, et ce peu m'est souvent à charge... On vous invite, on vous recherche, non pour vous-même, mais à cause de votre nom, pour vous montrer aux autres comme une curiosité et s'amuser

quelques instants de votre conversation, faute de mieux. (Lettre inédite du 3 mars 1840.)

Cette façon extrême d'apprécier les attentions, la considération, cortège inévitable de la célébrité, devait conduire fatalement à la misanthropie le cœur comprimé de celui qu'une enfance un peu abandonnée semblait, dès lors, prédisposer aux mélancolies de la solitude. — « Félicité La Mennais avait à peine six ans, écrit l'un de ses biographes, lorsqu'il perdit sa mère ; et les affections douces manquèrent à ce cœur aimant, au moment où elles agissent si puissamment pour tempérer les ardeurs d'un esprit qui commence à se connaître. Livré aux soins d'une vieille gouvernante, puis des maîtres d'école, il dut de bonne heure apprendre à résister à des volontés inintelligentes. Les voies ordinaires de l'éducation n'étaient pas faites pour lui : aussi, dès qu'on l'eut abandonné à lui-même, cet esprit se développa promptement dans des études solitaires, et, au bout de peu d'années, le jeune Félicité possédait à fond toute la littérature grecque et latine, sans qu'on pût dire d'où lui venaient ces rapides connaissances. Une circonstance heureuse pour lui fut sa retraite à la campagne, auprès d'un de ses

oncles. Celui-ci possédait une vaste bibliothèque qui devint bientôt la seule retraite de l'écolier, désormais docile, qui fouillait avec avidité les trésors inépuisables de la science. On s'effraye à voir un enfant interroger, dans les profondeurs d'une solitude ininterrompue, tous les génies des temps anciens et modernes, engager avec eux ces terribles luttes de l'intelligence pressée de savoir. De pareils essais sont dangereux même pour l'âge mûr ; car ils jettent dans la folie, quand ils ne conduisent pas au génie. Mais le jeune La Mennais était soutenu par cette tenacité celtique, qui, lorsqu'elle est bien dirigée, centuple les forces de la logique et l'ardeur de la conviction. Déjà, au milieu de cette rude mêlée, un choix intelligent le dirigeait de préférence vers les écrivains chrétiens ; à l'âge de douze ans, il lisait avec délices la *Recherche de la vérité* de Malbranche, et la *Diplomatique* de Mabillon. Souvent aussi les sauvages harmonies de son pays natal durent inspirer à cet enfant mystérieux de grandes pensées et de profondes mélancolies. Sans doute que, sur ce rivage fertile en tempêtes, son âme s'exaltait aux magnifiques déchirements de la nature, et déjà peut-être, en contemplant l'immensité des mers qui se dévelop-

paient à l'horizon, le jeune Breton sentait naître en lui de vagues aspirations vers l'infini [1]. »

Ces prémices de vie n'étaient pas trompeuses : révoltes, grandes pensées, profondes mélancolies, devaient être, jusqu'au terme, les inséparables compagnes de voyage du célèbre écrivain.

Dans le même temps, un illustre compatriote de La Mennais se vieillissait, lui aussi, mélancoliquement à Paris, M. de Chateaubriand, devenu, comme lui, une âme incomprise. Tous les deux se voyaient de temps à autre et se pleuraient ensemble. Chez l'immortel auteur du *Génie du Christianisme,* c'était l'ennui qui dominait :

L'*ennui,* ainsi que l'écrit Féli à leur ami commun, *cet inexorable fléau de la vie humaine,* selon la belle et profonde expression de Bossuet, qui, sans aucun doute, s'ennuyait comme un autre, quelque Bossuet qu'il fût, et peut-être plus qu'un autre, par cela même qu'il était Bossuet [2].

Chez La Mennais, c'est l'amertume qui reparaît toujours :

1. *Notice biographique et littéraire,* par M. Élias Régnault.— Paris, Pagnerre, éditeur, 1841.
2. Lettre inédite à M. Marion, du 16 novembre 1843.

Je suis de l'avis de Tertullien, que nous n'avons qu'une affaire en ce monde, qui est d'en sortir le plus tôt possible, *ut ex illo quam cito exeas.* (Lettre inédite du 17 janvier 1836.)

***

Du petit au grand, tout en ce monde obéit à une impulsion contre laquelle nous ne pouvons que bien peu de choses. La force qui emporte le monde nous emporte aussi. J'aspire au repos et je n'en aurai jamais ; je dis, comme David : *Remitte ut refrigerer priusquam abeam et amplius non ero :* et cette heure de rafraîchissement ne me sera point donnée ! Tantôt c'est une idée, un sentiment, un devoir qui nous pousse ; tantôt la brutale nécessité de vivre. Il faut que le bœuf, fatigué du travail de la veille, reprenne, au matin, les traits et le collier. (Lettre inédite du 22 décembre 1839.)

***

A l'aspect de cette flasque et lâche génération, poursuit-il, je pense souvent avec tristesse que nous autres, vieux Français, nous avons trop vieilli. (Lettre inédite du 6 mars 1843.)

Il confie à son ami, avec la désinvolture d'un homme peu habitué à compter, il est vrai, mille difficultés avec éditeurs et débiteurs,

pertes d'argent, saisies d'ouvrages par la police et autres ennuis qui troublent singulièrement l'équilibre de son budget.

Nous pourrions grossir, par des citations curieuses, ce chapitre du *Guignon*, que quelques-uns nomment les *petites misères de la vie humaine,* et qui vint plus d'une fois exciter encore l'ire ou la mélancolie du philosophe. Mais peut-être trouverait-on que nous sommes prodigue des perles de notre écrin. Qu'on se rassure ; la richesse de notre moisson nous permet de semer largement les épis de la gerbe. Et d'ailleurs, pour rendre des nuances multiples et mobiles, ne faut-il pas de toute nécessité emprunter les secrets d'un pinceau exercé ; et quel plus magique pinceau que la plume elle-même du grand écrivain pour *portraire* son âme, si l'on peut s'exprimer ainsi, et prendre sa pensée sur le fait ? Or, nous le répétons, ce n'est pas le *personnage* célèbre qui pose dans ces pages, mais l'*homme* en déshabillé.

Cependant, au milieu des solitudes et des ruines qui s'accumulent autour de lui, un implacable fantôme, le même qui devait obséder Luther, presse La Mennais sans cesse ; quelque chose lui parle et le harcèle, comme le mauvais génie de la fatalité antique :

Il y a en moi une puissance qui me pousse, s'écrie-t-il... J'ai une tâche à remplir.., Il y a comme une voix qui me parle toujours et dont je ne suis qu'un faible écho [1].

Et cette voix n'est autre que celle de l'ange de l'abîme, toujours la même depuis le *Non serviam* blasphémé aux premiers jours du monde ; et voici ce que cette voix lui souffle :

***

La vraie doctrine *conservatrice*, c'est aujourd'hui la doctrine des droits. On ne parle plus maintenant que des devoirs ; et le monde est plein de gens qui viendront, si on les laisse faire, dire aux hommes : « Vous êtes une race égoïste et corrompue, incapable de reconnaître des devoirs et de les accomplir volontairement. Obéissez-y donc par contrainte et pliez sous la force que Dieu nous a confiée pour vous réduire à l'obéissance. » Ce despotisme est, en ce moment, ce que nous avons de plus à craindre, et voilà pourquoi il faut prêcher le droit, c'est-à-dire la liberté. (Lettre inédite du 7 janvier 1838.)

***

De tout cela, avant peu d'années, il sortira une

1. Lettre inédite à M. Marion, du 24 novembre 1837.

guerre universelle dont nul aujourd'hui ne saurait prévoir les résultats. Quel qu'en soit le premier prétexte, elle deviendra bien vite une guerre de principes, une guerre entre les rois et les peuples, entre le despotisme et la liberté, entre le passé et l'avenir. (Lettre inédite du 2 septembre 1838.)

*
* *

Les choses deviennent visiblement plus fortes que les hommes. Je ne compte point sur ceux-ci, mais j'ai grande confiance en celles-là. (Lettre inédite du 31 mai 1839.)

*
* *

Les puissances s'épuisent en efforts pour conserver un *statu quo* qui de toutes parts s'écroule.

L'Europe est à la veille de commotions terribles, et non seulement l'Europe, mais le monde entier. Des frontières du Thibet jusqu'aux extrémités occidentales de notre continent, et de la Finlande au cap Horn, les peuples lèvent la tête pour voir de quel côté partira le signal des bouleversements. Qu'est-ce, dans cette attente, que les petites intrigues de Chambre et de *camarilla*, que les petites finesses des fourbes couronnés pour s'asseoir plus commodément sur ces planches de sapin couvertes de velours qu'on appelle des trônes ? (Lettre inédite du 31 mai 1839.)

*
* *

J'ai toujours été convaincu qu'une révolution n'est pas un coup de main, et que, pour qu'elle se fasse dans les choses, il faut auparavant qu'elle soit faite dans les esprits. (Lettre inédite du 6 juillet 1839.)

Enfin, descendant des généralités à l'état social sous lequel il envisage la France de son temps, la verve moqueuse et cruelle de La Mennais atteint le paroxysme de l'exagération :

La politique, avec ses obscures et dégoûtantes intrigues, ressemble au travail de nuit des gadouards... Les plus infâmes époques de la France étaient glorieuses au prix de celle-ci. Quand l'esprit national se réveillera-t-il donc [1] ?

Et il termine par cette apostrophe à ses contradicteurs, qui semble détachée des apocalyptiques *Paroles d'un croyant* :

Je les laisse ces hommes dans le passé, c'est-à-dire dans le tombeau, et je suis (*sequor*) la voix qui dit aux portes de l'avenir : *Ouvrez-vous !* et aux peuples : *Entrez*... (Lettre inédite du 19 novembre 1845.)

1. Lettre inédite à M. Marion, des 18 novembre 1836 et 26 janvier 1838.

A plusieurs reprises on le soupçonna de comploter, et la police fit, en 1838, une perquisition chez lui.

Curiosité infâme, envie de vexer, écrit-il, voilà en deux mots, mon cher ami, l'histoire de ma perquisition. Quant aux complots, je ne crois qu'à un seul, à celui du pouvoir contre lui-même. Il faudrait être bien fou pour en ourdir d'autres ; que seraient-ils auprès de celui-là [1] ?

A partir de ce moment, ses jugements sur les hommes et les choses deviennent de plus en plus violents :

L'Empire ne nous a guère légué que des gens de cette sorte, X., X., X..., de vraies brutes, comme il ne tiendrait qu'à moi de vous en nommer d'ici demain, quelque chose qui n'est pas tout à fait l'animal, qui n'est pas l'homme non plus, une masse animée ayant le goût du sang et le goût de l'or, de l'or surtout. — Jamais on ne porta plus loin le courage de la bassesse. — L'haleine d'un seul homme, écrira-t-il en parlant de Louis-Philippe, *a empoisonné trente-quatre millions.* — Quant à Thiers, *ses finesses, ses mensonges, ses ruses, son apostasie infâme et stupide,* ne sont rien auprès de la *honte de s'être vendu et de n'avoir pas été payé.*

1. Lettre inédite à M. Marion, du 15 août 1838.

— Enfin la Chambre *est et demeure stupide, vendue, revendue et encore à revendre...*

Les fortifications de Paris, *ce carcan que l'on a mis au cou de la France,* l'horripilent ; il s'en console un peu en pensant *qu'on n'arrête pas les idées avec du canon*, mais ne peut retenir l'imprécation qui suit, frémissante d'amertume et de colère :

On dit qu'en Normandie les lilas prennent feuille sous les rayons du plus beau soleil. L'hiver s'est réfugié dans la politique où rien ne fleurit, où tout se flétrit et pourrit. J'ai vu des gens qui revenaient de voyager à l'étranger ; ils sont unanimes sur un point, le mépris que nous inspirons aux autres peuples qui chantent, en crachant sur notre tombeau, un *De profundis* moqueur. Ce n'est que justice. Aucune nation ne saurait être admise à rejeter sa dégradation sur son gouvernement. Qui le soutient si ce n'est elle ? Vivrait-il un jour, un seul jour, si elle ne lui prêtait son appui volontaire ? Tais-toi, malheureuse, et bois ta honte, elle est bien tienne. Quand on n'accepte pas la coupe d'ignominie, on la brise. Bois donc, encore une fois, bois et lèche, puisque c'est ton goût [1].

De pareilles appréciations vulgarisées par le

1. Lettres inédites à M. Marion, *passim*.

célèbre pamphlétaire, commentées quotidiennement par la presse de l'opposition ne pouvaient manquer d'exciter les susceptibilités du gouvernement. Vers la fin de 1840, une terrible leçon fut donnée à l'auteur incorrigible de la brochure celèbre *le Pays et le Gouvernement,* ouvrage dans lequel les institutions et le régime politique de la France étaient jugés avec une violence particulière. La publication de cette brochure parut une bonne occasion au ministère public pour faire justice d'une guerre implacable. Les émotions de ce procès, qui fit tant de bruit dans le temps, tiennent une trop grande place dans nos *Lettres*, pour que nous ne nous y arrêtions pas quelques instants.

Précédemment soupçonné de conspiration, La Mennais fut traduit devant la cour d'assises de la Seine et condamné à *un an de prison et à 2000 francs d'amende.* Cette condamnation produisit une immense impression sur l'opinion publique. C'était, sans doute, ce que prévoyait l'avocat général Partarieu-Lafosse, lorsqu'il disait, au début de son habile réquisitoire : « La célébrité qui s'attache au nom d'un homme peut, lorsqu'il s'agit de délits commis par la voie de la presse, être envisagée sous un double aspect. Certains esprits, sans se rendre

compte de leur idée, peuvent voir dans cette célébrité une sorte de préservatif contre la poursuite. Sans oser précisément le dire, ils peuvent être portés à penser qu'il n'y a point de délits à une certaine hauteur d'intelligence, que les écrivains d'une certaine trempe sont justiciables de la critique et des lois du bon goût, mais qu'ils n'ont point de responsabilité à subir devant la législation pénale du pays. Le ministère public n'est étranger à aucune des sympathies que l'amour du beau fait naître, et il met qui que ce soit au défi de placer l'intelligence plus haut qu'il ne le fait. Mais il lui appartient de protester contre une doctrine qui troublerait gravement la sécurité sociale, et introduirait parmi nous une inviolabilité qui ne serait ni légale ni raisonnable. Il lui appartient de dire, avec le bon sens et la vérité, que plus l'écrivain est célèbre, plus le mal qu'il peut faire est grand ; que plus sa parole est incisive, initiée à toutes les souplesses et à toutes les séductions de l'art, plus ses erreurs peuvent faire des prosélytes et ses passions trouver de dangereux échos.

« Le ministère public ouvre donc les tables de la loi, les tables écrites pour tous. Et quand, rappro-

chés d'elles, les textes d'un livre lui offrent les délits les plus évidents, peu lui importe, messieurs, qui a signé le livre, il agit. Il agit, parce que ne pas agir serait donner à tous le plus déplorable scandale, celui des lois condamnées à l'impuissance ; il agit, regrettant sans doute qu'une grande renommée se soit à ce point égarée et compromise, mais se disant qu'après tout, dans un pays libre, dans un pays qui professe un si vif attachement pour l'égalité, il n'est point de tête tellement haute qui ne se doive courber sous le joug salutaire d'un juste châtiment [1]. »

Tel devait être le langage du pouvoir outragé ; donnons maintenant, à titre d'échantillon et pour faire comprendre l'ardeur de l'opposition dans la défense de son coryphée, quelques lignes d'une feuille politique de cette époque : « C'est demain que M. La Mennais comparaît devant le jury. Nous nous sommes demandé déjà plusieurs fois ce qu'il pouvait y avoir de commun entre la cour d'assises et un homme qui est une des gloires de la France, de l'Europe, et dans la personne duquel ses adversaires eux-mêmes révèrent la double puissance du génie

1. Voy. journaux et brochures du temps, et particulièrement *Procès de M. F. Lamennais*, etc. Paris, Pagnerre, édit. 1841.

et de la vertu. N'en doutez pas, c'est ce génie, cette vertu même qui offusquent le pouvoir ; ce sont eux qu'il persécute, qu'il traîne au pied de ses tribunaux et qu'il brûle d'ensevelir dans l'ombre silencieuse et froide de ses cabanons. Inintelligent à la fois et immoral, le triste régime qui nous exploite et nous perd s'irrite contre tout ce qui ne lui ressemble pas ; le spectacle de la moralité intelligente est pour lui un reproche vivant et une formidable accusation. Le procès intenté à M. La Mennais n'a pas d'autre cause. Mais cet ostracisme aveugle et brutal ne s'exécutera pas ; entre M. La Mennais et le pouvoir, il y a le jury... Jurés de la France, vous verrez M. La Mennais, vous l'entendrez, et, à la première parole sortie de sa bouche, vous sentirez l'odieuse fausseté des imputations qui l'ont conduit devant vous. M. La Mennais est le devoir incarné, personne n'en a le sentiment plus profondément gravé dans son cœur ; il n'a cessé de le prêcher au peuple sous toutes les formes et avec la puissance de l'entraînement d'une conviction profonde. Tandis que d'autres cherchent à égarer les masses par des déclamations furibondes, il ne cesse, lui, de leur répéter que toute puissance, toute grandeur est dans l'ordre ; que le travail est la loi du monde ;

que le plus noble attribut de l'homme est le dévouement; que, en un mot, il ne peut exister de stabilité sociale et de bonheur individuel que dans le divin accord du droit qu'on exerce et du devoir qu'on accomplit. Il fait plus que le dire, il le démontre par tout ce que la logique a de plus rigoureux, la raison de plus austère et de plus élevé : au moment même où le parquet forgeait dans l'ombre ses foudres banales et surannées, M. La Mennais donnait à la France, sous le titre modeste : *Esquisse d'une philosophie,* un monument intellectuel destiné à faire époque dans les fastes de l'esprit humain. Eh! quoi, tandis que l'Europe médite avec admiration et nous envie ce livre magnifique, la France en témoignerait sa gratitude à l'auteur par l'amende et la prison! C'est impossible! Que dirait le monde? Que dirait la postérité[1]?»

Le jury, nous l'avons dit, ne se laissa pas prendre à ce mirage trompeur, en dépit même d'une profession de foi béate de La Mennais, lui-même, en face de l'immense auditoire que la célébrité de son nom avait attiré. On nous saura sans doute gré de reproduire ici cette page peu connue, qui nous révèle une fois de

1. Extrait du journal *le National,* du 26 décembre 1840.

plus le trouble et les contradictions qui agitaient cette grande intelligence dévoyée :

Je n'aurais rien à ajouter, messieurs, à la défense que vous venez d'entendre, si je ne tenais à m'expliquer moi-même sur un point qui me touche beaucoup plus que le résultat, quel qu'il puisse être, du procès qui m'est intenté. Je ne prolongerai que de peu d'instants la fatigue qu'a dû vous faire éprouver une séance qu'il n'a dépendu ni de mon défenseur ni de moi d'abréger.

Le mouvement de la pensée, au temps où nous sommes, temps de recherche inquiète, d'incertitude et de doute, entraîne les esprits en des voies très diverses. De là une multiplicité confuse de doctrines souvent opposées entre elles, comme il arrive toujours aux époques de transition et de renouvellement, lorsque la société, flottant entre un passé à jamais éteint et un avenir qui n'est pas encore, il n'y existe plus, sur presque aucun point, de croyances communes.

On ne doit pas, selon moi, se trop effrayer de ce travail nécessaire pour la reconstruction future, et que, d'ailleurs, nulle puissance ne saurait arrêter. Ayons foi dans l'esprit humain ; plus sûrement qu'aucun tribunal et plus efficacement il séparera le vrai du faux qui tombe de lui-même, quand on ne le relève pas, aux yeux des hommes, en le couvrant du manteau toujours respecté de la per-

sécution. Quoi qu'il en soit, dans la multitude des idées et des opinions enfantées par l'époque présente, s'il en est, certes, que j'accepte, il en est aussi que je ne partage pas; et vous comprendrez que je doive d'autant plus m'appliquer à les distinguer, que l'incertitude, à cet égard, a pu être plus grande, chacun m'attribuant celle qu'il pouvait lui convenir de me prêter. Cependant, messieurs, vous avez vu que si quelques-uns ont pu se tromper ou feindre de se tromper sur mes véritables sentiments, ce n'est pas que l'expression en ait jamais été obscure ou équivoque. En toute autre circonstance, je laisserais mes écrits répondre seuls à ceux qui m'imputent des principes qui ne sont pas les miens. Mais, en cette occasion solennelle, je crois devoir m'expliquer d'une manière nette et catégorique, afin que personne, désormais, n'affecte de s'abuser sur ce que je pense et sur ce que je désire. On me connaît assez, du reste, je l'espère, pour être certain que je ne suis pas homme à voiler mes convictions ni à composer avec ma conscience pour quelque considération que ce soit, et je n'ai pas besoin d'insister là-dessus.

Il existe dans notre société des souffrances nombreuses et profondes; qui en doute? C'est un fait avoué universellement, et universellement aussi les esprits s'occupent de chercher un remède à ce mal effrayant qui travaille plus ou moins toutes les nations européennes. La grande révolution

dont la France, en 89, donna au monde le premier signal, est loin d'avoir encore produit tous ses fruits, et c'est même à peine si l'on commence à bien comprendre que le principal doit être et sera certainement l'amélioration du sort du peuple. Que l'on se divise de bonne foi sur les moyens de réaliser cette amélioration nécessaire, on ne saurait s'en étonner; car, si la science sociale n'offre aucun problème dont la solution importe davantage au bonheur de l'humanité et à la paix de l'avenir, il n'en est point non plus, de l'aveu général, de plus compliqué et de plus difficile. Je n'ai point ici à examiner les systèmes divers qu'a fait naître une question qui se représentera désormais sans cesse jusqu'à ce qu'elle ait été définitivement résolue. Je pense, quant à moi, qu'ils ont tous, même les plus faux, un droit égal à l'examen, lorsqu'ils sont proposés sincèrement, et que, renaissant toujours tant qu'on n'y opposera que des réfutations judiciaires, ils ne disparaîtront que devant le jugement souverain de la raison publique, le jugement de la nation entière, seul et dernier juge de toutes les théories que peut enfanter la spéculation politique. Cette pensée, qui fut constamment celle des meilleurs esprits et des moins suspects de penchants pour les innovations audacieuses, est justifiée par l'expérience de tous les temps et de tous les lieux.

Mais ce à quoi, messieurs, je tiens personnellement, car chacun est comptable de ses doctrines

à son pays ; ce que je tiens, dis-je, à déclarer très expressément dans cette enceinte où ma voix aura plus de retentissement, c'est que, si j'appelle de toute mon âme les améliorations réclamées par les classes souffrantes, et qu'elles ont droit d'attendre de la société dont elles sont le plus ferme appui, ma conviction intime, fondée sur de longues réflexions, est que ces améliorations d'économie sociale si désirables, si indispensables, ne sauraient s'effectuer que par des voies exclusives de toute violence, de toute perturbation anarchique, de tout désordre réel, par un ensemble de mesures progressives dont le bienfait doit s'étendre à tous les membres de la commune famille; c'est que l'avenir auquel nous aspirons tous ne sera pas une négation, une destruction fondamentale de ce qui l'a précédé, mais un développement des germes de bien que le présent renferme en son sein et qu'y étouffent les passions mauvaises ; c'est enfin qu'à mes yeux, la famille et la propriété, intimement liées aux croyances morales sans lesquelles nulle vie, sont les bases premières de toute société.

Encore une fois, messieurs, voilà ce que je tenais à proclamer ici. Peu m'importe le reste. Je suis trop peu de chose pour vous parler de moi, de ce qui me touche uniquement. Vous prononcerez selon votre conscience [1].

1. Extrait des feuilles politiques du temps.

On connaît l'issue de cette douloureuse affaire. A cette heure rigoureuse de l'existence de La Mennais, presque sexagénaire, durant ses jours de prison, on suit avec un poignant intérêt les impressions d'une âme indomptable, d'un esprit plus égaré que jamais. Dès le début de son procès, il écrivait à son ami ces mots qui résument les illusions qu'il se fit constamment sur son rôle de réformateur et ses prétentions au martyre de la bonne cause :

Pourquoi donc, cher ami, serais-je le moins du monde troublé de ce qui me menace? J'ai fait mon devoir, peu m'importe le reste. Est-ce qu'on a jamais pu attaquer ce qui est mal, défendre ce qui est bien, sans rencontrer la persécution? Est-ce que ce ne fut pas là toujours le salaire de ceux qui se dévouent à la rude tâche d'annoncer la vérité aux hommes, de les rappeler à la justice, à la charité, et de coopérer en ce sens à l'œuvre de la Providence? Il faudrait être bien insensé pour attendre autre chose, et cela même est la récompense, non seulement la plus désirable, mais l'unique, à mes yeux, qui ait quelque prix sur la terre [1].

Un mois après, La Mennais entrait à Sainte-Pélagie, d'où il traçait ces lignes :

1. Lettre inédite à M. Marion, du 21 novembre 1840.

Mon imagination ne s'effraye nullement de ce changement d'existence. On est bien partout où le devoir conduit, et ma condamnation sera beaucoup plus utile à la cause sainte que j'ai défendue et que je continuerai de défendre tant qu'il me restera un souffle de vie, que ne l'eût été mon acquittement. Ainsi, tout est pour le mieux. Soyez tranquille sur ma santé, j'en aurai soin ; quoique assez fatigué de ce monde, je ne demande point à en sortir ; j'accepte sans vouloir l'abréger la tâche qu'ici-bas m'a imposée la Providence. (Lettre inédite du 30 décembre 1840.) — En somme, tout cela ne m'a pas causé un seul moment d'émotion pénible. Je suis où je dois être, où il convenait que je fusse, pour la cause à laquelle j'ai consacré ma vie : *Deus bene omnia fecit*... Ce pauvre livre, au reste, m'a déjà valu force calomnies et grosses injures *pieuses*. Cela n'empêche pas que déjà dix-huit cents exemplaires courent le monde. (Lettre inédite du 16 janvier 1841.)

Toutefois les amis désolés du prisonnier ne partageaient pas son enthousiasme trompeur. En réponse à ces échos de Sainte-Pélagie, partaient du fond de la Bretagne de fréquents courriers, paroles bénies empreintes de consolation et d'apaisement. La vieille amitié de M. Marion voulait d'autant plus vivre avec Féli qu'elle le savait plus malheureux ; elle récla-

mait force détails pour la suivre [illegible] [illegible].

J'ai une chambre assez vaste, puisque j'y peux faire neuf pas par la diagonale, répond le prisonnier. Elle est éclairée par des impostes de [illegible] pouces de hauteur, qui lui donnent, à cause de leur élévation et des barreaux de fer qui les ferment au dehors, une très agréable apparence de cave. Ils laissent cependant passer quelques rayons de soleil en cette saison où il est bas. J'ai deux expositions, l'une à l'est, l'autre au sud, et comme je suis [illegible] tout [illegible], en grimpant sur une chaise, je découvre un horizon fort étendu. Debout sur le carrelage, je touche le plafond, non pas avec la main, mais avec le poignet. Un petit poêle que j'ai fait poser me donne assez de chaleur. Il y a une cour étroite où je pourrais aller avec les autres à certaines heures, mais je n'y vais point et je n'y vais jamais; j'aime mieux rester dans mon donjon, et pour plus d'une cause. On m'a accordé assez facilement la permission de venir m'y voir... Quant aux lettres, celles que l'on m'adresse par la poste sont d'abord portées à la police; sur quoi j'ai déclaré que, ne voulant pas donner la main à une aussi infâme pratique, je n'en recevrais aucune, quelle qu'elle fût... Vers neuf heures, je fais mon café; quatre heures après je mange un petit morceau de pain et de beurre; à six heures, on m'envoie

d'un restaurant voisin les deux plats de mon dîner. La journée se passe sans ennui, car on ne s'ennuie pas quand on a des livres... Mais pourrai-je travailler ? Je n'en sais rien encore [1].

On pense combien ces détails étaient douloureusement commentés dans le cercle ami du pays natal. Larmes et prières se mêlaient ensemble, et l'on voulait encore espérer des retours salutaires pour le captif enchaîné avec ses réflexions amères, durant de longues heures de prison. Mais, à Sainte-Pélagie, La Mennais avait repris ses travaux ordinaires ; son ardeur semblait même se ranimer en raison de son irritation. Il travaillait beaucoup. Malheureusement, en même temps que son irritation native, sa mélancolie, ou mieux sa misanthropie, l'avait suivi dans sa cellule.

Les visites qu'il reçoit, les bruits du dehors qu'on lui rapporte, l'obsèdent, et plus que jamais, du fond de son cabanon, il rêve pour l'avenir l'oubli :

S'il y avait quelque part, sous un beau ciel, soupire-t-il, un petit coin où l'on pût vivre en paix, loin du spectacle de cette dissolution dégoûtante,

1. Lettre inédite à M. Marion, du 16 janvier 1841.

je serais bien tenté de m'y réfugier. Je prends là-dessus, à tout hasard, des informations qui ne peuvent avoir, en aucun cas, d'autre inconvénient que de m'être inutiles. (Lettre inédite du 23 novembre 1841.)

Cependant la mêlée avec ses ardeurs et ses meurtrissures est bien son élément:

Je suis comme nos pauvres marins sur les pontons anglais; mais je me console dans la pensée qu'une fois libre je recommencerai la guerre, et certes elle sera bonne ou les forces me manqueront. (Lettre inédite du 3 mars 1841.) — Me voici à la moitié du temps que je dois passer ici. Les six derniers mois passeront comme ont passé les six premiers, après quoi je rentrerai dans la lutte qui n'est pas moins rude que la prison, et *qui m'y ramènera peut-être*... A la grâce de Dieu! Ma vie se sera passée dans une guerre continue et j'aurai bien gagné, convenez-en, le repos de la fosse. (Lettre inédite du 5 juillet 1841.)

Pour l'arracher à ses idées fixes de représailles, M. Marion voudrait qu'il écrivît en faveur des chrétiens d'Orient, matière pleine d'actualité.

Hélas! à quoi bon, répond Féli, ce seraient des paroles jetées au vent... il n'y a plus de France! (Lettre inédite du 2 août 1841.) Si je vois le bout de cette

longue tâche *(Esquisse d'une philosophie)*, avait-il écrit précédemment, je ne dis pas que je me reposerai, car le repos m'est interdit, mais je m'occuperai, je l'espère, au moins, un peu plus selon mon goût. Le petit homme écrira de petits livres pour les petites gens, jusqu'à ce qu'une âme charitable, s'il en est, lui dise : *Sit tibi terra levis.* Elle ne l'a guère été jusqu'ici, mais je ne m'en plains pas. (Lettre inédite du 10 juin 1838.)

III

La Mennais savait cependant que les tristesses de son âme étaient vivement ressenties par ses fidèles ; aussi, pour en adoucir l'amertume, sème-t-il à propos les étoiles au milieu de son ciel sombre. Constamment il émaille sa correspondance de traits charmants empruntés à l'amitié, au passé, au pays natal, fines mosaïques florentines qui se colorent, sous sa plume, des tons les plus chauds, les plus tendres :

Je ne saurais assez vous dire, très cher ami, combien votre affection si vraie, si tendre, si à l'abri du temps et de l'absence, m'est douce et bonne. Chacune de vos paroles me fait du bien,

parce que j'y trouve ce que je ne trouve, au même degré, dans aucune autre : l'accent du cœur, ce je ne sais quoi de profond, d'invariable qui tranquillise pour toute la vie. Croyez que je sens tout le prix d'une amitié si rare et que vous pouvez compter aussi sur le plus parfait retour. Il me semble que personne ne vous a aimé, ne vous aimera comme je vous aime. (Lettre inédite du 7 mai 1840.)

*
* *

Dans ce pêle-mêle universel, savez-vous, cher ami, qui je trouve heureux ? Vous. Vous que je vois se promenant dans les allées de votre joli jardin, regardant vos arbres qui fleurissent, vos légumes qui poussent, vos lilas qui parfument l'air qu'embaumeront bientôt vos jasmins et vos rosiers. Dans ma chambre, rien de cela ; et cependant elle me serait douce si je vous y voyais quelquefois. (Lettre inédite du 18 mai 1839.)

*
* *

Le bassin à flot que l'on construit avance-t-il ? Je ne le verrai jamais, et je ne sais pourquoi je serais bien aise de savoir quelle impression ce changement dans les lieux et dans leur aspect a produit sur vous. Il me semble, à moi, que l'on me gâte mon vieux Saint-Malo. Ce n'est plus celui de mon enfance, celui où tout me rappelait quelqu'un de

ces souvenirs qui ne s'effacent jamais. Cette grève, ces ponts qui la coupaient, ces bateaux à mer haute, ces charrettes à la basse marée, qui me rendrait maintenant tout cela? Et tout cela, c'est ma vie, la vie de ma jeunesse, alors que l'horizon indéfini où plonge le regard est encore si pur et si beau. (Lettre inédite du 21 novembre 1839.)

* * *

Ce pauvre Saint-Malo ne ressemble plus guère à ce qu'il était de notre temps. Le voilà maintenant à cheval; encore si c'était pour courir après l'honneur national. Mais, hélas! c'est le dernier de ses soucis. Cette race dégénérée, que désavoueraient ses glorieux ancêtres, a de bien autres pensées. *Rem, rem, quocumque modo rem...* et, Vive Louis-Philippe! et M. de B*** ! Adieu, cher ami, mon vieux sang s'allume; il vaut mieux se taire. (Lettre inédite du 22 septembre 1842.)

Rappelant ailleurs les douces soirées du Bouvet, les brises de la Rance, Féli ajoute :

O noctes, cœnæque deum! Les anciens connaissaient mieux que nous le prix de ces plaisirs doux et simples, ou du moins ils savaient mieux en jouir. (Lettre inédite du 10 août 1840.)

Mais la note plaintive reparaît vite :

Le temps, écrit-il, m'a peu à peu dépouillé de tout ce que je me figurais devoir être l'appui et le charme de mon vieil âge; et maintenant me voici seul, comptant les heures qui passent, sans qu'aucune m'apporte un songe de joie... (Lettre inédite du 15 août 1838.) La France me devient plus pesante chaque jour; mais peut-être que je prends pour le poids de la France le poids de la vie... (Lettre inédite du 27 janvier 1839.) Je cherche toujours une retraite, un lieu où je puisse finir en repos, loin des hommes qui me fatiguent et que je ne tarderais pas à fatiguer moi-même pour le moins autant. (Lettre inédite du 21 mai 1844.) Qu'elle est triste la vie qui sépare ainsi! (Lettre inédite du 16 décembre 1842.) Voir s'en aller ceux qu'on a connus, qu'on a aimés, ce sont comme les feuilles de notre vie qui tombent, en automne, l'une après l'autre. (Lettre inédite du 22 décembre 1839.)... Je suis seul! aussi vois-je le temps s'écouler comme le voyageur assis au bord d'un torrent, sur une roche nue, attend qu'il devienne guéable pour arriver au gîte du soir! (Lettre inédite du 26 avril 1840.)

Qu'il y a loin de ces accents désolés du vide et de l'absence, dont Féli souffre de plus en plus, aux religieuses mélancolies d'autrefois! Alors il écrivait :

Mon cœur ne s'acclimate point hors de la Bre-

tagne ; partout ailleurs je me sens étranger : *Super flumina Babylonis illic sedimus et flevimus !* Au reste, n'est-ce pas là l'histoire de toutes les créatures? Elles sont toutes sur les bords du temps, *gementes et flentes,* en attendant qu'elles entrent dans leur vraie patrie. (Lettre inédite du 16 septembre 1821.)

Que ceux qu'il aime ne croient pas cependant qu'il soit devenu monomane, et, pour en donner la preuve, il laisse échapper des éclairs d'aimable philosophie, quelques pointes de fine ironie :

Mon ami, il faut voir le monde comme vous voyez de votre fenêtre les bateaux qui descendent et remontent la Rance. Quand on est las de ce mouvement, on ferme son volet, on s'approche du feu et, si l'on est deux, on se dit tout ce qu'on a dans l'esprit ; on voyage sans fatigue dans le passé, dans l'avenir et l'on fait sa partie de tric-trac... Il est rare que le jour présent ne soit pas tolérable ; c'est demain qui tue l'homme, et il ne sait pas s'il verra ce lendemain ! (Lettre inédite du 20 septembre 1839.)

*
* *

De mes fenêtres je vois les coteaux par-dessus le faubourg Saint-Germain. Cela me fait rêver comme le prisonnier qui regarde les champs à

travers ses grilles. Mes champs à moi et mes domaines, c'est un pot de rèséda qu'on m'a donné. (Lettre inédite du 10 juin 1838.)

*
* *

Au reste, que m'importe la verdure ? les murs ne fleurissent point et je n'ai que des murs sous les yeux... (Lettre inédite du 1er avril 1839.)

*
* *

Tout s'en va, cela console d'être vieux. (Lettre inédite, 18 août 1842.)

Une nouvelle épreuve était réservée à la conscience et au cœur du frère et du vieil ami de Féli, l'apparition, en 1846, de la *Traduction des Évangiles,* accompagnée de *notes et réflexions.* Comme de coutume, La Mennais s'était empressé de faire tenir à M. Marion l'un des premiers exemplaires de son nouvel ouvrage. De tout temps, quelle que fût la nature de ses écrits, et bien qu'il sût parfaitement que trop souvent son ami ne pouvait que désapprouver le livre, Féli lui écrivait ces lignes en le lui adressant : « *Ce ne sera pas une lecture amusante, mais vous ne serez pas obligé de le lire. Je ne demande*

qu'une place sur les rayons qui tapissent votre joli cabinet. »

La *Traduction des Évangiles,* en raison des *réflexions* qui l'accompagnaient, devait être particulièrement mal accueillie par nos Bretons, ainsi que La Mennais le prévoyait.

A ce moment, la rupture était complète entre les deux frères, le prêtre fidèle était devenu un reproche vivant pour le renégat ; ils vivaient séparés par un abîme. Plus vivace que la voix du sang, la voix de l'amitié ne pouvait manquer, en cette circonstance, de prendre la parole pour protester. Sur le verso de la lettre par laquelle Féli annonçait l'envoi de son livre à M. Marion, nous avons trouvé le *brouillon* de cette protestation incomparable de simplicité, de foi chrétienne, de muette douleur, en même temps que de franchise et de véritable amitié :

« J'ai reçu, et je vous en remercie, le livre des *Évangiles.* Quoique vous m'ayez écrit qu'il n'était pas susceptible d'être traduit, j'ai trouvé votre traduction admirable de style, comme tout ce qui sort de votre plume. J'ai eu la curiosité de la suivre, le texte latin sous les yeux, et j'ai vu que, non seulement vous l'aviez exactement rendu, mais que vous aviez su en reproduire la divine simplicité et toute

la naïveté qui caractérisent en général les saintes Écritures.

« Que vous dirais-je maintenant des *notes* et des *réflexions* qui accompagnent chaque chapitre ? Je vous avouerai que je ne les conçois pas bien et que je me perds dans les interprétations que vous donnez aux actes et aux paroles du Sauveur. Quand je compare ces réflexions à celles si pleines d'onction et de foi, que vous avez jointes à votre traduction de l'*Imitation* et qui y resteront attachées, je ne sais plus où j'en suis, mes idées se troublent et se confondent, et il m'est impossible de les faire concorder.

« Vous me jugerez peut-être bien reculé, mais il me semble que le Christianisme de l'*Imitation* n'est pas celui des *réflexions* sur l'Évangile ; je ne reconnais plus dans le Christ, tel que votre livre le représente, le Jésus-Christ auteur de notre religion : c'est un nouvel être, une transformation complète. Ah ! cher ami, je vous en conjure par la tendre et si vive amitié que je vous porte, par l'inaltérable attachement qui m'unit à vous, prenez garde de vous tromper, car l'erreur, en matière de foi, ne peut avoir que des suites funestes. Qui l'a dit mieux que vous ? Qui mieux que vous a démontré la faiblesse et la faillibilité de la raison humaine, même dans les plus hautes intelligences !... Adieu, cher ami, pensez à vous et pensez aussi à votre vieil ami [1]... »

1. Lettre de M. Marion à La Mennais, du 6 février 1846.

En même temps que partait cette lettre à l'adresse de Féli, M. Marion en adressait une autre au pauvre abbé Jean, prévoyant sa douleur, douleur rendue plus amère par le supplice du silence auquel il était condamné. En quelques lignes il lui disait ses impressions personnelles, qui ne trouvaient qu'un trop fidèle écho dans le cœur du prêtre et du frère : « Cher ami, répond l'abbé Jean, vos réflexions, au sujet de la *Traduction des Évangiles* et des *notes* qu'on y a jointes, ne sont que trop vraies. Je pense que vous ferez très bien de dire à l'auteur ce que vous en pensez ; toutefois je vous engage à éviter tout ce qui pourrait donner lieu à discussion, car avec lui il n'y a pas de discussion possible, surtout dans ce cas-ci où il faudrait discuter des absurdités, des rêveries et des blasphèmes. Il me semble que le mieux est de vous borner à lui exprimer cordialement, comme vous saurez si bien le faire, votre profonde douleur. Rappelez-lui les temps anciens, ces souvenirs si doux de sa piété et de sa foi, qu'aucun de nous ne peut perdre et que lui-même, j'en suis persuadé, ne peut éteindre dans son âme. Oh ! oui, il est malheureux ! aussi, remarquez combien sa parole est sèche et dure. Dans ces pages si soigneusement écrites et où brille son talent, il

n'y a pas un mot, un seul mot qui parte du cœur; tout est froid, glacé ! Ah ! c'est que là où il n'y a plus de foi, il n'y a plus de vie ! Prions, mon cher ami, ne cessons de demander la résurrection de ce mort [1]... »

La réponse de Féli à M. Marion ne se fit pas attendre; déjà, dans une lettre précédente, en parlant de son livre qu'il achevait, il avait écrit ces mots spécieux à son ami :

L'Évangile est le livre éternel, et c'est pour cela que ce n'est pas le livre de ceux qui le portent dans leur main.

Nous avons tenu à rapprocher ces étranges paroles de la réponse qui suit et qui met en relief les contradictions évidentes des spéculations théoriques de La Mennais :

Cher ami, vous avez tout à fait raison de trouver peu d'accord entre mes *réflexions* sur les Évangiles et celles que j'avais jointes à l'*Imitation*. Cela vient de ce que les deux livres respirent eux-mêmes un esprit tout différent. L'*Imitation*, comme le christianisme du moyen âge, dont elle est la plus parfaite expression, ne s'occupe que de l'individu, point de la société ; elle tend à séparer les

1. Lettre inédite de l'abbé Jean-Marie de la Mennais à M. Marion, datée de Ploërmel, 31 janvier 1846.

hommes des hommes par une sorte d'égoïsme spirituel qui fait que chacun, dans la solitude et la quiétude, ne s'occupe que de soi, de ce qu'il appelle son salut, s'éloignant le plus possible de toute vie active. L'Évangile, au contraire, pousse à l'action, à tout ce qui rapproche les hommes et les dispose à concourir à une œuvre commune qui n'est autre que la transformation de la société, ou, selon le langage évangélique, l'établissement du royaume de Dieu. Il y a un monde entre ces deux tendances et ces deux esprits. De plus, Jésus-Christ, selon moi, selon ma conviction la plus profonde, non seulement n'a lié la loi qu'il annonçait à aucune conception dogmatique, mais a voulu très expressément qu'elle n'y fût pas liée ; et c'est, à mon gré, ce que l'Évangile a de plus divinement beau, parce que les conceptions dogmatiques, dépendantes de mille choses qui changent, changent elles-mêmes avec le temps, et que la loi est immuable et doit rester telle à jamais. Ceci demanderait des développements trop longs pour une lettre. Quant au fait, c'est-à-dire à ce que Jésus-Christ a voulu, je ne sais ce qu'il aurait pu dire pour s'expliquer d'une manière plus nette. J'en causais dernièrement avec Chateaubriand, qui me répondit : « C'est clair comme le jour. » Ce n'est pas ce qu'ils pensent qui sauve ou perd les hommes, c'est ce qu'ils font... Vous recevrez prochainement un autre volume, le quatrième de

l'*Esquisse*[1], où je traite des sciences. Quoique assez aride, peut-être ne sera-t-il pas pour vous absolument sans intérêt. C'est la première fois que, rapportées à des principes supérieurs à chacune d'elles, elles sont présentées sous un jour qui en montre l'intime connexion et la magnifique unité. Ce sont encore des mêmes principes que je déduirai les lois de l'ordre religieux et social ; car les lois ne varient pas, elles se modifient selon la nature des êtres, et ne sont jamais en réalité que les lois mêmes de Dieu[2].

Ainsi que le disait l'abbé Jean : « Pas de discussion possible. » A ce prix, mais à ce prix seulement, l'amitié demeurait intacte. Et cependant n'était-ce pas la même plume qui jadis avait écrit ces lignes profondes qui portaient en germe la condamnation du révolté :

Qu'est-ce que la raison comprend ? Presque rien, mais la foi embrasse l'infini. Celui qui croit est donc bien au-dessus de celui qui raisonne, et la simplicité du cœur bien préférable à la science qui nourrit l'orgueil. C'est le désir de savoir qui perdit le premier homme ; il chercha la science, il trouva la mort. Dieu, qui nous parle dans l'Écri-

1. *Esquisse d'une philosophie*, par M. F. La Mennais. Paris, Pagnerre, édit.
2. Lettre inédite, du 11 février 1846.

ture, n'a pas voulu satisfaire notre vaine curiosité, mais nous éclairer sur nos devoirs, exercer notre foi, purifier et nourrir notre âme par l'amour des vrais biens qui sont tous enfermés en lui. *L'humilité d'esprit* est donc la disposition la plus nécessaire pour lire avec fruit les livres saints, et c'est déjà avoir profité beaucoup que de comprendre combien ils sont *au-dessus de notre raison faible et bornée* [1].

Il n'y avait plus qu'à gémir et surtout à prier pour la *résurrection de ce mort*. L'infortuné s'était en effet blessé mortellement au cœur par cette rupture avec un frère naguère le plus aimé :

Qu'il s'en aille dans sa voie, avait-il écrit à leur mutuel confident, qu'il s'en aille dans sa voie, je marcherai dans la mienne : c'est le moyen de voyager en paix [2].

Et, comme le fils de Monique, confessant les égarements de sa vie, bientôt il aurait pu ajouter en se frappant la poitrine, s'il avait été sincère : « Et moi, inquiet et las de moi-même, je m'en allais loin de vous, ô mon Dieu, à travers des

1. *Imitation*, traduction et réflexions, par l'abbé F. de la Mennais, liv. 1er, chap. V, réflexion.
2. Lettre inédite à M. Marion, du 15 février 1840.

voies toutes semées de stériles douleurs [1]. »
Au lieu de cette amertume, voyons quels étaient au contraire les sentiments du frère de Féli, les accents douloureusement miséricordieux qui s'échappaient de son cœur. « Ce que vous me dites de mon pauvre frère me navre ; plus il vieillira, plus la vie lui sera dure, et quand viendra l'heure suprême et dernière... Mon Dieu ! je ne puis y songer sans frémir ! Mon Dieu ! ayez pitié de lui ! [2] » — « J'ai toujours eu grand espoir que Dieu le ramènera à d'autres sentiments, avait écrit depuis longtemps M. Marion à ce frère désolé, mais qui sait si ce ne sera pas après une *expiation* que je ne peux mesurer sans trembler [3]. »

En effet, comme par une sorte de châtiment anticipé de Dieu pour le génie coupable, l'oreille de Féli se détournait des reproches amis, des accents généreux que nous savons, pour s'ouvrir aux flatteries perfides. Et cependant, en toute sincérité, que pouvaient être pour La Mennais des amitiés du genre de celles que

1. *Confessions*, lib. II, cap. II.

2. Lettre inédite de l'abbé J.-M. de la Mennais à M. Marion. Ploërmel, 26 novembre 1844.

3. Lettre de M. Marion à l'abbé J.-M. de la Mennais, du 10 février 1836.

Paris ménage aux fourvoyés de toutes sortes qui s'y donnent rendez-vous? Quoi de sérieux même, à défaut de sacré, quels points de contact possible entre le chantre de *Lisette* et de *Fretillon,* par exemple, et l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence!* Peut-on s'étonner qu'égaré en pareil milieu, le grand penseur ait pu faire autre chose que divaguer ou gémir sur les choses de ce monde, sur lui-même et sa propre décadence! On comprend que le nom sacré d'amis ne pouvait en aucune façon appartenir à ces nouveaux venus, lugubres oiseaux de proie, attirés par l'odeur du cadavre à mesure que la décomposition s'opère. Aussi, à part ses neveux, respectueux et dévoués, à part *deux ou trois* fidèles de la première heure, le vide se faisait complet autour de Féli. La mort, ce redoutable vengeur de la justice divine, allait rapidement achever son œuvre d'expiation. Celui dont l'amitié était pour Féli *si douce et si bonne,* si *à l'abri du temps et de l'absence*, M. Marion allait mourir [1];

1. Cet homme de bien s'éteignait doucement à sa terre de Mordreuc, le 12 mars 1848, entouré de l'estime publique et des regrets universels d'une contrée à laquelle il avait voué sa vie, laissant aux héritiers de son nom ses traditions d'honneur et de foi. Les *Lettres intimes,* qui nous ont permis cette

La Mennais devait lui survivre de six années [1].

Amitié des anciens jours, [illegible] sûre et fidèle, dans le sein de laquelle l'âme fatiguée du grand écrivain, de celui que nous avons déjà qualifié de *forçat de la pensée*, éprouvait le besoin de *se reposer de temps en temps*, vous [illegible] persuadiez *ce je ne sais quoi de profond, d'amour vrai qui tranquillise pour toute la vie* [2], que ne vous

rapide étude [illegible], nous venons par succession à Mme Paul du Bois de la Villerabel, petite-fille de M. Marion.

1. Félicité Robert de la Mennais mourut à Paris le 27 février 1854, on sait comment. On dit qu'au moment d'expirer et quand la parole avait fui ses lèvres closes, écrit l'auteur des *Pèlerinages de Bretagne*, Félicité promena un regard douloureux autour de lui, et qu'une larme coula lentement sur ses joues, creusées plus encore par les souffrances que par les années et les approches de la mort. La réconciliation n'a pas été apparente. Dieu l'a voulu ainsi, pour laisser à une grande leçon toute sa force de terreur. Mais cette larme, d'où venait-elle? que demandait-elle? [illegible] — « Que se passa-t-il alors dans cette âme, ajoute M. E. de la Gournerie, dans l'*Introduction* aux *Lettres inédites*, lorsque, séparée des vivants, elle se trouva seule avec elle-même? Ne lui fut-il pas donné, ainsi qu'elle l'avait souhaité jadis à d'autres, de sonder d'un regard l'abîme, « à la lueur de « cette lumière pénétrante, inexorable, qui nous apparaît « aux derniers moments comme un crépuscule de l'éternité! » C'est le secret de Dieu. Mais cette incertitude même demeure comme un rayon d'espoir pour ceux auxquels ses premiers livres ont fait du bien, auxquels ils en font encore, pour ceux qu'à un degré ou à un autre il a fait chrétiens. »

2. Lettres inédites à M. Marion, des 31 mars 1831 et 7 mai 1840.

a-t-il été donné de lui redire, au dernier soir de cette vie, le *remember* embaumé de foi du matin ! Ah ! nous voulons l'espérer, de par cette larme qui tomba des yeux de Féli à l'approche de la mort, peut-être votre intercession près de Dieu aura-t-elle fait compter les rigueurs de votre absence comme expiation anticipée pour lui, pour lui qui croyait en vous, *à toujours sur cette triste terre et au delà !* [1].

ARTHUR DU BOIS DE LA VILLERABEL.

1. Lettre inédite à M. Marion, du 3 décembre 1839.

CONFIDENCES

DE LA MENNAIS

LETTRES INÉDITES DE 1821 A 1848

I. — A M. J. Marion, à sa terre de Mordreuc, en Pleudihen, par Dinan (Côtes-du-Nord).

Paris, 4 mars 1821.

Soyez bien sûr, monsieur et bon ami, que ce qui me flatte le plus dans l'acquisition que je viens de faire, c'est le moyen qu'elle m'offre d'entretenir avec vous des liaisons plus suivies et qui me seront d'autant plus précieuses qu'elles sont fondées sur une estime sans bornes et un attachement aussi vrai que solide [1].

1. L'abbé de la Mennais venait d'acheter, dans le voisinage de M. Marion, et un peu grâce à lui, le vieux château de Trémigon, qu'il céda peu après à sa sœur, Mme Blaise. C'était à Trémigon qu'après avoir dit un éternel adieu à la Chênaie, le grand écrivain devait venir, à de rares inter-

Il me tarde que nous allions voir ensemble ces beaux étangs dont vous m'avez parlé et qui, quoique peu productifs, ont bien aussi leur prix à mes yeux. Serait-il possible de savoir combien il en coûterait pour faire du vieux château une habitation propre et commode ? Je sais que la construction en est fort irrégulière ; mais, pourvu que l'on soit à l'aise entre les murs, peu m'importe l'extérieur. Veuillez me dire aussi s'il y a des jardins, une basse-cour et enfin les bâtiments nécessaires à la campagne. Voilà des curiosités de propriétaire que vous excuserez.

Mille souvenirs tendres à tous nos amis, particulièrement à Villéon [1]. Je suis accablé d'une telle multitude de soins, que je n'ai pu jusqu'ici trouver un moment pour répondre à Bellevue [2]. J'espère

valles, goûter quelques heures de paix près d'une sœur, d'un beau-frère et de neveux toujours aimés.

Que M. Hyacinthe Blaize, héritier de M. de la Mennais, maintenant châtelain de la Chênaie, nous permette de le remercier de l'aimable empressement qu'il a mis à nous donner, en son nom et au nom des siens, l'autorisation de publier les précieuses *Confidences* qu'on va lire.

1. M. Célestin Macé de la Villéon, d'une ancienne famille bretonne, établie depuis longtemps aux Antilles, était beau-frère de M. Marion, et habitait une terre non loin de ce dernier. M. de la Villéon resta jusqu'à la fin fidèle à sa vieille amitié pour La Mennais.

2. Le marquis Fournier de Bellevue, créole de Saint-Domingue, venu jeune en France, où il se lia d'une étroite amitié avec MM. de la Mennais et Marion. Esprit cultivé,

qu'il me pardonnera un silence dont le motif n'est pas suspect. Adieu, monsieur et bon ami, croyez que personne ne vous est plus tendrement dévoué que

F. DE LA MENNAIS.

II. — Au même.

Paris, 20 mars 1821.

La perte que nous venons de faire du bon M. Carron m'a empêché de vous écrire plus tôt [1]. Je n'ai pas quitté les Feuillantines [2] pendant ces jours de douleur, et j'y suis encore, accablé de

peintre de talent, M. de Bellevue fut nommé inspecteur général des beaux-arts sous la Restauration.

1. L'abbé Guy Carron, né à Rennes le 23 février 1760, chassé par la Révolution, déploya en Angleterre son zèle sacerdotal particulièrement au service des enfants d'émigrés à Londres, où il fonda deux pensionnats et un séminaire. De r tour en France, avec les Bourbons, l'abbé Carron poursuivit avec un égal dévouement ses œuvres apostoliques, et mourut à Paris, le 15 mars 1821, au couvent des Feuillantines, laissant une vraie réputation de sainteté. On a de l'abbé Carron un grand nombre d'ouvrages de dévotion.

2. On appelait ainsi la maison de retraite où s'étaient retirées, après la tempête révolutionnaire, de vieilles et nobles femmes peu fortunées et vivant en communauté sous la direction du saint abbé Carron. Cette hospitalière maison accueillait les ecclésiastiques de passage à Paris, et les deux abbés de la Mennais en furent plus d'une fois les hôtes familiers.

tous les soins qu'entraîne un si triste événement. Je ne puis plus prévoir quand j'irai en Bretagne.

Mille choses affectueuses à Villéon, Bellevue, Bellière, etc. [1]. Je suis, monsieur et bien bon ami, tout à vous du fond du cœur.

F. DE LA MENNAIS,
Cul-de-sac des Feuillantines, nº 12, rue Saint-Jacques.

III. — Au même.

Paris, 13 mai 1821.

Il n'est pas impossible que j'aille en Bretagne l'automne prochain. J'aurai bien du plaisir à connaître votre fils [2], et d'avance je lui demande son amitié que la vôtre semble me promettre.

Vous ne tarderez pas, mon ami, à recevoir ma *défense*, on en commence l'impression [3]. Je suis

1. M. Jean Collin de la Bellière, ancien officier de la garde royale, habitait, dans la même commune que son ami M. Marion, le château historique de la Bellière, illustré par le mariage et le séjour du connétable du Guesclin avec la célèbre Typhaine Raguenel, qui en était la châtelaine, et dont on montre, encore de nos jours, le crucifix de bois aux nombreux visiteurs de ce curieux castel.

2. M. Jean-Louis Marion, né à Saint-Malo, en 1801, poursuivait en ce moment de brillantes études de droit ; depuis, avocat distingué et député à l'Assemblée de 1848.

3. Il s'agit ici de la brochure publiée par La Mennais, en

accablé de travail, car les *visiteurs* me laissent bien peu d'instants. A votre loisir, pourriez-vous me donner une petite description du château de Trémigon ?

Mille choses à tous nos voisins. Je vous embrasse bien tendrement.

F. MENNAIS.

IV. — Au même.

Paris, 16 septembre 1821.

Ce m'est toujours un vrai plaisir, mon cher ami, que de recevoir de vos nouvelles ; j'aimerais bien mieux encore cependant causer avec vous dans nos bois ou au coin de notre feu. Mon cœur ne s'acclimate point hors de la Bretagne. Partout ailleurs, je me sens étranger : *Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus*. Au reste, n'est-ce pas là l'histoire de toutes les créatures ? Elles sont toutes sur les bords du temps, *gementes et flentes*, en attendant qu'elles entrent dans leur vraie patrie.

J'attends les ordres de la Providence qui quelquefois relâche ma chaîne au moment où j'y pensais le moins.

réponse aux objections soulevées par son fameux ouvrage sur l'*Indifférence en matière de religion*, sous le titre de : *Défense de l'Essai sur l'indifférence.*

Mille souvenirs affectueux à Villéon, Bellevue, Bellière. Adieu, mon cher ami, je suis tout à vous.

F. DE LA MENNAIS.

V. — Au même.

Paris, 7 avril 1822.

Je ne puis pas encore, mon cher ami, vous donner mon adresse. En voyant les choses de plus près, je me suis décidé à demeurer avec mon frère, et il n'a point encore de maison, de sorte que je suis errant de quartier en quartier. J'ai été accablé d'affaires, de fatigues et de souffrances à mon arrivée. Je suis un peu mieux à présent, mais toujours excédé de travail.

Le journal m'a beaucoup occupé. Nous avons chassé M***, qui venait de se vendre quand je suis venu, ce que je découvris le lendemain de mon arrivée. J'espère que d'ici à trois mois le *Drapeau blanc* prendra de l'intérêt. Mon frère se porte bien et vous présente ses amitiés. Je vous embrasse à la hâte et de tout mon cœur.

F. DE LA MENNAIS.

VI. — Au même.

Paris, 13 avril 1822.

Je vous remercie mille fois des soins que vous

vous donnez pour Trémigon. Je ne sais s'il me sera possible d'aller en Bretagne cette année ; non que j'aie l'intention de me charger de l'établissement de M. Carron, ce serait trop au-dessus de mes forces, et la dissolution de cet établissement est décidée. Mais la perte immense que nous avons faite me crée ici d'autres devoirs, et, quoique ma santé en souffre, il faut bien tâcher de les remplir.

Adieu, mon bien bon et cher ami, je vous écris toujours en courant, mais ce n'est pas ainsi que je vous aime, j'espère que vous n'en doutez pas.

F. DE LA MENNAIS.

VII. — Au même.

Paris, 16 avril 1822.

Vous avez dû, mon cher ami, recevoir, il y a peu de jours, un petit billet de moi. J'ai reçu depuis votre lettre du 2 avril, toute pleine de cette bonne et tendre amitié que mon cœur apprécie et qu'il partage avec bonheur. J'ai déjà regretté bien des fois nos douces soirées et nos conversations du coin du feu. Mais la nécessité m'appelait ici, elle m'y retient encore, et j'ai reconnu, en arrivant, combien il était indispensable que j'y vinsse. M*** s'était vendu, le journal allait nous déshonorer. J'ai réussi à conserver le journal en renvoyant M***, à la vérité, avec de l'argent. Mon affaire Méquignon

ne marchait point, elle s'ouvre maintenant sous des auspices favorables ; j'ai découvert à la police une déclaration de six mille exemplaires de la *Défense*, tandis qu'on ne m'a tenu compte que de cinq mille. Ceci peut amener la résiliation même du premier marché. Un avoué plus actif en finirait plus tôt, mais il faut se servir de ce qu'on a.

Tous vos arrangements pour la Chênaie sont excellents. Ce que vous jugerez le mieux sera toujours le mieux, en effet.

Mon frère vous remercie pour ce qui le concerne et vous offre mille amitiés. Il n' a point encore de maison, ce qui fait que moi-même je n'ai pas encore de demeure fixe. On traite d'un hôtel que j'ai découvert et qui parait assez convenir [1]. Si cette

1. L'abbé Jean-Marie de la Mennais, nommé en cette année vicaire général du cardinal prince de Croy, à la grande aumônerie de France, [illegible] Paris ; il logea tout d'abord [illegible] qui voulurent bien accepter [illegible] en abbé de cour le [illegible] des *Contemporains* [illegible] de M[me] de Lucinière à [illegible] mon excellent [illegible] du cher abbé Jean [illegible] six heures, tout [illegible] chapeliers, [illegible] heures, la métamorphose [illegible] nous est apparu [illegible] ainsi que [illegible] voir en habit [illegible] *[illegible]ise*, [illegible] tail-

affaire s'arrange, comme il y a lieu de le croire, je serai logé prochainement.

Vous reverrez bientôt M. de la Vieuville ; je dîne chez lui dimanche ; sa santé n'est pas mauvaise [1]. Il va peu à la Chambre, où sa présence n'est pas nécessaire, le plus grand nombre des députés étant remplis de bonne volonté. Du reste, vous vous représenteriez difficilement l'état des esprits. Mécontentement des ministres dans la plupart de ceux qui soutiennent le ministère, dégoût, lassitude, corruption, ineptie inconcevable, anarchie plus inconcevable encore d'opinions. Que sortira-t-il de là ? Dieu le sait. Il protège visiblement notre expédition en Espagne, malgré des fautes innombrables, et quelque chose de pis que des fautes. Nous tenons toujours à l'idée d'établir dans ce malheureux pays le bienfait d'un gouvernement constitutionnel. Cela ne laissera pas d'être difficile. Presque tous les royalistes se refusent obstinément au bien qu'on prétend leur faire.

Amitiés à Jean-Louis, Villéon, Bellière. Veuillez

leur de lui confectionner une soutanelle. Je ne sais quelle nouveauté la journée de demain enfantera... » On était loin des soutanes et des petits collets recousus et tachés du grand missionnaire, devenus légendaires en Bretagne ; aussi, après avoir donné une heureuse impulsion à la grande aumônerie, l'abbé Jean de la Mennais devait-il revenir vers ses *petites écoles* avec bonheur.

1. Le marquis Baude de la Vieuville, député, puis pair de France.

dire à Bellière que j'ai reçu sa lettre et que j'y répondrai à mon premier moment de loisir. Je l'embrasse en attendant, ainsi que vous, mon cher bon ami.

F. M.

VIII. — Au même.

La Chênaie, lundi (sans date).

Je reçois à l'instant, mon cher ami, quelques exemplaires de mon livre, et je m'empresse de vous en envoyer deux.

Il n'y aura point de procès; mais il paraîtrait que les ministres auraient chargé Châteaubriand de solliciter à Rome une censure ou une improbation quelconque de mon livre. C'est le *Courrier* qui donne cette nouvelle. La mort du pape arrêtera cette intrigue[1]. Avant qu'il y en ait un autre, il sera question de bien autre chose. Toute la Chênaie vous désire et vous offre compliments et amitiés.

Tout à vous, mon cher ami,

F. M.

1. La mention de l'ambassade de M. de Châteaubriand à Rome et de la mort du pape nous donne la date de cette lettre et des deux suivantes, 1829. L'ouvrage auquel La Mennais fait allusion dans cette lettre n'est autre que son livre : *Des progrès de la révolution et de la guerre contre l'Église*, ouvrage censuré par l'autorité ecclésiastique.

IX. — Au même.

La Chênaie, samedi 23 octobre.

Je ne sais quand les chemins et le temps vous permettront de nous venir voir. Vous savez combien je suis heureux toutes les fois que vous êtes ici. Toutefois, je vous recommande très instamment de ne vous mettre en route que quand vous serez bien sûr que votre santé ne souffrira point.

Je vous transmets, ainsi qu'à M. Louvel [1], hommages et amitiés de la part de tous nos jeunes gens. Godin [2] ne tardera pas à nous quitter. Je le regrette. Mon frère avait le projet d'aller vous voir. J'ignore s'il aura pu l'exécuter. Tout à vous, cher ami, du fond de mon cœur.

F. M.

X. — Au même.

La Chênaie, 10 octobre.

Nous sommes, je crois, mon cher ami, menacés d'une pluie aussi continue que l'a été la sécheresse. Cela retarde beaucoup nos travaux.

1. M. Louvel de la Touche, gendre de M. Marion, et qui devait hériter de l'affection particulière des deux La Mennais. Les originaux des *Lettres* du grand écrivain appartiennent à Mme P. du Bois de la Villerabel, fille unique de M. Louvel de la Touche.

2. L'abbé Godin, humaniste distingué, venu de la Franche-Comté à l'école de la Chênaie, avec l'abbé Gerbet.

On m'a écrit de Paris que le bas parquet voulait poursuivre. M. Persil s'y est opposé, et il a bien fait, je vous le jure. Du reste, je prendrai garde à ne pas donner à ces gens-là prise sur moi.

J'ai été très souffrant, je le suis un peu moins depuis deux jours, et je dors mieux, ce qui n'est pas beaucoup dire. Ménagez-vous bien, mon cher ami. Je ne vous parle point de vous voir venir de ce temps, et ce serait avec peine que je vous verrais arriver. Amitiés à M. Louvel. Nos jeunes gens vous offrent leurs hommages [1]. Tout à vous de cœur.

F. M.

1. On saura quelle sorte de magie avait groupé dans ce cénacle de la Chênaie les hautes intelligences qui faisaient école auprès de La Mennais, par ces lignes empruntées à la plume d'un critique éminent : « Un demi-siècle n'a pas effacé le souvenir de cette hospitalité, où le maître donnait aux disciples l'exemple du travail ; où les disciples, groupés autour du maître, rivalisaient d'enthousiasme, d'illusions généreuses, de ferveur studieuse et de talent ; où leur ambition n'était pas de gouverner le monde, mais de le convertir. Quel tableau et quel cadre ! Quelle grandeur dans ces horizons ! Quelle élévation dans ces âmes ! S'il vaut mieux, comme je le crois, être amoureux d'une erreur qu'indifférent à une vérité, que ne devait-on pas attendre de ce cénacle, mille fois plus pur, plus convaincu, plus désintéressé, plus tendrement uni que le cénacle romantique ? Ces noms, même en ne donnant pas tout ce qu'ils promettaient, restent comme l'honneur de notre siècle, la revanche antidatée de nos punitions et de nos douleurs... Quelle harmonie entre ces paysages bretons, ce ciel mélancolique, ces jardins dépouillés par l'automne, ces bois, où la rouille d'octobre attend, pour tomber, le *renouveau* d'avril ; ces

XI. — Au même.

Juilly, le 12 janvier 1831.

Je n'ai reçu qu'hier, mon cher ami, votre lettre du 5, qui m'a fait, comme vous le pensez bien, grand plaisir. Aucun diocèse n'approche du vôtre pour le zèle et le bon esprit ; et votre canton, grâce à vous et à votre clergé, s'est particulièrement distingué. Maintenant il faudrait s'occuper de l'*Agence*[1] ; c'est l'œuvre la plus importante. Peu à peu on arrivera, sinon à le comprendre, du moins à le voir, quand elle commencera, les ressources s'accroissant, à étendre son action. C'est le 29 que nous comparaîtrons devant la cour d'assises. Il est impossible de prévoir d'avance l'issue de ce procès. Un jugement par jury, surtout en matière politique, est un billet à la loterie. Au reste, soit qu'on nous condamne, soit qu'on nous acquitte, cette affaire,

nuages, où passent, avec un sifflement d'ailes, des bandes d'oiseaux sauvages, ces étangs surmontés d'une brume, où les hôtes de la Chênaie peuvent voir tout ce qu'ils veulent et les beaux songes juvéniles où s'unissent la religion, la liberté et la poésie ? Comme on se plaît à contempler, à deviner ces nobles intelligences, étrangères aux vulgaires intérêts, aux mesquins égoïsmes de ce monde ! » (A. de Pontmartin, *Gazette de France*, 19 février 1882.)

1. Il s'agit de l'*Agence pour la défense de la liberté religieuse*, fondée par La Mennais et toute la rédaction de l'*Avenir*, en 1830-1831.

qui fixe l'attention d'une partie de la France, avancera le triomphe de la cause catholique. Le pouvoir est entre les mains de gens qui ne veulent de la liberté en aucune manière; cela devient plus clair tous les jours, on ne s'en cache même plus; et tous les jours aussi le vrai libéralisme se détache du faux, qui domine dans la Chambre et le ministère, et dont les organes sont le *Constitutionnel* et le *Temps*. Le despotisme qu'on veut établir nous conduit à de nouvelles crises; et qui peut dire ce qui en résultera?

Je suis faible et souffrant, voilà pour la santé. Je souhaite bien vivement que la vôtre soit meilleure. Offrez aussi mes vœux à tout ce qui vous entoure. La vie dans le temps où nous sommes est fatigante et triste. Ce qui soutient, après le sentiment du devoir, c'est la pensée, très affermie en moi, que la société marche vers un grand avenir, que nos travaux, stériles dans le présent, contribueront à réaliser. Le catholicisme se remue partout, et bientôt il sera visiblement par tout le monde le principe moteur des événements qui changeront la face de l'Europe. L'abbé Gerbet est à Paris depuis quelques jours, de sorte qu'il n'a pas pu me parler encore de vos idées sur les conseils de départements. Je vous embrasse de cœur. Quand ferons-nous tranquillement notre partie de trictrac au coin du feu?

XII. — Au même.

Juilly, 31 mars 1831.

Ne craignez pas, cher ami, que je doute jamais de votre cœur. J'ai foi en lui, et rien jamais ne saurait ébranler cette foi qui m'est si douce. Cela ne veut pas dire cependant que je ne fusse heureux de recevoir plus souvent de vos nouvelles. Vos lettres me font tant de bien! Et, en vérité, j'ai besoin de trouver quelques âmes comme la vôtre pour m'y reposer de temps en temps. Vous ne sauriez croire à quel excès un certain parti pousse la rage contre moi. Les plus horribles calomnies ne lui coûtent rien ; et d'Aix où elles paraissent avoir pris naissance, elles se répandent dans le reste de la France. Si je pouvais parvenir à remonter à la source, j'en finirais avec les calomniateurs par un appel aux tribunaux. Mais ils se cachent très soigneusement, et je ne sais où les prendre ni comment les atteindre. Dieu, qui voit tout et qui sait tout, fera justice lorsque le moment sera venu.

Quant à notre état politique, il me semble au moins bien difficile que nous échappions à une nouvelle catastrophe, vu surtout l'incompréhensible aveuglement du pouvoir, que n'ont pas instruit les fautes de l'ancien, et qui s'obstine à mé-

connaître les conditions actuelles de l'ordre et de l'existence de la société.

Je ne sais encore quand je vous reverrai. On ne peut rien prévoir en ces temps-ci. J'attends mon frère la semaine prochaine. Nous causerons de nos affaires, et prendrons un parti pour la fin de l'année. Adieu, cher ami, distribuez, je vous prie, mes amitiés et compliments autour de vous. Je vous embrasse tendrement. L'abbé Gerbet me charge de vous remercier de votre souvenir, et de vous dire un million de choses affectueuses de sa part.

XIII. — Au même.

Paris, 23 novembre 1833.

J'ai tardé quelque temps à vous écrire, mon cher ami, à cause du peu de loisir que j'ai ici, et parce que je désirais vous mander quelque chose d'un peu précis sur les affaires qui me concernent. L'évêque de Rennes, par sa violence, m'a rendu, sans le vouloir ni le savoir, un service inappréciable en me forçant de publier mes lettres au pape : aussi est-on furieux contre lui. Il m'importait extrêmement que ma position fût bien connue, afin que les personnes impartiales pussent la juger par elles-mêmes. Les autres redoublent de fureur, et c'est un bon signe : qui se fâche a tort. La question est maintenant nettement posée. Il s'agit de savoir si

les catholiques doivent reconnaître dans le pape l'unique souverain de l'univers au spirituel et au temporel, et si, le principe d'ordre dont ils sont dépositaires étant séparé du mouvement des affaires humaines, ils sont fatalement destinés à subir, sans espérance d'un meilleur état, toutes les tyrannies qui nécessairement, dans cette hypothèse, écraseront à jamais les peuples, soit qu'elles se personnifient dans un Robespierre ou dans un Nicolas. Maintenant vous me demandez peut-être ce que fera Rome. Voici ce à quoi je m'attends. Elle n'attaquera pas directement le principe que je pose dans ma dernière lettre ; elle ne le peut pas. Elle ne le sanctionnera pas non plus, même par son silence. Ce serait porter une grave atteinte à son système politique actuel. Que fera-t-elle donc ? Elle essayera de nouveau d'envelopper cette question politique dans la question religieuse. Moi, je les séparerai de nouveau, et l'on essayera d'en finir par des rigueurs qui me paraissent inévitables. Cette position est dure, mais jespère que Dieu me donnera la force de remplir mon devoir jusqu'au bout. Oh ! si vous saviez, mon ami, combien je regrette la Chênaie et ces bonnes soirées que nous y aurions passées ensemble ! C'était mon seul asile sur la terre, et on me l'a ôté. Je ne songe plus qu'à y faire rapporter mes os. N'oubliez pas cette petite place que je vous ai montrée et que j'ai choisie pour ma sépulture au pied d'un rocher,

sous le chêne qui l'ombrage. Je n'aurai de paix que là en ce monde. Qu'importe, pourvu que j'en sorte avec une conscience nette et que j'y laisse un nom qui ne soit pas flétri !

M. Gerbet ainsi qu'Élie se rappellent à votre souvenir, et vous disent les choses les plus affectueuses[1]. Amitiés à ce qui vous entoure. Adieu, tout à vous de cœur.

XIV. — Au même.

Paris, 24 décembre 1833.

J'aurais, mon cher ami, mille et mille choses à vous raconter, de ces choses qui se disent et qui ne s'écrivent point. En deux mots, j'ai jusqu'au bout essayé de sauver quelques-uns des principes sur lesquels le catholicisme a reposé dans tous les temps. Ayant reconnu que cela me serait impossible, je n'ai plus songé qu'à me faire à moi-même une position en

1. M. Élie de Kertanguy s'était attaché, comme disciple de La Mennais, peu avant 1830, fasciné par les charmes intellectuels et la célébrité du maître dont il devint le neveu, en 1836, en épousant Mlle Blaize, nièce préférée de Féli. « Grand et beau jeune homme, écrit Maurice de Guérin, en parlant d'Élie à sa sœur, accompli de tout point... Nous avons à peu près la même tournure d'idées ; seulement, lui a une bonne tête que je n'ai pas, un esprit solide que je n'ai pas et une sagesse d'imagination que je n'ai pas. » (*Reliquiæ*, M. de Guérin, t. II, p. 46.)

dehors de tout cela, et j'ai signé la déclaration pure et simple qu'on me demandait dans les termes du bref, afin d'en finir et de n'avoir plus à m'occuper que de toute autre chose. Que ceux qui veulent se perdre se perdent ! Ils ne tarderont assurément pas à recueillir le fruit de leurs œuvres. Pour moi, après tant de rudes combats, je me retire, bien résolu à commencer une vie toute nouvelle.

Quoique je sache qu'à présent on ne me tracasserait point à la Chênaie, je n'ai cependant pas le projet d'y retourner. Je n'y pourrais pas être comme il me conviendrait ; aussi libre que j'ai besoin de l'être. Je songe à un long, très long voyage, mais cela dépend de circonstances qui rendent l'exécution de ce dessein fort incertaine. S'il ne réussissait pas, je resterais ici jusqu'à ce que la Providence m'ouvrît quelque autre voie où je pusse cheminer tranquille. Ma santé n'est pas bonne, je ne dors point, j'ai toutes les nuits une espèce de petite fièvre qui me prend au moment où je me mets au lit et me quitte vers le matin. Mon estomac souffre aussi beaucoup ; je mange très peu et presque uniquement des légumes, qui ne valent rien ici.

Adieu, mon cher, bien cher ami, j'abrège à cause de la migraine qui me tourmente en ce moment. Je pense à vous sans cesse, sans cesse je vous désire et vous regrette. J'espère, quoi qu'il arrive, que nous nous retrouverons un jour, et que nous passe-

rons encore de bonnes et douces soirées ensemble au coin du feu. Nulle pensée ne me sourit plus et ne me fait plus de bien que celle-là. Tout à vous de cœur et à jamais.

XV. — Au même.

Paris, 4 janvier 1834.

..... Ce m'est une si douce chose que d'entendre vos bonnes et affectueuses paroles! J'espère toujours me retrouver près de vous, mais pas si tôt que vous m'en flattez. Je ne pourrais aujourd'hui habiter la Chênaie, par diverses raisons que je ne puis expliquer dans une lettre : mais c'est là que j'irai, si mes vœux s'accomplissent, finir ma triste et orageuse vie. Rome a posé de terribles questions ; déjà l'on commence à les discuter en Allemagne et en Belgique, sans que personne encore en comprenne l'immense portée. Il s'agit en réalité des fondements mêmes du catholicisme ébranlés par le pape, et je n'imagine pour moi aucun moyen de les raffermir. Je crois plus que jamais à une transformation religieuse. Elle sera précédée de grands maux, de crises violentes, de catastrophes telles que le monde en a rarement vues. Telles sont mes prévisions. Si j'avais pensé que ce qui est fût et dût subsister sous la même forme, ma conscience ne m'eût pas permis de signer l'acte qu'on me demandait,

car il renverse visiblement les principes sur lesquels le catholicisme a jusqu'ici reposé. J'ai cédé dans la persuasion qu'il n'y a plus rien à sauver que la paix. Mais comme, d'un autre côté, il est presque certain qu'on ne tardera pas beaucoup à troubler de nouveau la mienne, j'ai pris le parti de me retirer, si je le puis, en Orient. Cela dépendra des ressources que je pourrai réussir à me procurer pour cela. D'après les renseignements que m'a donnés M. de Lamartine, c'est au pied du Liban, à Beyrouth, que je fixerai ma demeure. Le pays est magnifique ainsi que le climat, la population bonne et simple, et la vie à très bas prix. On a près de la ville, à la campagne, une maison de quatre ou cinq pièces pour 100 francs par an : mais on ne vous livre que quatre murailles ; il faut tout meubler, c'est-à-dire acheter un matelas qu'on étend sur une natte, et commander une ou deux tables et quelques sièges au menuisier, qui vous expédie toute cette besogne en vingt-quatre heures. M. de Lamartine évalue à 100 francs par mois la dépense d'une personne, de deux domestiques et d'un cheval qui coûte 120 francs. Les vivres sont très bons, excepté le pain qu'on fait très mal, quoique la farine soit excellente. Le vin n'est guère meilleur. Il faut donc renoncer là à toutes les commodités de la vie auxquelles nous sommes habitués en Europe. A cela près, c'est-à-dire quant à la beauté de la nature, à l'abondance des choses nécessaires à la vie, à la

sûreté de tous les rapports avec les habitants, il n'y a rien à désirer. Un enfant voyagerait dans le Liban, sans avoir rien à craindre, avec son chapeau plein d'or.

Lorsque je saurai à quoi m'en tenir sur mon projet dont l'exécution est encore incertaine, vous en serez instruit sur-le-champ. Dans aucun cas, je ne partirais avant le mois de mai, à cause des tempêtes qui jusqu'à cette époque sont très fréquentes dans la Méditerranée. La traversée de Marseille à Beyrouth est de vingt-cinq à trente jours. On ne voyage pas vite sur cette mer-là. Du reste, mon ami, que cette lettre soit uniquement pour vous.

Je suis parvenu à placer M. Gerbet à Juilly, ce qui me tranquillise sur son avenir. Sa santé maintenant n'est pas mauvaise. Son cœur ne vous oublie point. Élie vous remercie de votre souvenir et vous offre son respect. Mes compliments autour de vous. Je vous embrasse, mon bien cher ami, avec une tendresse qui ne s'affaiblira jamais.

XVI. — Au même.

Paris, le 12 janvier 1834.

J'ai reçu un bref du pape, très bénin, très louangeur, et dont le but est visiblement de m'attirer dans un piège. Le pape y insinue que je ferais une chose qui lui serait fort agréable, si j'employais *mon talent et ma science* à défendre l'Encyclique.

Tout cela est par trop dégoûtant. Je ne répondrai point, quoique l'archevêque[1] m'en presse.

Je suis encore dans l'incertitude sur ce que je deviendrai. Quand je trouverais les ressources nécessaires pour aller en Orient, les renseignements que j'ai pris me font craindre que ce projet ne soit inexécutable. Il paraît que les conditions indispensables de la vie physique manquent totalement pour nous dans ce pays-là. Je suis donc plus que jamais dans l'incertitude la plus complète sur mon avenir. En attendant que la lumière se fasse, ce que je crois de mieux, c'est de rester ici.

M. Gerbet, qui est fixé depuis quelque temps à Juilly, a fait ici un petit voyage, et, comme il se disposait à repartir, il a été pris d'une sorte de grippe, accompagnée d'une sorte de fièvre et de mal de gorge, qui l'a retenu ici. Il est mieux aujourd'hui et vous dit mille choses affectueuses. Ce genre de maladie est très répandu. Élie et Eugène en ont été atteints. Mon beau-frère et son fils se portent bien. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de cœur.

XVII. — Au même.

Paris, 31 janvier 1834.

Les réflexions que vous faites sur ma position

1. Mgr de Quélen, archevêque de Paris, compatriote et ami des deux abbés de la Mennais.

sont parfaitement sages et s'accordent tout à fait avec mes idées. Je me tairai jusqu'à ce que je croie le temps venu où mes efforts peuvent être utiles à mon pays : car ceci est un devoir auquel je ne manquerai jamais. Mais il faut pour cela d'autres circonstances, et quand se présenteront-elles ? Je n'en sais rien.

On a noué à Rome des intrigues pour m'y attirer, et m'y clore la bouche avec je ne sais quoi [1]. Je me suis expliqué là-dessus si nettement, qu'il ne me paraît pas probable que l'on donne quelque suite à ce projet. Ce qui m'embarrasse, c'est de n'avoir pas un asile qui me convienne. Je ne puis rien faire à Paris, et ma santé y souffre beaucoup. J'ai déjà éprouvé, à un mois de distance, deux crises nerveuses assez fortes, quoiqu'elles n'aient pas été jusqu'à l'évanouissement. On me cherche une retraite à la campagne dans les environs de Paris ; mais je prévois qu'il serait au moins extrêmement difficile de trouver ce qu'il me faudrait ; je n'y compte donc point. Plusieurs personnes me proposent d'aller chez elles en province le temps que je voudrai. Ceci offre également de grandes difficultés et presque insurmontables. Rien ne saurait pour moi remplacer la Chênaie, et néanmoins je ne puis y retourner tant qu'il me sera absolu-

1. Allusion au chapeau de cardinal que le Saint-Siège avait songé à donner à La Mennais comme gage de paix.

ment possible d'être ailleurs. Vous connaissez le pays et vous concevez ce que ce serait que mon existence là, après avoir entièrement renoncé à toute fonction ecclésiastique. J'en prendrai cependant mon parti, si, après avoir bien cherché, je ne réussis pas à trouver un autre lieu où je puisse vivre et travailler.

M. Gerbet, qui est arrivé hier de Juilly pour passer ici vingt-quatre heures, vous dit les choses les plus affectueuses, ainsi qu'Élie. Le premier se porte assez bien, et le second parfaitement. Depuis deux jours le temps a changé. Il a dû geler la nuit dernière. Le gouvernement affecte de craindre quelques mouvements aux obsèques de Dulong. Il a fait venir tout près de Paris dix-huit mille hommes de troupes, outre la garnison. Je crois que tout se passera sans émoi. La révolution, contre laquelle le pouvoir cherche à se prémunir, végète et croît, mais elle n est pas mûre.

Adieu, cher ami, je vous regrette et vous embrasse de tout mon cœur.

XVIII. — Au même.

Paris, le 5 février 1834.

De nouveaux renseignements que je me suis procurés, mon cher ami, m'ont convaincu de l'impossibilité de trouver à la campagne une retraite

qui me convienne, près de Paris, où ma santé s'use et où je ne puis rien faire absolument.

Je me suis donc résolu à retourner en Bretagne, malgré les inconvénients graves dont je vous ai fait part dans ma dernière lettre. Mais il y a pour moi nécessité, et je conserverai d'ailleurs un pied-à-terre ici, à tout événement. Mon beau-frère, à qui je remets cette lettre, vous demandera un rendez-vous à la Chênaie, pour vous expliquer sur les lieux quelques dispositions que je désire faire faire dans ma chambre pour me donner un peu plus d'espace et me loger plus commodément.

J'ai acheté une table à tric-trac que je ferai encaisser et expédier par le roulage à Saint-Pierre, où Marie la fera prendre. J'en payerai le port ici. Je me réjouis de la pensée de l'inaugurer avec vous.

Adieu, mon cher et bien cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

XIX. — Au même.

Paris, 22 février 1834.

Mille et mille remerciements, mon bien cher ami, des soins actifs que vous voulez bien donner aux arrangements dont mon beau-frère vous a parlé ; je me réjouis d'apprendre qu'ils seront finis à Pâques et qu'ainsi je vous reverrai à cette époque.

Je craignais beaucoup qu'il fallût, pour terminer ce travail, un temps plus long ; tout ce que vous proposez de faire est parfait. Le bureau à cylindre sera beaucoup mieux à la place de ma commode, s'il n'empêche pas l'armoire de s'ouvrir. Alors on fera disparaître la commode et l'on transportera le prie-Dieu dans la chambre nord sur la cour.

La table de tric-trac n'est pas partie ; je la ferai emballer avec un divan qu'on pourra placer en face de la cheminée de ma chambre, là où je comptais mettre le bureau à cylindre. Comme ce meuble se pousse aisément, il ne gênera point pour les livres ; dans le cas où j'aurais oublié quelque chose, faites comme pour vous et ce sera mieux que ce que je pourrais indiquer moi-même.

Je comptais d'abord laisser Élie ici, dans l'espoir qu'il pourrait s'y faire une carrière ; mais jusqu'à présent il ne se sent de goût pour aucune de celles auxquelles il pourrait s'appliquer, et témoigne au contraire un vif désir de rester avec moi. Très probablement donc nous reviendrons ensemble, et j'en serai fort aise pour ce qui me concerne personnellement. Peut-être aussi pourra-t-il trouver quelque avantage à ne pas se séparer de moi. Cela est, comme tout le reste, entre les mains de la Providence.

Je ne vous dirai rien des choses dont nous causerons tout à loisir à mon retour. Ne m'envoyez point d'argent. J'ai plus qu'il ne me faut pour le

temps que je dois rester ici. Adieu, bien cher ami, veuillez me mander quand je pourrai partir ; ce sera dans la semaine de Pâques, si les ouvriers finissent à temps. Je ferai vos compliments à M. Gerbet. Je vous embrasse de cœur.

XX. — Au même.

Paris, le 4 mai 1835.

Mille remerciements de votre bonne lettre, très cher ami. Je vous écris ce peu de lignes très à la hâte, et entouré de personnes entrées chez moi au moment même où je commençais. Je crains que la mort de M. de la V. et les embarras nombreux qui en résulteront pour vous ne nuisent à votre convalescence. De grâce ménagez-vous, je vous en supplie. Vous avez besoin de beaucoup de repos et moi aussi. Jamais je n'avais éprouvé tant de fatigue en ce pays-ci : mes forces sont presque épuisées. Demain se décidera la question de savoir si les conseils choisis par les accusés seront admis.

Il est presque certain que la cour ne leur permettra pas de paraître devant elle. S'il en est ainsi, ce que vous saurez bientôt, mon séjour ici ne se prolongera pas désormais longtemps. Peut-être m'en retournerai-je par Nantes et le littoral de la Bretagne, avec Litz et Richard [1].

1. Deux amis de La Mennais. M. de la Mennais aimait la musique et se montrait enthousiaste du fameux pianiste Litz.

Je vous recommande nos travaux, et à M. Louvel ; je désirerais bien, s'il était possible, que la nouvelle basse-cour fût finie cette année. Les fonds ne manqueront pas pour cela ; ainsi que cette considération ne vous arrête point. Je ne puis vous en dire davantage aujourd'hui. Veuillez, en présentant mon respect à Mme de la Vieuville, lui dire toute la part que je prends au cruel événement qui vient de la frapper.

Je vous embrasse de cœur, cher ami, et tous les vôtres.

XXI. — Au même.

Paris, 18 mai 1835.

Craignant, mon cher ami, que ce que vous avez lu dans les journaux ne vous donne quelque inquiétude sur mon compte, je m'empresse de vous dire que vous devez être parfaitement tranquille. J'aurai, comme vous le pensez bien, beaucoup de choses à vous raconter à mon retour, et des choses qui ne peuvent être écrites. Ma santé se soutient, malgré d'extrêmes fatigues. Il est probable que mon séjour ici ne se prolongera pas désormais longtemps. Je ne saurais néanmoins prévoir encore d'une manière certaine l'époque précise de mon départ.

Je me rendrai à la Chênaie par la Normandie, avec Richard. Je vous prie, en attendant, de presser

le plus possible les travaux relatifs à la nouvelle basse-cour. Je souhaiterais vivement que cette bâtisse pût être finie cette année, ce qui se pourra, je crois, si le bois de charpente ne manque pas. A mon arrivée, nous combinerons un plan pour ajouter deux petits corps de logis à la maison : car j'ai plus que jamais le désir de me fixer à la Chênaie, que je voudrais disposer de façon à pouvoir y recevoir commodément mes amis. On commencerait par un des pavillons, et j'aurais en trois ans les fonds nécessaires pour les bâtir tous deux ; après quoi tout sera dit, et je n'aurai plus à songer qu'à jouir du repos, ce qui n'exclut pas, bien entendu, l'occupation habituelle de l'esprit, car il y a en moi des pensées, et en grand nombre, qui demandent à sortir. Je vous prie de penser un peu à la distribution qu'il conviendrait de donner à ces deux nouveaux corps de logis. Un rez-de-chaussée et un étage sans mansardes. Voilà une des données du programme. J'espère vous retrouver entièrement rétabli. Mille amitiés à tous les vôtres. Je vous embrasse bien tendrement.

XXII. — Au même.

Paris, 21 mai 1835.

J'espérais, mon cher ami, vous annoncer mon départ en répondant à votre lettre du 15 ; mais je

me trouve encore à cet égard dans une incertitude qui malheureusement peut se prolonger, car le pouvoir est tellement sorti de toutes les voies connues, qu'on ne saurait rien prévoir. Je devrai néanmoins un peu mieux connaître ma position personnelle d'ici huit ou dix jours, et dans tous les cas je compte vous revoir dans la première semaine du mois prochain.

....

Je vous écris à bâtons rompus. Placez sept ou huit visites entre les lignes de cette lettre, èt vous vous expliquerez le peu de suite que vous y trouverez sans doute. Je vous embrasse de tout mon cœur.

XXIII. — Au même.

Paris, 6 janvier 1836 (rue de Rivoli, 28 *bis*).

Nous avons ici un temps bien rude et dont j'ai d'autant plus souffert qu'il a concouru avec mon déménagement. Aujourd'hui nous avons moins un dégel qu'une apparence de dégel. La neige fond un peu, mais il ne pleut pas. Jean-Louis devrait profiter de ce froid pour arranger une partie de chasse à la Chênaie. Je voudrais y être pour vous recevoir ; ce me serait une véritable fête, mais les fêtes sont rares dans la vie.

En fait de nouvelles, je ne sais rien que ce que vous apprennent les journaux.

Je vous embrasse de cœur.

XXIV. — Au même.

Paris, 17 janvier 1836.

Vous avez dû, cher bon ami, recevoir par mon beau-frère quelques mots de moi écrits à la hâte. Depuis ce temps-là j'ai achevé de m'établir dans mon nouveau logis, où je me trouve on ne peut pas mieux, quoique je n'aie presque pas cessé d'être indisposé depuis que j'y suis. Mais c'est l'effet de cette dure saison et des changements subits de température, dont tout le monde se ressent plus ou moins. J'ai appris par Jean-Louis que vous aviez aussi payé le tribut à ce mauvais démon qui exerce, à nos dépens, ses caprices dans l'atmosphère. Prenez bien garde de négliger ce rhume qui vous est survenu ; vous savez combien vous en êtes quelquefois fatigué et longtemps. Ici ce qui domine, ce sont les maladies du mois de mars, disent les médecins, c'est-à-dire toutes les affections catarrhales et de poitrine sous différentes formes.

La mort du pauvre petit François vous aura fait, comme à moi, beaucoup de peine. Et pourtant quel moyen de le plaindre ? Je suis de l'avis de Tertullien, que nous n'avons qu'une affaire en ce monde, qui est d'en sortir le plus tôt possible, *ut ex illo quam cito exeas*. De nouvelles, je n'en sais que ce que les journaux vous en apprennent. Vous avez vu la discussion *parlementaire* sur le rôle joué en

Suisse par le Conseil. Elle s'est arrêtée aux pieds augustes de celui qui avait tout fait et que constitutionnellement on ne nomme point. Quelle ignominie ! En attendant, quelques ambitieux se disputent des portefeuilles, et, pendant qu'ils s'occupent d'eux-mêmes et de rien qu'eux-mêmes, le mouvement des choses les entraîne dans l'avenir de violences qu'ils se sont fait, jusqu'à ce qu'ils rencontrent la borne contre laquelle, tôt ou tard, vient se briser tout système en opposition avec les lois de la nature humaine. Adieu, cher ami ; souvenirs affectueux à tous les vôtres. Je vous embrasse de cœur.

XXV. — Au même.

Paris, 26 janvier 1836.

Je reconnaîtrais bien mal, mon cher ami, les soins si pénibles que vous avez pris pour arriver à un règlement de compte définitif entre moi et ***, si je n'acquiesçais pleinement à ce que vous proposez. Ce n'est pas qu'au fait de mille circonstances, que vous ignorez et qu'on se sera bien gardé de vous dire, je n'eusse à vous soumettre de graves et nombreuses observations ; mais je ne veux pas vous en fatiguer... En quittant la Chênaie, il y a huit mois, je la quittai bien résolu à ne la revoir jamais. Aucun lieu du monde ne me serait désormais plus pénible à habiter, même momenta-

nément, que celui-là. Je n'y regrette qu'une chose, la fosse que je m'y étais choisie. Maintenant je ne sais où reposeront mes os. Peu m'importe, pourvu que, sous la terre qui les recouvrira, ils soient du moins à l'abri du regard de celui qui m'a constamment été si fatal. Cela ne m'empêchera pas de vous revoir, cher ami; j'en trouverai le moyen, et c'est l'habituelle pensée de mon cœur [1].

Combien j'ai hâte, cher bon ami, de n'avoir plus à vous parler que de vous, de votre santé, de votre bonheur qui est la meilleure partie du mien, et de l'affection si vraie et si tendre que je ne cesserai de vous porter tant qu'il me restera un souffle de vie ! Adieu, adieu.

XXVI. — Au même.

La Chênaie (fin d'avril), 1836.

Quoique j'eusse peu d'espérances de vous voir mercredi dernier, d'après ce que vous me mandiez, je crains, cher ami, que votre rhume et celui de M. Louvel ne soient la cause qui vous a retenu, et peut-être aussi l'indisposition de votre petite-fille, quoique les simples indispositions soient assez peu durables à cet âge. Le changement de saison se

1. Voyez la note qui accompagne la lettre du 15 février 1840.

fait un peu sentir à tout le monde. J'ai souffert de la tête et de l'estomac ; Elie en souffre aujourd'hui, mais tout passe, et cette réflexion me console souvent. Elle n'est pas de celles qu'on aime à rappeler à ceux qui se marient. Il est au moins convenable d'attendre quinze jours ou à peu près. Cela me reporte vers le 10 mai, car nos deux mariages auront lieu le 21 de ce mois[1]. Je n'y assisterai point, ces sortes de fêtes n'en sont pas pour moi ; elles m'ont toujours, je ne sais comment, bien plus attristé que réjoui. Vous serez donc sûr de me rencontrer à la Chênaie, toute la semaine prochaine. Nous sommes occupés à relever nos arbres couchés par la dernière tempête. Ce n'est pas toujours chose aisée. Tout à vous, bien cher ami.

XXVII. — Au même.

Paris, 8 juin 1836.

J'ai un peu tardé à vous écrire, mon cher ami, à cause des mille embarras qui vous attendent au sortir de cette infernale boîte qu'on appelle une voiture publique. J'étais d'ailleurs souffrant, ayant fait le voyage en compagnie d'une fluxion, d'une migraine et de la fièvre. Maintenant je me trouve à peu près dans mon état ordinaire. Quitte des

1. Le mariage de M. Élie de Kertanguy avec Mlle Augustine Blaize, nièce de La Mennais.

visites obligées, j'ai fermé ma porte, qui s'ouvre seulement le jeudi à midi, et je me suis remis au travail, devenu pour moi une nécessité.

N'oubliez pas en me répondant de me parler de votre santé et de celle de toutes les personnes qui vous touchent. Le pauvre Villéon, comment est-il? Nous avons ici un temps affreux, et je crains beaucoup que le vôtre ne soit le même, bien peu favorable aux personnes malades, une pluie presque continuelle et la température du mois de mars. Aussi me suis-je enrhumé tout d'abord. Ce sont les taches du soleil, disent aucuns. A la bonne heure, c'est toujours une consolation de pouvoir s'en prendre directement à quelque chose.

J'ai trouvé ici la même apathie qui règne aujourd'hui partout. On se plaint de cette indifférence, et de l'égoïsme, et de la corruption tant active que passive. On ajoute, pour s'aider à prendre patience, que cela ne durera pas toujours. Je le crois aussi ; toujours, ce serait trop.

Adieu, cher bon ami, souvenirs de cœur à M. Louvel. Je vous embrasse avec une tendresse que l'absence, au lieu de l'affaiblir, augmenterait, s'il était possible.

XXVIII. — Au même.

Paris, 4 juillet 1836.

Ne m'accusez point de négligence, mon cher

ami, si je n'ai pas répondu plus tôt à votre première lettre.

Je vous remercie mille fois des soins que vous et M. Louvel voulez bien donner à l'achèvement de nos travaux ; ce que vous me dites là-dessus m'a vivement touché. Croyez bien, cher ami, que je ne m'habitue pas plus que vous à notre séparation, et que la plus grande douleur que je puisse éprouver en ce monde, ce serait de devoir renoncer à l'espérance de vous revoir. Je ne pourrais pas une seule minute arrêter mon esprit à cette pensée. Quoique sans aucun projet actuellement déterminé, je ne doute point que la Providence ne nous rapproche encore une fois, et qu'il ne me soit donné de vous redire de vive voix tout ce que je sens et sentirai pour vous tant que mon cœur battra.

Quant aux arrangements à prendre en ce moment pour l'intérieur de la Chênaie, j'entre tout à fait dans votre pensée.

Il faut en réduire la dépense au plus petit pied possible, ne conserver que le nombre indispensable de domestiques, et les ouvriers dans la même proportion. Vous avez bien raison, mon cher ami, de ne pas vous occuper de la politique. Personne n'y songe guère en ce moment, et l'indifférence n'a pas été réveillée par l'attentat d'Alibeau.

Ce n'a été qu'un incident de rue dont nul ne s'est soucié. Il se fait cependant un travail sourd au fond des esprits, mais il n'est pas achevé, et ne

le sera pas encore prochainement. La société se repose. Elle a senti que la forme du gouvernement n'était qu'une question secondaire, que rien ne changerait si cela seul changeait. C'est un grand pas ; le temps fera le reste.

Amitiés à M. Louvel, à Jean-Louis, Villéon et à Bellière.

Donnez-moi, quand vous m'écrirez, des nouvelles de vos petits-enfants, et parlez-moi surtout de votre santé, que je vous prie instamment de soigner plus que vous n'avez l'habitude de le faire. La mienne n'est pas mauvaise. Peu de forces, de petites misères de temps en temps. En somme, je ne peux pas me plaindre. J'ai réussi à fermer ma porte, excepté le jeudi, de sorte que, pour la première fois, je puis travailler ici autant qu'ailleurs. Nous attendons Élie demain ou après-demain. Je vous embrasse, très cher ami, de tout mon cœur.

XXIX. — Au même.

Paris, 21 juillet 1836.

J'ai été bien touché de ce que vous me dites au sujet des impressions que vous avez reçues pendant votre dernier voyage à la Chênaie. Le simple souvenir de ce lieu en produit sur moi de semblables, non que je regrette beaucoup ce lieu en lui-même, mais je ne saurais m'accoutumer à ne vous plus

voir, cher bon ami. De quelque manière que ce soit, et sans que je sache ni quand ni comment, je m'arrangerai, soyez-en sûr, pour vous embrasser encore, pour passer avec vous quelques-uns de ces jours si doux et si rares dans la vie, et où l'on voudrait la concentrer tout entière.

Mes amitiés à M. Louvel. Nos jeunes gens vous offrent leurs hommages. Tout à vous de cœur et à jamais.

XXX. — Au même.

Paris, 8 août 1836.

Je vous écris, cher bon ami, deux mots à la hâte par mes neveux qui partent aujourd'hui pour Trémigon. Peut-être aurez-vous appris l'accident arrivé à Ange, assassiné à trente pas de notre porte au moment où il rentrait le soir[1]. Heureusement Dieu l'a sauvé. Le coup a porté de haut en bas, et l'instrument avec lequel il a été frappé, repoussé par une côte, a labouré le muscle grand pectoral sans pénétrer dans la poitrine et sans endommager ni artères ni nerfs considérables ; mais, pour être certain de cela, il a fallu deux jours qui ont été cruels. A présent il ne s'agit plus que de cicatriser la blessure, ce qui ne sera pas très long. Quatre autres personnes ont été attaquées le même soir

1. M. Ange Blaize, l'un des neveux de La Mennais.

par la même bande de malfaiteurs, et une cinquième le jour d'après. Vous voyez avec quel soin est faite la police civile ; elle veille à la sûreté d'une vie plus précieuse que celle des citoyens. Adieu, je retourne près de mon pauvre malade que je n'ai guère quitté depuis son accident. Amitiés à M. Louvel, tout à vous de cœur.

XXXI. — Au même.

Paris, 19 août 1836.

Vous voulez que je vous parle de ma santé, cher ami, et vous ne me dites rien de la vôtre. N'oubliez jamais ce point-là dans vos lettres, il me touche trop vivement. Pour moi, j'ai été, comme vous le pensez bien, très ébranlé de l'accident de mon neveu, près de qui je passai la première nuit dans une inquiétude déchirante. Le médecin lui-même était fort inquiet et l'a été pendant trois jours. Grâces à Dieu, la blessure, qui si aisément pouvait être mortelle, s'est trouvée peu ou point dangereuse, et la guérison sera complète, ou à peu près, vers la fin du mois. Je suis revenu aussi dans mon état de santé ordinaire, ni mieux ni plus mal, assez de faiblesse, des maux de tête fréquents et des insomnies habituelles. En somme, je n'ai pas à me plaindre, je puis travailler, on me laisse assez tranquille depuis que, aidé par le portier, j'ai

réussi à fermer ma porte. Quelques importuns finissent pourtant par pénétrer, mais assez rarement. J'ai terminé la relation dont vous avez vu, je crois, les premières pages. Ce volume pourrait même être imprimé déjà, mais le libraire ne veut pas le faire paraître avant la mi-octobre. Dès qu'il aura vu le jour, vous en recevrez, par Trémigon, un exemplaire. Je ne sais pas encore bien à quoi je vais maintenant travailler. Seulement je ne songe nullement à écrire sur la politique. Elle s'embrouille chaque jour davantage. On parle d'un congrès. S'il a lieu, il en sortira ce qui sort toujours de ces sortes d'assemblées, où le problème à résoudre est celui-ci : Trouver un crime que tous aient un égal intérêt de commettre. Les affaires d'Espagne embarrassent beaucoup notre gouvernement et les autres puissances.

La constitution de 1812, proclamée d'un bout à l'autre de la Péninsule, est pour elle un événement grave. On usera de ruse, on fera jouer tous les ressorts secrets de l'intrigue et de la corruption, ou de la diplomatie, ce qui est tout un. Pour une intervention à main armée, je n'y crois pas ; l'expérience des guerres de l'empire est encore trop récente. A l'intérieur, les choses ne paraissent guère bien affermies. Il s'est opéré de grands changements dans l'opinion publique, et sous plus d'un rapport. Le pouvoir est inquiet, il a lieu de l'être, et plus qu'il ne le pense peut-être

prévois, au reste, aucune crise prochaine. Ce qui se passe est une sorte de travail latent qui se fait de soi-même dans les esprits, et que personne ne peut empêcher, parce qu'il n'est l'œuvre de personne.

Tout à vous, de cœur et à jamais, cher bon ami.

XXXII. — Au même.

Paris, le 11 septembre 1836.

Mon neveu part ce soir pour Trémigon, avec sa sœur et son beau-frère. Je profite de cette occasion, mon cher ami, pour causer quelques instants avec vous. J'aimerais mieux que ce fût au coin du feu qu'il faudra rallumer bientôt, car déjà le matin et le soir nous annoncent l'automne qui, dans nos climats, ressemble si fort à l'hiver. Je me suis précautionné d'une cheminée à foyer mobile, dont le mérite est de ne pas fumer et de donner plus de chaleur que les cheminées ordinaires. L'effet en est encore augmenté en mêlant au bois du charbon de terre, ce qui devient ici un usage commun. Je compte sortir très peu pendant la mauvaise saison, et puis je trouve que Pascal a grande raison de dire que la plupart des maux dont se plaignent les hommes viennent de ce qu'ils ne savent pas rester en repos dans leur chambre. Je ne voudrais pourtant pas vous savoir confiné dans la vôtre. Vous

avez besoin d'air et de mouvement. D'ailleurs, à la campagne on est sans cesse appelé au dehors, et en toute saison, par la nature si belle alors même que, assoupie par le froid, elle a dépouillé sa verte parure de printemps.

Quoiqué vous ne lisiez pas les journaux, vous connaissez sans doute le nouveau changement de ministère. Cet événement a fait moins de bruit qu'une pièce nouvelle à l'un des petits théâtres des boulevards. Depuis que les ministres ont cessé d'être quelque chose dans le gouvernement du pays, conduit par un seul homme très jaloux de son autorité ; depuis qu'ils sont devenus les premiers laquais d'un pouvoir aussi absolu qu'aucun autre en Europe, peu importe qui [illegible]. On dit néanmoins que les [illegible] deront pas longtemps, et je le [illegible] Chambre sera dissoute, et je le [illegible] je ne crois pas, c'est que [illegible] amélioration sociale, que [illegible] que personne ne sait comment [illegible] du reste, a peur, elle se sent [illegible] objet de haine pour les [illegible] Les graves événements qui se [illegible] en Espagne, en Suisse, en [illegible] ses embarras ; l'avenir [illegible] plus d'un nuage menaçant.

R*** est à B[illegible] préfet. Il parait très content [illegible]

famille. Cette position n'est peut-être pas celle que, par goût, il aurait choisie, mais *primo vivere, deinde philosophari*. Didier, lui, est ici. Il travaille beaucoup, nous sommes voisins, et nous nous voyons presque tous les jours. Ne manquez pas, quand vous m'écrirez, de me parler de votre santé et de me donner des nouvelles de toute votre famille. Je me rappelle au souvenir de tous et chacun. Mille amitiés particulières à M. Louvel et à Jean-Louis. Combien je voudrais, cher ami, n'être qu'à quelques lieues de vous ! Mon cœur, du moins, est tout près du vôtre, et c'est une de ses plus douces joies. Je vous embrasse bien tendrement.

XXXIII. — Au même.

Paris, 8 octobre 1836.

Vous avez bien raison de vous féliciter de l'arrangement que vous êtes parvenu à faire avec la commune de Plesder. Quoiqu'il soit conforme à ses intérêts autant qu'aux nôtres, ce n'est pas peu de chose d'avoir amené cette espèce de gens-là à prendre une détermination raisonnable. Comme je ne prévois aucun obstacle de la part du préfet, je tiens la chose pour terminée, et je m'en réjouis beaucoup à cause de l'agrément qui en résultera pour ceux qui, à l'avenir, habiteront la Chênaie. J'avoue, en ce qui me concerne, qu'au lieu de

souhaiter de la revoir, j'y sens, au contraire, une vive répugnance. Vous êtes, dans le pays que j'ai quitté, le seul être que je regrette, mais ce regret est profond et se renouvelle à chaque instant.

La politique suit tristement et languissamment son chemin. Ce qui est s'use, mais avec lenteur. L'instinct de l'avenir, le besoin d'un mieux que cet avenir doit réaliser, l'aspiration à je ne sais quelle vie nouvelle et puissante qui doit ranimer un monde qui se meurt ; tout cela existe et tout cela demeure momentanément stérile par une foule de causes que vous connaissez. La société traverse une espèce de cloaque dont les exhalaisons l'asphyxient, tandis que cet air, naturel aux vieux gouvernements, leur rend une sorte de vigueur ; mais hors de l'égout ce sera autre chose. J'ai peu vu d'étés et d'automnes aussi désagréables que l'été et l'automne de cette année. Nous avons eu, le mois passé, des jours aussi froids qu'en novembre, et une pluie presque continue rend, ici du moins, la promenade impossible.

Heureusement, comme Ange vous l'a dit, j'ai pu m'établir d'une manière saine et commode dans mon nouvel appartement. Au bruit près, auquel on se fait, je ne saurais souhaiter rien de mieux. Mes souvenirs affectueux à M. Louvel et à Jean-Louis et à toute votre famille, maris, femmes et enfants. Je vous embrasse, cher ami, avec une tendresse que ni le temps ni l'absence ne sauraient alanguir jamais,



XXXIV. — Au même.

Paris, 18 novembre 1836.

Vous avez reçu mon dernier ouvrage. On en parle beaucoup ici et bizarrement, comme presque toujours. L'approbation et la censure partent souvent d'endroits d'où on les aurait le moins attendues. Quelle étrange chose que l'esprit de l'homme ! J'ai aussi rencontré des attaques perfides et méchantes de la part de gens que d'anciennes relations devaient rendre plus réservés que d'autres ; mais je suis habitué à cela. En général, on a lu avec intérêt et avec faveur, et si je tenais à cette vanité qu'on appelle gloire littéraire, j'aurais lieu d'être plus que satisfait.

Mais, sincèrement, il est peu de chose à quoi j'attache moins d'importance. Quand j'écris, j'ai en vue un tout autre objet, et je ne pourrais pas écrire deux pages si je n'étais soutenu par la pensée toujours présente de ce but à atteindre. Depuis mon retour ici, je suis plus que jamais frappé de l'extrême besoin que notre société malade a de se régénérer de nouveau à la divine source du christianisme, et de l'impuissance absolue où elle est de se plonger dans ces eaux vivifiantes, tant que la route qui y conduit sera embarrassée des mille et mille obstacles dont elle s'est peu à peu couverte,

des pierres, des graviers, de la boue, que le temps a charriés et qui l'encombrent à chaque pas. Il est clair, et personne aujourd'hui n'en doute, qu'il se prépare une grande transformation de l'humanité. Nos arrière-neveux jouiront des biens dont nous n'avons que l'espérance lointaine. A eux de cueillir le fruit ; à nous de planter l'arbre et de l'arroser de notre sueur et de notre sang.

La mort du pauvre Charles X a fait beaucoup moins de bruit, a beaucoup moins occupé le public de Paris, que celle de Mme Malibran. Voilà le monde. Parlez-moi de votre santé : la mienne est toujours la même. La politique, avec ses [illegible] et dégoûtantes intrigues, ressemble au [illegible] de nuit des gadouards.

Ne m'oubliez point auprès de votre [illegible] particulièrement de M. Louvel. Je vous embrasse, cher ami, de tout mon cœur.

XXXV. — Au même.

Paris, [illegible]

Votre jugement sur [illegible]
En se donnant bien garde [illegible]
monde en discussion [illegible]
teur, on le décriera. [illegible]
et cela suffit en effet [illegible]
m'importe ? Ce qui est [illegible]

vrai. Les événements futurs, dont personne n'est maître, prêteront à la parole qu'on repousse aujourd'hui une autorité d'autant plus grande que les préjugés et les intérêts auront fait plus d'efforts pour l'étouffer. C'est ainsi que les choses se passent sur la terre. Le bien ne se fait qu'au prix de ce que les hommes recherchent avant tout, et c'est pourquoi il s'en fait si peu. La justice vient pourtant, mais jamais sa voix ne retentit que sur un tombeau. Chateaubriand a été très bien pour moi. Béranger m'a écrit des choses beaucoup trop fortes pour être répétées. Bien d'autres, surtout parmi la jeunesse, ont été vivement touchés. Parmi les journaux, mille faveurs, injures ou silence, cependant la vente ne va pas mal. Plus de sept cents exemplaires sont placés déjà. Le clergé se tait, ses chefs attendent probablement la détermination de Rome. J'incline beaucoup à croire que celle-ci se taira également.

J'ai commencé un autre petit ouvrage qu'on m'assure devoir être utile ; mais quand le finirai-je ? Cher ami, qu'il me serait doux de causer avec vous de tout cela et de tant d'autres choses ! Au coin du feu, dans ma petite chambre, lorsque la tempête, comme aujourd'hui, souffle au dehors et ébranle le toit, mon cœur, d'un mouvement naturel, se reporte vers le souvenir de ces bonnes et longues soirées d'hiver, qui passaient si vite près de vous. Mais laissons ce sujet, il m'attriste. La

politique n'est guère plus gaie. Tout se désorganise sourdement en Europe. Le passé se dissout d'année en année, de jour en jour, comme un morceau de sel dans un vase d'eau. Seulement il faut avouer que notre eau est assez trouble et que rien ne cristallise encore au fond du vase passablement sale où gît invisible le germe de l'avenir. Quel que doive être celui-ci, ni vous ni moi ne le verrons, cher ami, que des yeux de l'esprit tout au plus. Ménagez votre santé avec grand soin. J'ai droit de vous demander cela, moi, et bien d'autres. Je suis en ce moment un peu souffrant, selon du reste ma vieille habitude. Ce qui me fatigue le plus, c'est l'insomnie. Je n'ai pas dormi deux heures la nuit dernière, mais je lis et le temps se passe. Amitiés à tous les vôtres, particulièrement à M. [illegible]. Vous savez, cher, ce que je vous suis, ce que je vous serai toujours.

XXXVI. — Au même.

Paris, rue de Rivoli, 28 bis, 4 janvier 18[illegible].

Cette date, cher bon ami, vous apprend que j'ai délogé. Je suis mieux ici, sous tous les rapports, que je n'étais auparavant : bon air, belle lumière, vue magnifique, et, ce qui vous étonnera peut-être, moins de bruit et un bruit moins gênant que dans la rue de Vaugirard. Le déménagement a été long.

ennuyeux et pénible. J'ai beaucoup souffert du froid dans les premiers temps, d'où rhume et mal de gorge. C'est ce qui m'a empêché de vous écrire plus tôt. A présent, je suis mieux, et dans quelques jours je serai complètement arrangé dans mon nouvel appartement. Une bonne cheminée *La Roche* me donne depuis hier la chaleur dont j'ai besoin. La vente de mes livres a commencé et commencé assez mal. Je suis accoutumé à ce genre de réussite. Je vous embrasse de cœur, cher ami.

XXXVII. — Au même.

Paris, 5 février 1837.

Ma réponse à votre dernière lettre vous aura mis, je pense, mon cher ami, à même de terminer la triste affaire au sujet de laquelle vous m'écriviez. La vente de la bibliothèque a été encore plus mauvaise que je ne vous mandais. Elle ne s'élève pas à 14,000 francs bruts, et les frais sont énormes. Mieux eût valu jeter les livres par la fenêtre, c'eût été plus court et l'on se serait épargné des soins et des peines infinis. Il est dit que tout, absolument tout, me réussira de la même manière. Comme il faut vivre cependant, je me suis décidé à accepter la direction d'un journal quotidien, jusqu'ici sans couleur ni sans opinion. Son titre est *le Monde*, et il y a trois mois qu'il paraît.

J'entrerai le 10 en fonctions. Didier y vient avec moi, sans quoi je n'y serais pas entré. Il y a des fonds pour aller deux ans. Mon traité ne m'engage que pour cet espace de temps. J'espère que mes affaires s'amélioreront dans l'intervalle, ce que je recevrai suffira grandement pour ma subsistance ; il est vrai que je le gagnerai bien. Je serai, et ç'a été ma première condition, entièrement maître de la rédaction. On croit généralement ici au succès, mais j'y crois peu. Vous recevrez ce journal que je vous prie de faire connaître et de recommander. Il sera au moins fait avec conscience, chose rare et très rare aujourd'hui. L'administration ne me regarde en rien.

Nous attendons jeudi prochain R***, qui vient de Bordeaux avec son préfet, et qui passera six semaines ici. Nous aurons l'un et l'autre bien du plaisir à parler de vous ensemble. Tout le monde à Paris a eu, a, ou aura la grippe, excepté moi. Je m'en suis racheté par un mal de gorge, qui dure depuis un mois et plus. Il n'est pas très fort, mais il est gênant. Vous, dont la poitrine se prend si aisément, ne négligez aucunes précautions pour vous mettre à l'abri de l'influence de l'air, dont on ne saurait trop se garder cette année. Pour moi, encore une fois, je vais mener une vie de galère ; adieu voyages, adieu promenades même, ou à peu près, adieu loisirs ; et pourtant après quarante ans de travail, un peu de repos eût été bien venu.

« Mais n'avez-vous pas, disait à Nicole le rude Arnaud, n'avez-vous pas l'éternité entière pour vous reposer ? » Il déraisonnait le bonhomme, car là même le repos c'est le mouvement. Donnez-moi des nouvelles de tous les vôtres quand vous m'écrirez et ne m'oubliez près de personne, ni particulièrement près de M. Louvel. Savez-vous quelle est ici une de mes grandes fatigues? C'est de dîner... Mon Dieu, qu'il est difficile, dans cette chienne de ville, de rester chez soi !

Adieu, très cher ami, j'ai voulu vous écrire au moins ces deux mots, avant qu'on m'attache à ma chaîne. Je vous embrasse de cœur. Oh! quand vous reverrai-je !

XXXVIII. — Au même.

Paris, 8 mars 1837.

Recevez-vous exactement *le Monde ?* S'il venait à vous manquer, prévenez-m'en ; j'y remédierais aussitôt. Ce journal me fait une vie fort occupée, mais qui ne me déplaît pas, à cause de l'union qui existe dans notre intérieur. En me levant, je lis quatre journaux, puis je travaille jusqu'à midi ; à midi, je prends quelque chose, et je reçois jusqu'à une heure les personnes qui ont à me parler. Ensuite je me rends à nos bureaux, d'où je sors vers cinq heures pour aller dîner, écartant les

dîners en ville autant que je puis parce qu'ils me fatiguent et m'empêchent de travailler le lendemain. Mes soirées sont donc solitaires et partant assez ennuyeuses ; je me couche entre huit et neuf heures, et je lis quelque temps au lit, ce qui me délasse mieux que de rester levé. Toutes mes journées se ressemblent et je ne m'en plains pas, car il y a aussi quelque douceur dans l'habitude. Si vous étiez ici, nous ferions notre partie de trictrac ; j'en ai un très beau qui ne me sert de rien.

R*** est ici depuis un mois avec son préfet. Ils retourneront ensemble dans quelques semaines à Bordeaux, où il ne se plaît ni se déplaît. Il est de ceux dont parle Panurge : *Autres faisoient de nécessité vertu, et me sembloit l'ouvrage bien beau et à propos.* Il n'a point oublié la Bretagne, et m'a chargé très particulièrement de le rappeler à votre souvenir.

Je vous embrasse de cœur.

XXXIX. — Au même.

Paris, 14 mars 1837.

Je suis très souffrant aujourd'hui, souffrant de l'estomac, ce qui embarrasse toujours la tête ; et pourtant, il faut que je travaille sans relâche. Le journal n'attend pas un jour. Au reste, une occupation même excessive et qui me commande ne me

déplaît pas en soi. Le temps ne nous est donné que pour l'employer.

Ne manquez pas, en me répondant, de me parler de votre santé, mon cher ami. Nous avons ici, depuis deux jours, un temps assez froid ; vous vous en accommodez assez, moi beaucoup moins. Les choses s'embrouillent beaucoup ; il se fait un travail général dans l'opinion. Le gouvernement est inquiet, et pour lui il y a lieu de l'être. La bourgeoisie est mécontente, le peuple encore plus et l'on doute de l'armée ; Dieu sait ce que cela deviendra. Je crois qu'on ira dans les mesures de rigueur et dans l'arbitraire jusqu'à là limite où se brisent les hommes qui se sont mis en opposition avec les nécessités sociales, avec la raison et la conscience de leur époque. Adieu, je vous embrasse de cœur.

XL. — Au même.

Paris, le 15 mars 1837.

Je regrette, mon cher ami, de vous avoir écrit hier, un jour exactement avant de recevoir votre lettre du 11, qui me parvient à l'instant même. Je n'ai point reçu celle à laquelle vous me renvoyez ; elle aura été soustraite à la poste, et voilà pourquoi je me hâte de vous répondre, afin que vous puissiez me dire ce qu'elle contenait relativement à mes

affaires, dont il me tarde tant de voir la fin. Quant à celles du journal, elles vont aussi bien qu'elles peuvent aller et mieux que je ne l'espérais. Le nombre des abonnés a augmenté de six cents dans les trois premières semaines, et notre feuille est très recherchée, surtout par les jeunes gens, dans les lieux publics. Un petit cabinet, sous les arcades de l'Odéon, a été obligé de prendre quatre abonnements pour suffire aux demandes. Je ne sais, pour moi, comment je suffis au travail que cette œuvre exige de moi, car il y a bien des choses à faire, outre ce que j'écris. Je me suis dit en commençant que j'accomplissais un devoir, et cela soutient et donne de la force. A tout prendre donc je suis satisfait de ma position. Je tombais auparavant dans une sorte d'apathie ; cela m'a réveillé, et si ma santé n'est pas meilleure, elle n'est pas pire du moins. Vous avez vu comment la Chambre, étonnée d'elle-même après le rejet de la loi de disjonction, s'est hâtée de rentrer dans ses anciennes voies. On devait s'y attendre. Toutefois, il est douteux que la loi d'apanage passe, au moins telle qu'elle a été présentée ; non que les députés y répugnent, mais parce que l'opinion publique, à Paris et dans les provinces, s'est prononcée contre trop fortement. Le petit commerce est dans un moment de crise, ce qui ne contribue pas à mettre la bourgeoisie de bonne humeur. Chaque jour, on annonce de nouvelles faillites, et celles-là en font craindre

d'autres avec raison. En somme, l'état des choses est critique et il est peu probable qu'il s'améliore beaucoup à l'avenir. Adieu, cher ami, je suis très pressé. Aimez-moi comme je vous aime.

XLI. — Au même.

Paris, 25 mars 1837.

Croyez-le bien, mon cher ami, vos conseils seront pour moi des décisions, et vos désirs des ordres. Mais ce que je regretterai toujours profondément, c'est qu'on m'ait éloigné de vous, le meilleur et le plus cher ami que j'aie en ce monde; c'est qu'on m'ait fermé, non pas physiquement, mais avec une barrière plus insurmontable encore, le seul asile que j'eusse, en mes vieux jours, sur cette triste terre ; qu'on ait scellé d'un sceau fatal la tombe que je m'étais destinée. Mais n'en parlons plus et louons Dieu de toutes choses. Dès que je pourrai disposer de deux ou trois semaines, nous nous reverrons. J'irai descendre chez vous ; nous passerons ensemble les jours que vous pourrez me donner, et puis je reprendrai par Trémigon la route de ce pays où je vois bien qu'il faudra laisser mes os. Qu'importe, au reste? Comme je le disais, « une fosse, cela se trouve partout. »

Je ne croyais pas que vous refusassiez de recevoir de moi un journal que je dirige. Mais nous

n'avons point à discuter de cela. L'exemplaire qu'on vous envoie ne me coûte rien; ainsi soyez parfaitement tranquille.

Il est très vrai qu'aucune fatigue n'égale celle d'un journal à faire et à diriger tout ensemble. Ce qu'on y écrit n'est rien en comparaison du reste, et quand, de plus, il faut tout créer, tout organiser, je vous assure que toute autre vie paraîtrait le repos du ciel. Cependant ma santé se soutient, et je ne sais comment j'arrive à suffire à des occupations dont la seule pensée m'effrayerait, si je ne les prenais une à une, sans prévoyance et sans réflexion, à mesure qu'elles se présentent. J'y vois une sorte de devoir, et cela me donne des forces que je ne soupçonnais pas. L'effet que produit *le Monde* est assez singulier. Les sentiments divers qu'il inspire parcourent toutes les nuances, depuis l'enthousiasme jusqu'à la détestation. Tout compensé, j'espère que ce journal produira quelque bien. Nous avons monté péniblement une côte âpre et rude dont la descente sera rapide. Ne serait-ce pas œuvre pie que de préparer au bas un gîte, si passager et si pauvre qu'il fût, aux voyageurs brisés des cahots de la route ?

Si vous voulez me rendre heureux, autant que je puis l'être loin de vous, écrivez-moi, bien cher ami, aussi souvent qu'il vous sera possible. Souvenirs à tous les vôtres... Je vous embrasse et suis à jamais tout à vous du fond de mon cœur.

XLII. - Au même.

Paris, 20 avril 1837.

Je vous remercie derechef, cher bon ami, de tout ce que vous voulez bien faire pour terminer un arrangement qui, avec tout autre que celui dont vous attendez la réponse, aurait été conclu en quelques heures au plus. Je serai fort étonné si le sacrifice auquel j'ai consenti a d'autre effet que de le confirmer dans le système dilatoire qui déjà lui a réussi et dont il espèrera tirer de nouveaux avantages. Mais laissons cela.

Lorsque je pourrai faire mon voyage de Bretagne, je vous en préviendrai assez à temps pour que vous puissiez arranger vos affaires de façon que je ne perde pas un seul des moments qu'il vous sera possible de me donner. L'époque de ce voyage dépendra d'une circonstance encore incertaine. Si le journal s'organise selon nos vues, je pourrai, dans le cours de l'été ou de l'automne, disposer de quelques jours qui vous seront consacrés. Si nous restions tels que nous sommes maintenant, la plus courte absence me serait impossible. Je suis obligé de travailler sans discontinuation. Il n'y a point de vie aussi fatigante et aussi rude que celle-là. Mon projet, si je trouvais quelqu'un qui pût me prêter une voiture, serait d'aller et de revenir en poste.

Alors je me rendrais à Trémigon. Vous viendriez m'y chercher le lendemain. Puis, après avoir passé près de vous les jours que vous pourriez me donner, je reviendrais à Trémigon, où je séjournerais vingt-quatre heures encore ; après quoi je reviendrais ici prendre ma chaîne. Plaise à Dieu que tout cela réussisse !

Mille amitiés autour de vous. Je vous embrasse de cœur.

XLIII. — Au même.

Paris, le 2 mai 1837.

La verdure commence depuis deux jours à se montrer aux Tuileries. Je n'avais jamais vu la végétation aussi retardée. On craint que les récoltes ne manquent dans une partie de la France. Les amandiers et les oliviers ont été gelés. Si la disette venait compliquer les embarras politiques, on ne sait trop ce qui en résulterait. Le mécontentement croît partout. Nous vivons sur un provisoire dont la durée s'abrège rapidement, celle du ministère actuel ne sera pas longue au dire de tout le monde. Qui le remplacera ? Les doctrinaires probablement, et ceux-là mèneront vite les choses. On ne croit pas que la Chambre fasse une autre session ; elle est trop usée. On doit donc s'attendre à des réélections générales vers la fin de l'année, au temps où les feuilles tombent. On m'a proposé

une députation. J'ai répondu : A moi trop d'honneur, je ne suis ni éligible ni électeur ; laissez-là le pauvre prolétaire. Adieu, cher ami ; le prolétaire sera bien heureux le jour où il vous reverra. Il vous embrasse de cœur.

XLIV. — Au même.

Paris, le 10 mai 1837.

Les discussions d'intérêt que vous êtes parvenu à terminer, mon cher ami, bien que je ne les voie pas sous le même jour que vous, ne sont pas, il s'en faut de beaucoup, les seules causes de l'éloignement qui vous peine. Il y en a d'autres motifs, et plus profonds, et plus anciens ; quoi qu'il en soit, ma résolution irrévocable est de ne jamais revoir la Chênaie [1].

Ne doutez pas que je ne profite des premiers moments dont je pourrai disposer pour aller passer quelques jours avec vous. L'époque dépendra de circonstances que je ne saurais prévoir. Notre rédaction est encore loin d'être organisée comme je désire, et comme il est nécessaire qu'elle le soit. Nous avons en outre à nous défendre contre des intrigues dont vous devinez la source, et qui, tout

1. Ces lignes amères font allusion aux tristes dissentiments qui s'étaient élevés entre les deux frères, après l'apostasie de l'infortuné Féli.

récemment, nous auraient détruits, si je n'avais été ici pour prévenir, et à grand'peine, le mal qu'on voulait nous faire. La bourrasque est maintenant passée ; mais il peut s'en former une autre, et l'on doit s'y attendre. J'espère pourtant pouvoir m'échapper pendant une dizaine de jours vers la fin de l'été.

Un voyage si court sera fatigant. Il ne laissera pas toutefois de me faire du bien de plusieurs manières. Pourquoi y a-t-il si loin de Paris à Mordreuc?

L'amnistie, mesquine pour le fond et maladroite pour la forme, aura pour effet de ralentir un peu le cours des choses. Elle ne résout aucune question, ne dénoue aucune des difficultés inhérentes à notre état politique et social, mais elle rendra un peu moins rapide le mouvement qui nous entraînait vers une solution décisive.

Adieu, cher bon ami, je vous embrasse de cœur ; souvenirs bien affectueux à tous les vôtres.

XLV. — Au même.

Paris, le 28 mai 1837.

Depuis que je vous ai écrit, des choses, que je vous raconterai en détail, m'ont décidé, moi et les amis qui m'avaient accompagné au *Monde*, à quitter ce journal. A partir du 10 juin, nous cesserons de prendre aucune part à sa rédaction. Avant de com-

mencer d'autres travaux, je veux acquitter la promesse si douce pour moi que je vous ai faite de vous aller voir. En conséquence, je partirai d'ici jeudi 15 juin ; j'arriverai de très bonne heure dimanche à Trémigon, où je vous engage à venir pour l'heure de dîner (5 heures) ou au moins pour coucher. Le lendemain lundi, nous irions ensemble au Bouvet, où je resterais avec vous jusqu'au vendredi ; ce jour-là, je reviendrais à Trémigon, j'y passerais le samedi, et le lendemain je reprendrais, à Dol, la diligence de Paris, où je serais de retour le mercredi 28. Si, par des circonstances quelconques, cet arrangement ne vous convenait pas, veuillez m'en prévenir le plus tôt possible.

J'ai, mon ami, une grâce à vous demander : c'est, pendant que nous serons ensemble, de ne me parler ni de la Chênaie, que je suis résolu à ne pas revoir, ni de la personne que vous savez. Je veux goûter pleinement le plaisir de me retrouver avec vous, et tout ce qui tendrait, fort inutilement d'ailleurs, à me faire revenir sur le parti que j'ai pris avec réflexion, le troublerait profondément. Je vous embrasse de cœur.

XLVI. — Au même.

Sans-Souci, près Sézannes, 14 août 1837.

Je ne vous conseille pas, mon cher ami, de venir

jamais vous établir dans les environs de Sézannes. Je ne sache guère de pays plus triste et plus désagréable de toutes façons. Grâce à Dieu, je le quitte dans dix jours pour aller en Bourgogne, chez Mme Champy, où je compte passer à peu près trois semaines[1]. Si vous aviez à m'y écrire, vous m'adresseriez vos lettres : *au Faîte, par Arnay-le-Duc, Côte-d'Or.*

Les jours que j'ai passés près de vous, cher ami,

1. Mme Champy, belle-mère de M. Benoît-Champy, avocat très distingué du barreau de Paris, magistrat et homme politique dont il sera plusieurs fois question dans ces *Lettres*, était étroitement liée, ainsi que toute sa famille, avec La Mennais. Nous devons à l'aimable obligeance de M. l'abbé Clair, vicaire à Saint-Roch, les intéressants détails qui suivent : « Mme Champy était d'origine bretonne. Son père, M. de « Boiserand, avait abandonné son titre lors de la Révolution. « Mlle Boiserand épousa M. Champy, qui était, je crois, ou « qui devint *Directeur général des poudres et salpêtres* à « l'Arsenal. M. et Mme Champy eurent deux enfants : un fils, « qui épousa Mlle Augustine Lemort, morte il y a peu d'an- « nées comtesse de Valdner, et une fille, qui épousa M. Adrien « Benoît-Champy, le magistrat distingué dont vous parlez. « De plus, je crois qu'il existait, par les de Boiserand, des « liens de parenté entre l'abbé de la Mennais et la famille « Benoît-Champy... M. G. Benoît-Champy a bien voulu me « confier tous les manuscrits et lettres de F. de la Mennais, « que son père lui avait laissés, un petit écrit de M. A. Be- « noît-Champy sur La Mennais, une centaine de lettres de ce- « lui-ci et douze lettres de Béranger où il est question de La « Mennais, car c'est chez M. Benoît-Champy que ces deux « hommes si différents s'étaient connus. Or, quand La Men- « nais écrit à Mme Benoît-Champy, il l'appelle ma cousine, et, « quand il parle d'elle, il se sert de la même expression. »

m'ont été bien doux ; mais qu'ils ont passé vite ! Je ne suis pas destiné au repos. Le projet de journal dont je vous ai parlé est suspendu indéfiniment. Tout calculé, il m'a paru qu'on ne pouvait honnêtement proposer une pareille affaire aux souscripteurs. On ne peut se tirer au prix de 60 francs : il faudrait environ six mille abonnés pour faire ses frais, et aucune augmentation, dans ce chiffre déjà difficile à atteindre, ne couvrirait les dépenses faites pour y arriver. Je ferai donc autre chose. Et d'abord il faut que je finisse un petit ouvrage commencé il y a quelques mois, et qui n'avance pas vite. Toutefois, j'espère en être quitte vers la fin de l'année, ou peu de temps après. Ensuite nous verrons. Mille amitiés à M. Louvel et à Jean-Louis ; mes hommages à Mme Louvel et à Melle Marion. Vos jeunes gens devraient faire quelque partie de chasse à la Chênaie le mois prochain, avant que les perdreaux n'aient disparu. Où est le temps où j'aurais été si heureux de les y recevoir ! Je vous embrasse de cœur, cher bon ami. Ménagez votre santé, pendant l'hiver surtout. Souvenirs affectueux à Bellière. Adieu, encore une fois.

XLVII. — Au même.

Le Faîte, 5 septembre 1837.

Peu de jours après mon retour de Bretagne, j'allai passer quelques semaines à la campagne,

dans la Brie, près de Sézannes. J'espérais pouvoir y travailler, mais point du tout. Mme *** fut prise presque en arrivant de la fièvre tierce, dont elle n'est pas quitte, et son fils après, de sorte que, seul avec eux, je me vis forcé d'être, tout à la fois, et médecin et garde-malade. De plus, cette partie de la Brie, voisine de la Champagne crayeuse, élevée et humide tout ensemble, triste, nue, est bien, à mon gré, l'un des pays les plus désagréables qu'on puisse habiter. Celui-ci, au contraire, me plaît assez. Il est varié, abondant en bois ; seulement j'y voudrais de plus grandes eaux. On n'y cultive point la vigne. Mais ce qui en fait pour moi le charme, c'est la bonté et l'affection des gens avec qui je suis, et la pleine liberté dont on y jouit à tous égards. Je n'ai rien à reprocher à la vie que nous menons que d'être trop douce. Si elle se prolongeait, elle ferait oublier le devoir, le devoir laborieux et dur auquel chacun de nous est assujetti dans les desseins de la Providence. Mme Champy a été très sensible à votre souvenir ; vous êtes toujours présent au sien ; et, quand je la revois après quelque absence, elle me parle toujours de vous d'une manière qui me plaît, parce que j'y reconnais une affection véritable. Elle me charge de vous presser de venir l'an prochain aux eaux de Vichy, où vous la trouverez. Ces eaux sont merveilleuses pour plusieurs maladies, et particulièrement pour celles du foie. Elle m'en a cité des exemples frap-

pants, et dont elle a été personnellement témoin cette année même. Songez-y, cher ami, et qu'aucun motif ne prévale dans votre esprit sur le soin de votre santé si précieuse à ceux qui vous aiment. Je passerai encore ici une vingtaine de jours, après quoi j'irai reprendre ma chaîne à Paris. J'ai suspendu indéfiniment le projet de journal, convaincu qu'aujourd'hui, avec l'énormité des frais dont les lois ont chargé la presse quotidienne, une entreprise de cette nature entraînerait des pertes certaines pour les actionnaires. Impossible de se tirer d'affaires au prix de 60 francs, et impossible également d'élever ce prix. Si le fisc, plus tard, se relâchait de ses rigueurs, on verrait alors. A présent, il n'y a pas à y songer raisonnablement. Depuis mon arrivée au Faîte, nous n'avons pas eu un seul jour sans pluie, et la température est celle du mois d'octobre. L'année se ressemblera d'un bout à l'autre. L'état du pauvre Bellière me fait beaucoup de peine. Adieu, mon ami, vous savez avec combien de tendresse je vous suis à jamais dévoué.

XLVIII. — Au même.

Paris, 20 octobre 1837.

Vous m'avez prévenu, mon cher ami ; il y a huit jours que je voulais vous écrire, et des occupations survenues coup sur coup m'en ont empêché.

Il est vrai que, depuis le moment où j'ai quitté le journal, ma santé n'a pas été bonne, et qu'après avoir traîné pendant trois mois, il m'a fallu subir une maladie sérieuse, dont, grâce à Dieu, je suis à peu près tout-à-fait rétabli. Vos conseils sont très bons et je les suivrai autant que je pourrai ; mais si vous saviez combien il est difficile de régler sa vie comme on le voudrait dans une position telle que la mienne ! Et puis il faut bien que je travaille et beaucoup. D*** vient de me faire banqueroute de ce qu'il me devait, c'est-à-dire d'une vingtaine de mille francs, qui formaient à peu près la totalité de mon avoir. Il n'y aura rien à tirer, ou presque rien, selon toute apparence. Néanmoins, je n'ai pas en ce moment besoin de fonds. Je vous remercie de cœur de ceux que vous m'offrez. Quant à moi, la Providence ! Je compte sur elle. Elle ne m'a pas manqué jusqu'ici, elle ne me manquera point à l'avenir. J'ai appris, en effet, que mon frère était venu ici. Il m'a laissé un billet mielleux, où il n'y a pas un mot relatif à l'affaire sur laquelle il s'obstine à garder le silence. Il faudra pourtant qu'il s'explique ; mais quand ? Dieu le sait. Voilà dix-huit mois qu'il me tient dans une incertitude très pénible, puisqu'elle m'empêche de connaître ma situation, qu'il m'importe beaucoup de connaître exactement. Adieu, bien cher ami. Souvenirs affectueux à tous les vôtres. Je vous embrasse du fond de mon cœur.

XLIX. — Au même.

Paris, 24 novembre 1837.

Veuillez garder le livre italien jusqu'à ce que vous trouviez une occasion de m'envoyer un exemplaire, un seulement. S'il vous arrivait de nouvelles lettres à mon adresse, on épargnerait un second port en les rendant au facteur avec mon adresse à Paris, que, pour éviter les chicanes, vous pourriez donner, une fois pour toutes, au directeur de la poste à Dinan.

Vous recevrez, au commencement du mois prochain, un petit ouvrage fort court qu'on imprime en ce moment même. Il est intitulé : *Le Livre du peuple,* et est, en effet, destiné au peuple, quoique d'autres peut-être puissent en profiter s'il s'y trouve quelque chose d'utile. Ma position m'a obligé d'abord à une édition de luxe ; mais après celle-là, et le plus tôt possible, on en publiera une autre à bas prix pour ceux auxquels le livre s'adresse spécialement.

Vous me parlez du libraire qui vient de me faire une nouvelle faillite. Pour celui-ci, ce n'est pas moi qui avais traité avec lui. Il s'est trouvé qu'il avait originairement des dettes, et que, faisant des dépenses énormes pour quelqu'un qui n'a rien, il les a faites à nos dépens; voilà toute l'affaire.

J'ai cherché, l'an dernier, à vendre la propriété de mes livres, comme vous m'y engagez ; cela n'a pas réussi ; le moment n'était pas favorable alors, et il l'est encore moins aujourd'hui. Il m'a donc fallu continuer d'en confier la vente en commission à un libraire. Celui que j'ai choisi, après maintes et maintes informations, passe universellement pour un homme d'honneur et de la probité la plus intacte ; c'est un ancien major de la garde, devenu commerçant.

Depuis cinquante-cinq ans que je suis en ce monde, mon pauvre ami, ma vie n'a pas été assez douce pour que je tienne beaucoup à ce qu'elle se prolonge. Je l'accepte telle que Dieu me l'a faite, c'est tout ce que je puis. Il est vrai que je travaille sans relâche. Je vais peu dans le monde, je ne me promène jamais. Pauvre comme je suis, quelle distraction serait à ma portée ? D'ailleurs, il faut un aliment à mon activité interne ; il y a en moi une puissance qui me pousse ; j'ai une tâche à remplir. Sans cela, sans l'invincible sentiment d'un devoir qui m'est imposé, je serais incapable d'écrire une ligne. Il y a comme une voix qui me parle toujours, et dont je ne suis qu'un faible écho ; qu'elle se taise, rendu à moi-même, à moi-seul, il ne me restera plus que le silence.

Souvenirs affectueux à tous les vôtres, cher bon ami, et pour vous, à jamais, la plus vive, la plus douce, la plus inaltérable tendresse de mon cœur.

L. — Au même.

Paris, 14 décembre 1837.

Mon neveu, qui partit hier pour Trémigon, vous porte, mon cher ami, votre exemplaire du *Livre du peuple*, et un autre exemplaire pour Jean-Louis ; vous recevrez, je pense, cette lettre en même temps. Celle que vous m'avez écrite, le 9 de ce mois, m'a fait grand plaisir. Elle m'est un témoignage nouveau d'une affection qui m'est si précieuse et si douce. Je serais heureux, sans doute, de pouvoir passer près de vous au moins une partie de l'année ; mais je ne prévois pas que cela me soit possible, à moins qu'il ne s'opère dans ma position des changements tout à fait inattendus. Je ne serais pas chez moi à la Chênaie ; de plus, n'ayant pour vivre que le produit de mon travail, je trouve ici des ressources qui me manqueraient ailleurs. A ce sujet, je vous dirai d'être tranquille sur moi, quant à présent. Ma dépense, au loyer près, se réduit à peu de chose. Je n'ai point de ménage ; je mange, avec le jeune homme qui me sert, dans la famille dont je vous ai parlé. Pendant que ceci durera, je tâcherai de faire quelques économies. Ma pensée ne va pas plus loin : *Diei sufficit malitia sua*, et Dieu par-dessus tout. Ne songez donc pas à m'envoyer d'argent. Il est très probable que je ne reti-

rerai rien de ce que me doit le libraire ***, et peut-être à cette perte faudra-t-il ajouter les frais de justice qu'entraîne la poursuite de cette triste affaire. Quant à mon nouveau libraire, c'est mon beau-frère qui a fait mon traité avec lui ; je n'ai pas voulu m'en fier à moi. Qu'est-ce que cela deviendra ? Je l'ignore ; le passé ne m'encourage pas à beaucoup espérer de l'avenir.

Adieu, cher bon ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

LI. — Au même.

Paris, 7 janvier 1838.

Je ne sais pourquoi, mon cher ami, vous avez tant tardé à recevoir vos exemplaires, car il y a près d'un mois qu'ils étaient à Trémigon.

Ceux qui voudraient que j'expliquasse le quatorzième chapitre dans le sens que vous me dites sont de drôles d'esprits. C'est toujours cette génération *mala et adultera* qui demande des *signes* qu'on ne veut pas lui donner et qu'on ne lui donnera pas. Je ne crois pas qu'il fût possible de renverser l'ordre des idées, comme vous le remarquez vous-même; mais il y a plus, la vraie doctrine conservatrice, c'est aujourd'hui la doctrine des droits. On ne parle plus maintenant que des devoirs; et le monde est plein de gens qui

viendront, si on les laisse faire, dire aux hommes : « Vous êtes une race égoïste et corrompue, incapable de connaître des devoirs et de les accomplir volontairement. Obéissez-y donc par contrainte et ployez sous la force que Dieu nous a confiée pour vous réduire à l'obéissance. » Ce despotisme est en ce moment ce que nous avons le plus à craindre et voilà pourquoi il faut prêcher le droit, c'est-à-dire la liberté.

Les libraires, menacés par l'Université, dont ils ont besoin, n'ont pas voulu se charger de l'édition populaire. J'ai été obligé de traiter avec un autre éditeur; les arrangements sont faits avec lui, et cette édition nouvelle paraîtra dans quelques jours au prix de 1 fr. 25. J'aurai été mauvais marchand de la première, mal conduit par les éditeurs, à cause de leur extrême avidité.

Je ne sais pas encore ce que je vais faire maintenant. Il me faut travailler pour vivre, et je vois toujours mes travaux perdus. Je ne tirerai pas un denier de la créance D***. On avait commencé des procédures que j'ai arrêtées, car il n'en résulterait que des frais de plus. Le monde appartient aux fripons; l'honnête homme n'a rien à y attendre qu'une fosse où il descend toujours trop tard, car il a bien à souffrir avant de s'y reposer.

Je vous remercie des soins que vous et M. Louvel voulez bien donner à mes petites affaires. Quelque désir que j'aie de vous voir, j'espère peu

pouvoir aller en Bretagne cette année. Le voyage me fatigue beaucoup. En outre, c'est une perte de temps, et j'ai besoin de tout le mien. Il me faut pour travailler de la solitude, un certain régime et, dans la disposition même des lieux, je ne sais quoi qui vient de l'habitude. Si la santé venait à me manquer tout à fait, je me trouverais sans aucunes ressources ou dans un état de dépendance d'autrui qui pour moi serait le pire des maux. Aussi pensé-je à l'avenir le moins possible, espérant que Dieu ne me laissera pas la vie, quand il m'aura ôté les forces : *Postea venit mansuetudo et corripimur.* Adieu, cher ami, portez-vous bien. Souvenirs affectueux à tous les vôtres. Tout à vous du fond du cœur.

LII. — Au même.

Paris, 28 janvier 1838.

Je reçus avant-hier, cher ami, le panier de gibier que m'annonçait votre lettre du 19. Tout est arrivé en bon état, lièvres, perdrix, bécasses et volailles. Je vous remercie beaucoup de ce cadeau, ainsi que M. Louvel. Je suis invité à prendre ce soir ma part de l'un des lièvres, que l'on qualifie de *roi des lièvres.* Vous avez dû avoir bien froid dans ce voyage de la Chênaie. Ici le thermomètre a descendu à 14 degrés, puis est venu une sorte de dégel sans pluie, qui n'a point duré. Il glace en ce

moment, mais ce n'est rien en comparaison du froid précédent. Toutefois il m'est impossible de travailler par cette température. Beaucoup de pauvres gens ont été trouvés morts chez eux ou sur les chemins. Je n'ai pas souvenance d'un aussi grand nombre de pareils accidents.

Le guignon me poursuit toujours. On a contrefait à Dijon le *Livre du peuple*, ce qui peut me faire beaucoup de tort. C'était bien assez des contrefaçons de Belgique, où il en a déjà paru trois. Du reste, la vente de l'édition populaire publiée ici s'effectue rapidement, et le libraire pense qu'on sera bientôt obligé d'en faire une seconde.

La politique languit ; à mesure que la gangrène gagne, le mouvement s'éteint. La nouvelle Chambre est déjà plus usée que celle qu'elle remplace. Jamais on ne vit tant de corruption et d'impudence dans la corruption. Le pouvoir lui-même en est fatigué et trouve que c'est trop fort pour ses intérêts. Plus de résistance et plus de décence le serviraient mieux. Il travaille en secret, si secret il y a, pour don Carlos, et poursuit son projet d'abandon d'Alger. Il en coûte plus à la France en hommes et en argent, pour perdre cette colonie, qu'il ne lui en coûterait pour la conserver et la rendre florissante. L'armée est désorganisée au delà de tout ce que l'on peut dire, l'artillerie détruite, la cavalerie à pied. Nous ne serions pas en état de soutenir une guerre contre la Prusse, et

la trahison est effrayante. Nous n'aurons point de chemins de fer, ni de conversion de la rente ; et l'on va, sous prétexte d'arrêter des abus d'ailleurs très réels, anéantir le système des sociétés par actions, c'est-à-dire forcer les petits capitaux à refluer dans les caisses des grands capitalistes, afin de fortifier l'aristocratie d'argent. Les plus infâmes époques de la France étaient glorieuses au prix de celle-ci. Quand l'esprit national se réveillera-t-il donc ? Adieu, cher bon ami, tout à vous à jamais du fond du cœur.

LIII. — Au même.

Paris, le 6 mars 1838.

La nature a cela de bon, qu'il n'en est pas d'elle comme de nous. L'été lui rendra la parure dont l'hiver l'a dépouillée. Elle reverdira, aussi vigoureuse, aussi jeune qu'aux premiers jours du monde. Il n'en est pas ainsi de nous, pauvrets, et je ne m'en plains pas. Qui voudrait recommencer ce rude travail qu'on appelle la vie ? Passée près de vous, cher bon ami, combien la mienne serait plus douce ! J'y pense souvent, je vous désire et vous regrette sans cesse. Ne doutez donc pas que, si je reste ici, ce ne soit, sous ce rapport, bien contre mon gré. Pourquoi la Bretagne est-elle si loin ? Le voyage me fatigue. Aller et revenir en quinze jours, je n'en

ai plus la force ; je l'ai bien éprouvé l'an dernier. D'une autre part, je ne pourrais me résoudre à retourner à la Chênaie ; c'est une idée que je ne supporte pas. De plus, il faut que je profite des beaux jours pour travailler. La moindre interruption m'arrière extrêmement, et, si je me laissais gagner par le temps, je me trouverais plus tard en de fâcheux embarras. Tout cela ensemble ne forme pas une position bien gaie ; mais telle que Dieu me l'a faite, il est naturel que je l'accepte. *Dulcius fit patientia quidquid corrigere est nefas.* Au moins donnez-moi de vos nouvelles ; vous m'écrivez trop peu souvent. Je ne sors guère de chez moi que pour aller dîner en ville, et ma paresse est justifiée par le désagréable temps que nous avons depuis quinze jours. Au froid ont succédé des pluies presque continuelles. A la campagne, on s'en plaindrait peu ; mais à Paris, c'est pour les piétons une sorte de supplice, à cause de la boue.

Mille choses affectueuses à tous les vôtres, cher ami, je vous embrasse du fond du cœur.

LIV. — Au même.

Paris, le 3 avril 1838.

Les conseils que vous me donnez sur mes affaires sont très bons, mon cher ami, et je m'étais arrêté déjà, autant que me le permettent les traités pré-

cédents avec mes libraires, au parti que vous m'engagez à prendre. Tous ces libraires, au reste, ne valent pas mieux les uns que les autres. Le dernier m'a remis dernièrement le compte de mes ventes pendant neuf mois. Il s'élève à 14000 et quelques cents francs. Combien croyez-vous qu'il me revienne sur cette somme totale ? Environ 1900 francs. Après cela, écrivez pour vivre ; et c'est pourtant ce qu'il faut que je fasse, car je n'ai pas au monde d'autre ressource que celle-là. Si mon existence était assurée, si la Chênaie n'appartenait qu'à moi, j'irais y passer quelques mois chaque année, et ce temps me serait bien doux, puisque nous nous reverrions souvent. Mais, réduit à mon seul travail pour unique moyen d'existence, je dois forcément renoncer à tout ce qui serait le plus selon mes désirs et selon mes goûts, renoncer au repos, aux distractions et au soin même de ma santé à laquelle, après tout, je ne tiens guère.

La vôtre, mon ami, m'intéresse bien plus. Soignez-la, je vous en conjure, si ce n'est pour vous, du moins pour ceux à qui elle est si précieuse, pour ceux qui vous aiment ; et qui vous aime plus, et qui vous aime autant que moi ? De manière ou d'autre, toujours finirai-je par aller en Bretagne. Nous y passerons encore de bonnes journées ensemble, devisant du passé, du présent, de l'avenir, et oubliant dans ces entretiens les rudes épreuves, les misères et les tristesses de la vie.

Toute la politique aujourd'hui se résume dans les secrètes intrigues de quelques hommes avides de pouvoir et d'argent. Du pays, de ses besoins, de ses intérêts, personne ne s'en occupe. La Chambre est plus vendue qu'aucune autre Chambre ne l'avait encore été jusqu'ici. On ne se figure pas en quel mépris elle est tombée. C'est, en vérité, une complète dissolution sociale. La France pourrit sur un fumier. Tout s'use à vue d'œil, on meurt peu à peu. Nul cependant ne peut dire combien de temps durera la dégoûtante agonie de ce demi-cadavre étendu dans la boue dont il se gorge et qui l'étouffe. Quand il sera passé, qu'aurons-nous ? Personne ne le sait, personne ne peut le dire. Pour moi, je crois tout préférable à la gangrène présente. Il n'est point de commotion, si violente qu'elle soit, qui ne me semble préférable à la corruption qui nous envahit tous les jours, et bien des gens commencent à partager ce sentiment. Les idées aussi s'éclaircissent, quoique avec lenteur. Il y a dans le peuple, dans le vrai peuple, un calme et une raison admirables ; je ne lui reprocherais que d'avoir trop peu de confiance en soi ; car ce qu'il y aurait à redouter en des circonstances critiques, ce ne serait pas lui, mais les hommes peut-être par lesquels il se laisserait conduire.

Mille choses affectueuses à tous les vôtres, bien cher ami, je suis souvent par la pensée au milieu de vous, ce sont là mes meilleurs moments. Du fond de mon cœur à vous à jamais.

LV. — Au même.

Paris, 30 avril 1838.

Je pense bien, comme vous, cher ami, qu'il vaudrait mieux vendre la propriété ou l'exploitation pour un nombre convenu d'exemplaires des ouvrages que je peux publier, que de les faire imprimer et vendre pour mon compte. La difficulté n'est pas là, mais dans les engagements que me créent les traités précédemment faits avec mes libraires-éditeurs ; traités qui malheureusement me lient les mains. Quoi qu'on fasse d'ailleurs, aucun moyen dans ce genre d'opération de se garantir de la friponnerie. Trompe qui veut, et tous le veulent, ou à peu près tous.

Je me suis décidé à finir ma *Philosophie* [1]. Ce seront trois volumes que je ne puis achever en moins de deux ou trois ans. Vu la nature de l'ouvrage, à la portée de peu d'esprits, je serai très heureux qu'un libraire consente à se charger d'une

1. La Mennais préparait depuis quelque temps déjà ce travail important, publié plus tard sous le titre : *Esquisse d'une philosophie* (1841-1846, 4 vol. in-8o), ouvrage où brillent les hautes qualités du grand écrivain, mais dont les théories métaphysiques offrent un mélange confus d'idées platoniciennes et alexandrines, avec les idées chrétiennes, entraînant la négation de plusieurs dogmes fondamentaux de la religion. Rome condamna cet ouvrage à son apparition.

édition tirée à deux mille exemplaires. Le plus qu'il me peut donner est 6 francs par exemplaire, total 12,000 francs. Je n'aurai donc pas gagné mon pain pendant ces deux ou trois années ; car, outre les charges relatées plus haut, ma situation m'oblige encore à venir au secours de beaucoup de gens. Qu'une maladie survienne, que mes forces épuisées me contraignent au repos, ne voulant rien recevoir de personne, je ne vois pour moi de ressource que l'hôpital. Je ne m'affecte point outre mesure de cette perspective, mais il ne sert de rien de se faire illusion.

Sans parler de la difficulté de ne pas voir à la Chênaie certaines personnes avec lesquelles je n'aurai jamais de mon consentement aucunes relations, ce séjour maintenant me convient peu. J'y serais trop réduit à moi seul, car je ne pourrais guère espérer de vous voir qu'une ou deux fois tout au plus par mois. Ici, quoique je vive très retiré, j'ai quelques amis que je trouve toujours quand je me sens le besoin d'un peu de causerie, d'un peu de distraction. Là-bas le cœur et la pensée retomberaient trop souvent et trop pesamment sur eux-mêmes. Puis les frais de voyage, puis deux ménages à entretenir. Les difficultés, croyez-moi, sont grandes !

Je n'irai nulle part cet été, quoique je fasse dire à tout le monde que je suis à la campagne. Je veux suivre sans interruption mon travail jusqu'au bout,

sans quoi jamais il ne finirait. Après cela, nous verrons. La Providence ! Le papier me manque. Adieu, cher ami, tout à vous du profond de mon cœur.

LVI. — Au même.

Paris, le 10 juin 1838.

Je vous écris, cher ami, au milieu du bruit assourdissant des tambours et de tout le tapage d'une revue de la garde nationale que passe aujourd'hui Sa Majesté Louis-Philippe Ier.

Hélas ! très cher, si l'âge commence à vous alourdir, il ne me rend ni plus fort ni plus léger non plus. Vous ne sauriez croire combien j'ai de peine à me résoudre de temps en temps à sortir de ma chambre. On ne saurait d'abord vivre plus seul ; je suis censé être à la campagne, et je ne vois quasi personne. Le travail, un peu de lecture, un peu de musique, voilà ce qui remplit mes journées. Et encore l'ouvrage que j'ai résolu d'achever, ce qui exigera au moins deux ans, peut-être trois, n'a-t-il pour moi aucun attrait, c'est de la pensée pure, sans rien de ce qui soutient et relève, quand la fatigue s'empare de l'esprit. Pourtant je veux laisser ce résultat de toutes les études, de toutes les réflexions de ma vie après moi, persuadé au reste qu'il ne sera pas entièrement inutile. Si je vois le

bout de cette longue tâche, je ne dis pas que je me reposerai, car le repos m'est interdit, mais je m'occuperai, je l'espère au moins, un peu plus selon mon goût. Le petit homme écrira de petits livres pour les petites gens, jusqu'à ce qu'une âme charitable, s'il en est, lui dise : *Sit tibi terra levis !* Elle ne me l'a guère été jusqu'ici, mais je ne m'en plains pas.

D'après ce que vous me mandez, je prévois que le bois débité rendra peu de chose. Qu'y faire ? *Pazienza!* J'aime fort ce mot, que les Italiens ont sans cesse dans la bouche. Il est vrai qu'eux aussi, et plus que d'autres, ont besoin de ne pas l'oublier.

Au moment où je vous écris, X*** se meurt, frappé d'une espèce de paralysie que les médecins attribuent à des tumeurs dans le cerveau. Sa femme le soigne avec un dévouement qu'il ne mérite guère. Il a désiré la revoir et se rapprocher d'elle. Sauf le motif, c'est toujours bien. Il a revu aussi ses enfants. Malgré des pertes, comme on en éprouve lorsqu'on passe sa vie à spéculer sur toutes les valeurs de bourse, il laissera 2 millions et demi et sa mère au moins douze cent mille francs, quand elle mourra. Ainsi ses héritiers vont avoir une belle existence. Je m'en réjouis, car je les aime ; et la pauvre femme du mourant a surtout tant souffert !

La pluie qui nous inondait depuis trois semaines a cessé d'hier ; mais le temps est froid et l'air

âpre et dur. Je me chauffe encore très volontiers quand j'en trouve l'occasion. Ne vous gênez point pour m'écrire ; ce que vous me dites à ce sujet me met à l'aise, et désormais vous recevrez de mes nouvelles plus souvent. De mes fenêtres je vois les coteaux par-dessus le faubourg Saint-Germain. Cela me fait rêver, comme le prisonnier qui regarde les champs à travers ses grilles. Mes champs à moi et mes domaines c'est un pot de réséda qu'on m'a donné. C'est encore beaucoup : combien n'en ont pas autant. Mille choses affectueuses à tous les vôtres, cher ami, je vous embrasse du fond de mon cœur.

LVII. — Au même.

Paris, 28 juin 1838.

Je n'ai jamais vu de si triste été, et le vôtre, cher ami, ne vaut pas mieux, je pense. Nous n'avons encore eu qu'un seul beau jour, le dimanche 24. J'en profitai pour aller voir Meudon que je ne connaissais pas. Le château est désert, les bois aussi, et c'est leur plus grand charme. Je fis cinq lieues à pied le long des hauteurs de Châtillon et de Clamart, et, arrivé le soir à Sèvres, je ne me sentais pas très fatigué. Ce me fut un grand plaisir de retrouver mes jambes. Le lendemain, la pluie recommença. Je crains qu'elle ne soit suivie d'une

sécheresse non moins longue, dont les blés noirs souffriraient beaucoup. Voilà le temps où vous irez pêcher des crevettes en rivière, et où vous mangerez de bons fruits. Ici fruits et légumes ne valent rien et se payent si cher, qu'il n'est point dans le monde de lieu meilleur pour apprendre à se passer de tout.

La nouvelle du jour est le procès que les pairs viennent d'être, à leur grand déplaisir, chargés de juger. On voulait une condamnation et l'on ne pouvait l'obtenir que d'eux, certaine d'avance. Vous vous figurez, d'après cela, quel en sera l'effet sur l'opinion publique ! Mais comment laisser l'écrit circuler ? Comment le laisser répandre parmi les soldats dans les casernes ? Comment souffrir qu'on donne cet aliment de plus au mécontentement de l'armée ? Entre deux maux, on a choisi celui qu'on croyait le moindre. Le bonapartisme n'est pas ce qu'on redoute. On redoute que, sous un prétexte ou sous un autre, la force militaire n'intervienne dans les sérieux débats qu'on ne saurait s'empêcher de pressentir. Au dehors, au dedans, les choses se compliquent et s'embrouillent terriblement. Personne, aujourd'hui, sans exception, n'a foi dans la durée de ce qui est, et autour du pouvoir moins qu'ailleurs. C'est là pour lui un symptôme fâcheux. Cependant rien n'annonce une commotion prochaine. *Itaque vivamus læti : cras iterabimus æquor.*

X*** est toujours sur son lit. On ne comprend rien à son état. Ce sont des attaques intermittentes de paralysie, qui se portent sur la langue, sur les yeux, partout un peu, et puis qui cessent pour revenir encore. De guérison, il n'y en a point à espérer, le terme fatal est seul incertain. Sa femme est près de lui, et, s'il vit encore, il le doit à ses soins, qu'il apprécie en quelque sorte matériellement, sans les sentir d'une autre façon, sans qu'une seule parole qui puisse témoigner, soit de la reconnaissance dans le présent, soit des regrets du passé, ait jamais effleuré ses lèvres. Quand il est mieux, on s'en aperçoit à quelques traits de son caractère qui reparaît aussitôt. Etrange nature !

Mon travail, auquel j'ai peu de goût, avance lentement, mais il avance. Un pas, et puis un pas, et toujours ainsi, on arrive enfin. Le jour où j'arriverai, si j'arrive, sera certes un de mes plus beaux jours. Ce ne sera pourtant pas encore le repos ! Le repos, il n'est point de la terre ; il faut bien se dire cela, pour ne pas se préparer de tristes mécomptes. Je ferme, au reste, tant que je peux, les yeux sur l'avenir : *Diei sufficit malitia sua.* Oh ! oui, chaque jour en a sa suffisance, et bien fous sont ceux qui vont en chercher au delà !

Mes amitiés à M. Louvel, à Jean-Louis et à tous les vôtres. Adieu, cher ami, je vous embrasse de cœur.

LVIII. — Au même.

Paris, 20 juillet 1838.

Je suis bien affligé des malheurs arrivés au pauvre *** ; la mort de sa femme est une grande perte, et, si la conscription venait après cela lui enlever son fils aîné, ce triste événement l'achèverait. Au fait, convenons que la vie est triste ! Je crois bien cependant que ni T***, ni cet autre dont vous me parlez, n'avaient envie de la quitter si vite. C'est toujours la fable du bûcheron. X*** déconcerte tous les médecins. Ne le voilà-t-il pas qui revient, mais de telle sorte que l'on n'ose plus rien conjecturer sur l'issue de sa maladie. On s'attend que son premier soin après sa guérison, s'il guérit, sera de faire un procès à sa femme et même deux, l'un pour lui faire payer les dépenses du traitement, l'autre pour la forcer de reprendre le joug conjugal auquel elle avait eu le bonheur de se soustraire après de longues années de souffrance. On ne change point à son âge, ni à aucun âge peut-être : *Naturam expellas furca, tamen usque recurret.* Or ici il n'y a pas même de fourche. Le grivois aime sa nature, et c'est tout ce qu'il aime. Jugez donc s'il la conservera. Veuillez, mon ami, me rendre le service de faire dire au directeur de la poste, à Dinan, qu'une fois pour toutes, je refuse toutes les

lettres qu'il pourra recevoir à mon adresse. J'en fais autant ici à l'égard de toutes celles dont l'écriture ne m'est pas connue. Cela m'épargne du temps et de l'argent, et je n'ai guère ni de l'un ni de l'autre.

Il serait bien à désirer qu'une bonne récolte de blé noir tînt lieu à nos pauvres gens de celle du cidre qui manquera. La misère est profonde. Les choses se brouillent au dehors. L'Europe est chaque jour menacée de plus près d'une guerre universelle. La diplomatie voudrait l'étouffer et elle ne fait que la couver sous ses épaisses et lourdes ailes.

Adieu, très cher ami, ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès d'aucun de ceux qui vous entourent, y compris les voisins. A vous de cœur et à jamais.

LIX. — Au même.

Paris, 10 août 1838.

Curiosité infâme, envie de vexer, voilà en deux mots, mon cher ami, l'histoire de ma perquisition. Quant aux complots, je ne crois qu'à un seul : celui du pouvoir contre lui-même. Il faudrait être bien fou pour en ourdir d'autres. Que seraient-ils près de celui-là ?

Je ne sais ce qu'il y a dans l'air, mais on n'entend parler que de malheurs, de crimes atroces et de suicides. C'est à dégoûter du genre humain.

On m'avait parlé d'un Malouin, parent des B***, mort ici subitement, mais j'ignorais que ce fût P***. *Quasi aquæ dilabimur in terram quæ non revertuntur.* Je ne suis pas de ceux qui seraient disposés à s'en plaindre, et tout au contraire j'aspire bien souvent à ce repos mystérieux que Dieu a placé là devant nous, dans l'ombre, pour nous aider, par cette espérance, à supporter, pauvres voyageurs, les fatigues de la route. X*** n'est pas de cet avis-là. Il ne s'est jamais avoué un instant qu'il pût finir, et pour cette fois il a eu raison, contre tous les pronostics des médecins qu'il maudit de tout son cœur à présent qu'il s'agit de payer leurs visites. C'est pour lui une autre sorte de maladie, pour le moins aussi douloureuse que l'autre. *The pangs of avarice have seized him and tortured him strangely.* En somme, quoique beaucoup mieux, je ne crois pas qu'il guérisse jamais. Il ne marche pas, il se traîne appuyé sur deux bras ; et, quoiqu'il mange bien, les forces ne reviennent pas. Qui voudrait de ses millions et être à sa place ? Ce que je voudrais, ce serait de vous voir, de vous voir souvent, de passer derechef avec vous quelques-unes de ces douces soirées dont je n'ai plus que le souvenir. Le temps peu à peu m'a dépouillé de ce que je me figurais devoir être l'appui et le charme de mon vieil âge, et maintenant me voici seul, comptant les heures qui passent sans qu'aucune m'apporte même un songe de joie.

Je m'étais laissé entraîner dimanche à la campagne pour dîner. Il n'a tenu à rien qu'à mon retour je me trouvasse dans le convoi qui a éprouvé sur le chemin de fer ce terrible accident dont les journaux ont donné le récit. C'est le second de cette espèce. Heureusement, après délibération, nous nous étions déterminés à ne partir qu'à dix heures au lieu de huit et demie. A quoi tiennent les choses ! J'espère que vous aurez cette année une bonne récolte de blé noir ; ce ne sera pas au moins la pluie qui aura manqué. Mille amitiés à tous les vôtres. Dites-leur combien leur souvenir m'est doux. Je vous embrasse, cher, comme je vous aime, du plus profond de mon cœur.

LX. — Au même.

Paris, 2 septembre 1838.

On voit les choses s'embrouiller beaucoup, et le plus sottement du monde, de la part de notre cabinet, qui, rampant à plat ventre devant les grandes puissances, fait aux petites de méchantes querelles qui partout ne lui attirent que de nouvelles hontes et de nouveaux mépris. Pendant ce temps-là, les questions se compliquent : question d'Orient, question de Suisse et question de Belgique, d'Espagne, de Portugal ; sans compter le travail intérieur de chaque État.

De tout cela, avant peu d'années, il sortira une guerre universelle dont nul aujourd'hui ne saurait prévoir les résultats. Quel qu'en soit le premier prétexte, elle deviendra bien vite une guerre de principes, une guerre entre les rois et les peuples, entre le despotisme et la liberté, entre le passé et l'avenir. Elle produira peut-être de grands maux passagers, mais ces maux seront eux-mêmes un remède, et le seul remède possible qui reste aux sociétés présentes contre l'égoïsme et la corruption. Quant à l'issue finale de la lutte, elle n'a rien de douteux à mes yeux, et je suis tranquille à cet égard.

Nous avons depuis deux jours un temps magnifique. J'espère que les mois de septembre et d'octobre nous dédommageront des mois précédents. Pendant que chaque jour il pleuvait ici, en Bourgogne, on se plaignait de la sécheresse qui a fait manquer les regains. Mille choses affectueuses à tous les vôtres, cher ami, je vous embrasse de cœur.

LXI. — Au même

Paris, 23 septembre 1838.

Mon Dieu, quel temps ! Depuis trois jours il n'a cessé de pleuvoir, et rien n'annonce que cela finisse. Les Tuileries ressemblent à un lac, les rues, vous vous les représentez ; et voilà cet automne qui devait nous dédommager du plus sale été que j'aie ja-

mais vu, et j'en ai vu beaucoup. Je crains bien que ce déluge n'achève de perdre la récolte du blé noir. Cher ami, que l'homme a donc de peine à vivoter ses quelques années sur cette triste terre, et qu'il devrait être joyeux de la quitter ! Mais non, il est comme cette petite fille qu'on lavait malgré elle, et qui se débattait en criant : « J'aime ma crasse, moi ! » Il aime sa misère. Je vois cela dans X***, qui n'est plus qu'un demi-cadavre, et qui frémirait de s'avouer à lui-même qu'il doit finir. Cet homme, si le nom d'homme peut lui être donné sans profanation, est vraiment unique. Pas un mot de reconnaissance pour les soins qu'il a reçus, ni d'affection pour qui que ce soit, n'est sorti de sa bouche. Il ne songe qu'à lui, ne parle que de lui, ne s'occupe que de lui ; plus avare, au reste, que jamais, et c'est encore son moindre vice.

Les difficultés se compliquent et se multiplient à l'extérieur. Le czar ourdit contre nous une trame mystérieuse, avec les puissances du Nord. Embarras du côté de la Suisse, embarras en Espagne, en Belgique, partout. Si les différends avec le Mexique, différends dont la cause est la cupidité de nos agents diplomatiques, ne s'arrangent pas avant la fin de l'hiver, on s'attend que des lettres de marque seront délivrées aux Américains et que leurs corsaires désoleront notre commerce. La plainte commence à s'élever de toutes parts ; il se fait une sorte de réveil dans l'opinion publique.

L'exemple de l'Angleterre suscite des désirs de réforme électorale, un grand mécontentement du pouvoir, qui use de toute son influence pour arrêter le mouvement à Paris et dans les provinces. La pétition des gardes nationales ne laisse pas de se signer, et les discussions auxquelles elle donne lieu porteront tôt ou tard leurs fruits. A tout prendre, on a fait du chemin, et plus que je ne l'aurais espéré.

Adieu, cher ami, portez-vous bien, c'est-à-dire faites ce qu'il faut faire pour bien vous porter. Je vous le demande avec instances, il est temps que vous preniez du repos. Souvenirs affectueux à tous les vôtres. Je vous embrasse de cœur.

LXII. — Au même.

Paris, 22 octobre 1838.

Voilà bien longtemps, cher ami, que je n'ai reçu de vos nouvelles et que je ne vous ai donné des miennes. Ce n'est pas que je ne pense bien souvent à vous ; mais, dans cette ville de bruit et de mouvement, les heures sont emportées sans qu'on puisse les saisir. Joignez à cela mille petites misères et un travail assez assidu, vous ne vous étonnerez pas que j'arrive au soir avec des projets formés le matin, formés de nouveau plusieurs fois dans la journée et qui, en fin de compte, ressemblent à ces éter-

nuements qui toujours vont venir et qui ne viennent jamais. J'ai passé l'été tout entier dans ma chambre, sauf quelques dîners en ville, de sorte qu'on ne saurait être plus en règle avec Montaigne, La Bruyère et Pascal, qui disent que tout le malheur de l'homme vient de ne pas savoir rester tranquille dans son taudis. Mais je conclus de leur maxime, combinée avec ma pratique, qu'il n'y a pas grand bonheur à espérer sur cette terre, soit qu'on coure après, soit qu'on reste dans son fauteuil ; et quand désormais, j'entendrai sonner à ma porte, ma première pensée ne sera pas du tout que c'est lui. Comment ne pas penser à ses amis qui sont loin de là et n'y point penser tristement ?

Comment ne pas trouver le ciel sombre et en arrière et en avant ? Les souvenirs passent à travers l'esprit comme des nuages chargés d'une pluie froide, et pour la plupart bien noirs. Cependant il est bien vrai que cette solitude est encore préférable au monde. Je ne l'ai jamais extrêmement goûté, il ne m'a jamais séduit ; mais chaque jour il me devient notablement plus insupportable, attendu que chaque jour il me paraît plus sot. La politesse même s'en va, on ne sait plus causer, on pérore, on plaisante gauchement, sans finesse et sans grâces. Puis vient la politique, et la politique qu'est-ce ? Ou quelque lourde théorie, qu'avec raison personne n'écoute, tous les lieux communs dont on est rebattu, ou le dégoûtant récit de la turpitude du jour.

Vous en avez l'écho dans les journaux, et les journaux ne disent pas tout, ils ne sauraient tout dire, car la loi s'est faite la protectrice de l'infamie, et si Boileau, de sévère mémoire, s'avisait de dire aujourd'hui :

J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon,

Boileau payerait infailliblement des dommages-intérêts à Rolet, et notre auguste magistrature l'enverrait refaire son vers en prison. Malgré cela, on en sait assez, et les Rolets de notre temps y perdent peu, il faut l'avouer.

Adieu, cher bon ami, c'est une bonne et douce chose que de causer avec vous, même quelques instants. Tout à vous de cœur et à jamais.

LXIII. — Au même.

Paris, 10 novembre 1838.

Quoique vous ne me parliez pas de votre santé dans la lettre que je viens de recevoir de vous, cher ami, et parce que vous ne m'en parlez pas, je présume que vous n'avez pas trop lieu de vous en plaindre ; ce dont je me réjouis d'autant plus que peu de personnes échappent à l'influence de ce temps si persévéramment humide. Ce sont tous les jours presque des cataractes qui s'ouvrent là-haut,

je n'ai pas souvenance de pluies aussi continues, ni d'une année telle que celle-ci, sans printemps, sans été, sans automne : beau texte à nous autres vieux pour gémir sur le changement des saisons et la décadence en toutes choses. Je ne m'en ferais certainement pas faute, si ces réflexions chagrines et ces plaintes pouvaient faire monter le thermomètre d'un degré seulement, mais comme je ne me suis pas aperçu jusqu'ici qu'elles eussent cet effet, je me contente de rapprocher mes deux tisons et de prendre patience en attendant mieux. Le procès que vous attendez aura lieu vraisemblablement, et aussi en attendant mieux, car de toutes parts surgissent les révélations les plus étranges. Le gouvernement souffle tant qu'il peut sur ces petites bougies dont la lumière blesse ses yeux tendres, mais il ne saurait les éteindre toutes, et de celles mêmes qu'il éteint il sort une fumée que le public remarque, de sorte que le pouvoir tire peu de fruit de cette fatigue-là.

Voilà donc du F*** de retour en France. Je ne crois pas qu'il y rapporte des idées bien différentes de celles dont sa tête était garnie en partant. On ne change guère à son âge, on ne s'instruit guère. L'esprit et la vie sont ficelés comme ces carottes de tabac, dont la fabrication lui valut, quelques années en çà, tant d'influence dans l'arrondissement qu'il s'était inféodé, comme Bugeaud s'est inféodé Excideuil. La disposition qu'il a faite de sa fortune

sera un grand obstacle à ce qu'il se fixe dans notre pays. Qu'y faire sans un chez-soi ? Ici, ce me semble, il pourra vivre plus agréablement de ses revenus ; les distractions ne lui manqueront pas ; il retrouvera des gens qu'il a connus jadis, des gens imbus des mêmes opinions, des mêmes espérances peut-être : cela et les dîners, que lui faut-il de plus et que pourrait-il trouver de mieux ? Je le tiens donc pour enraciné dans le vaste cloaque qu'on appelle Paris. Hélas ! et moi aussi, j'y ai jeté de tristes racines. Qu'il me serait bien plus doux, cher ami, d'être près de vous, de me retrouver avec vous chaque soir, après le travail et les affaires de la journée ! Mais Dieu n'a pas voulu m'accorder ce bien, et on doit le louer de tout. Je vous ai dit, je crois, que j'avais renoncé aux dîners en ville pendant l'hiver, ce qui me fait des soirées bien longues. Je les abrège en me couchant de bonne heure, et le lendemain je me lève moins faible et mieux préparé pour accomplir ma tâche. La destitution de M. de P*** a, en effet, privé R*** de la place qu'il avait près de lui. Grâces à des amis assez en crédit, il paraît certain qu'il va en occuper une autre, celle de professeur suppléant d'histoire naturelle dans la faculté qu'on vient de créer à Bordeaux. Le professeur en titre est Geoffroy-Saint-Hilaire, fils, que d'autres occupations retiendront six mois à Paris, de sorte que R*** finira par le remplacer tout à fait, après s'être formé à son

nouvel emploi, qui exigera de lui des études préalables. A présent, cher ami, il me reste à vous remercier du soin que vous prenez de mes petits intérêts. Ceux que j'ai ici vont assez mal. Mon dernier libraire, qui promettait monts et merveilles, s'obstine à ne me rendre aucun compte, c'est-à-dire à ne me point donner d'argent. C'est une de ces bonnes résolutions si communes de nos jours et qu'on tient si bien. Tout à vous de cœur, très bon et très cher.

LXIV. — Au même.

Paris, 27 novembre 1838.

Je voudrais être à la Chênaie pendant les jours que vous y passerez. Il y a longtemps que je n'en aurais passé de si doux et de si agréables. Ma triste destinée me retient ailleurs. Ce que vous me dites de l'état des marais où l'on ne peut faire les semailles est inquiétant. Le pain se vend ici 4 sous la livre, et la neige que nous avons depuis hier n'en fera pas baisser le prix, si elle continue. La misère est extrême, on ne la voit jamais si à nu qu'en cette saison, et c'est pour moi un tourment de tous les jours, à cause du grand nombre de malheureux qui s'adressent à moi et que je ne puis tous soulager. La mort du pauvre X. m'a causé une vive peine. C'était un bon et honnête homme Mais ce

sont d'ordinaire ceux-là qui s'en vont les premiers.

Je ne m'étais pas trompé sur mes chers et honorés compatriotes. Parmi les nombreuses pétitions pour la réforme électorale, je n'en ai point vu de Saint-Malo, ni même de Rennes, je crois. Ailleurs le mouvement est très prononcé, et désormais il sera impossible que cette question ne soit sérieusement débattue à la Chambre, ainsi que plusieurs autres d'une grande importance aussi. Trois choses commencent à éclairer et à remuer l'opinion publique. L'effrénée corruption qui gangrène rapidement le pays, et dont le pouvoir s'est fait le principal moyen de gouvernement, moyen qu'il avoue hautement avec une naïve impudence. La tendance avouée également à un régime d'absolutisme, vers lequel on marche à grands pas, par un insolent mépris de toutes les libertés individuelles, et l'effrayante omnipotence d'une police qui ose tout et à qui l'on déclare que le meurtre même est permis. Enfin, l'avilissement de la France au dehors, sa position prosternée aux pieds des puissances du Nord, et ses intérêts de toute nature, sacrifiés sans hésitation aux intérêts d'une dynastie aussi lâche à l'extérieur qu'oppressive au dedans. Voilà ce qu'on voit et ce qui réveille, avec le sentiment national, des instincts qui dormaient et des pensées qui porteront leur fruit. La presse reprend chaque jour un peu de son énergie, et c'est encore un des symptômes des change-

ments qui se sont opérés dans les esprits, car elle n'est qu'un écho de l'opinion publique. L'égoïsme même gronde dans sa bauge, depuis la débâcle des sociétés par actions, des sociétés des chemins de fer surtout, à quoi il faut joindre les mécontentements qu'engendrent, à des sens divers, les questions coloniales, et celles de douane en général par la diminution énorme des exportations au grand détriment de plusieurs industries importantes, et notamment de l'industrie parisienne. Mais c'est assez de politique comme cela. Que j'aimerais bien mieux, cher ami, *deviser* avec vous de toute autre chose au coin du feu, dans les intervalles du trictrac que j'oublie, et vous aussi peut-être, car il n'est plus guère joué que par nous autres vieux. Ne sortant plus le soir, les heures qui suivent le dîner sont longues et tristes. Je les abrège en me couchant à huit heures quelquefois, au plus tard à neuf.

Croiriez-vous qu'à Paris, rien n'est plus difficile que de trouver des livres. Ceux des cabinets de lecture sont presque tous ennuyeux, et encore faut-il attendre des semaines entières la suite d'un ouvrage commencé. Ainsi nulle ressource de ce côté, de sorte que la conclusion revient toujours, se coucher quand on ne sait que faire, et dormir si l'on peut. Cette lettre vous y aidera. Adieu, cher ami, tout à vous de cœur.

LXV. — Au même.

Paris, 1er décembre 1838.

Je viens de prendre, soudainement, comme toujours, la résolution de m'en aller passer au moins l'hiver en Bourgogne, chez M. de Musigny, dont j'habiterai seul le grand château, car lui reste à Paris. Ce qui m'a décidé, c'est d'abord ma santé qui n'est pas bonne, puis l'ennui de tenir un ménage avec des domestiques qui vous volent. Je vais sous-louer mon appartement et, à mon retour, je me rapprocherai de Mme Champy, chez qui je mangerai, ce qui m'évitera toutes sortes de tracas, qui me sont plus pénibles qu'à d'autres. Je travaillerai à Musigny aussi bien qu'ici, mieux peut-être ; et quand j'en aurai assez de la campagne, je reviendrai, et voilà tout. Le jour de mon départ n'est pas encore fixé. Cependant je ne pense pas qu'il soit plus éloigné que huit ou dix jours ; car je n'aime pas à être en l'air, ne fût-ce qu'à cause de la perte de temps. Mon adresse là-bas sera : *à Arnay-le-Duc, Côte-d'Or.*

Nous avons eu un fort coup de vent, qui a duré trois jours, et qui ne me paraît pas encore fini. Je pense toujours, en ces occasions, aux pauvres marins. D'autres tempêtes se préparent lentement, mais visiblement, dans les régions de la politique.

L'opinion s'aigrit de jour en jour. Cependant l'apathie domine encore. On intriguera, pendant la session, on dira quelques paroles vives, le ministère sera modifié, renouvelé peut-être, et tout ira comme auparavant. Aucun changement plus profond n'est mûr. Patience donc.

Demain on enterre le maréchal Lobau, soldat parvenu, et qui, dans la dignité dont le juste milieu l'avait affublé, avait conservé le ton du corps de garde.... L'Empire ne nous a guère légué que des gens de cette sorte, X., X., X., de vraies brutes, comme il ne tiendrait qu'à moi de vous en nommer d'ici demain, quelque chose qui n'est pas tout à fait l'animal, qui n'est pas l'homme non plus, une masse animée ayant le goût du sang et le goût de l'or, de l'or surtout [1].

La compagnie des Algériennes était ruinée. Le préfet a convoqué celle des Omnibus, qui prospérait. Il a dit à ces braves gens-ci qu'on ne pouvait pas laisser tomber une compagnie dans laquelle la reine avait beaucoup d'actions, qu'en conséquence il était convenable que les deux compagnies se réunissent; force a été d'en passer par là. Depuis

1. Inutile de faire ressortir les exagérations d'appréciation de La Mennais sur de vaillants soldats qui ont noblement payé leur dette de dévouement et d'honneur à la France. Nos lecteurs feront aisément les mêmes réserves pour la plupart des hommes politiques et des événements de cette époque, jugés d'une façon maladive par une plume aigrie.

ce moment, les actions de l'Omnibus sont en baisse ; mais la reine ne perdra rien, c'était l'essentiel. Tout à vous de cœur, cher bon ami.

LXVI. — Au même.

Paris, 31 décembre 1838.

Je vous écris fort en l'air et au milieu de toutes sortes d'embarras. Car demain je quitte mon appartement de la rue de Rivoli, que je trouve trop cher, et qui a encore d'autres inconvénients. Il m'a fallu louer, et assez loin, une chambre pour y déposer mes meubles. Je comptais, en sortant de chez moi, m'en aller en Bourgogne. Ma place était même arrêtée et payée à la malle-poste. Mais voilà qu'une affaire inopinée m'oblige à rester ici, je ne sais pour combien de temps. Il faut donc que j'aille m'établir dans un hôtel garni, chose peu amusante, jusqu'à ce que j'aie un autre appartement. Je ne suis pas assez philosophe pour ne pas sentir l'ennui de ces contradictions. En attendant que je sois à peu près fixé quelque part, adressez-moi vos lettres chez Mme Champy-Boiserand, rue de Lille, 30. Je dînerai chez elle, mais le déjeuner me gênera.

Nous avons de la neige depuis quelques jours, et du brouillard en sus. Cela fait un composé des plus agréables. Mais que voulez-vous, l'hiver est

l'hiver par quelque bout qu'on le prenne. Louis Blaize, qui a passé quelques jours à Paris, m'est venu voir. Quoiqu'on n'ait point parlé de politique ni d'élections, j'ai compris que M. Berthois serait nommé à Saint-Malo. Le rouge m'en a monté au front. Oh ! ma pauvre ville natale, ce qu'ils ont fait de toi !

Ici le procès Gisquet, vrai tissu de scandales et de turpitudes sans nombre, fait diversion pour quelques jours à la question belge, qui est la plus grave de toutes celles de ce moment. Elle peut amener, et prochainement, une guerre européenne. Je dirais qu'elle l'amènera certainement, si les affaires n'avaient aujourd'hui des retours inattendus, étranges, résultats de l'intrigue et de la corruption. Au reste, il paraît impossible que le ministère survive à la discussion de l'adresse. Il se traîne à quatre pattes dans la boue jusqu'au terme fatal, qu'il voudrait reculer et auquel il touche. Jamais on ne porta plus loin le courage de la bassesse.

Adieu, cher ami, et puisse l'année qui va s'ouvrir vous être un peu douce et à tous les vôtres aussi ! A notre âge on se contente de peu. L'expérience a détruit l'une après l'autre les illusions des premières années. On voit désormais les choses telles qu'elles sont. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Dieu le sait. Ce que je sais, moi, c'est qu'il n'est pas de bien que je préfère à celui de vous aimer et d'être aimé de vous.

J'apprends, par une lettre de faire part, que le marquis de la Gervaisais vient de mourir ici, rue Jacob [1].

LXVII. — Au même.

Paris, 18 janvier 1839.

On ne pouvait pas, mon cher ami, me donner de plus sot conseil (et il a été donné avec insistance) que celui que j'ai suivi en quittant mon appartement de la rue de Rivoli. Je le trouvais trop cher, il est vrai, et sous ce rapport j'épargne 300 francs ; mais j'en aurai dépensé 600, en frais de déménagements, loyer provisoire, choses brisées, perdues, et meubles nécessaires à acheter, à quoi encore il faut ajouter deux mois d'interruption dans mon travail. Et ce n'est pas tout. La maison que j'occupe est aussi sonore qu'un tambour ; aussi, presque aucun repos, ni jour ni nuit. Elle touche à la barrière Blanche ; pas possible dès lors de sortir le

1. Le marquis Magon de la Gervaisais, Breton d'origine et du pays de Saint-Malo, comme La Mennais et M. Marion, qui l'avaient connu autrefois, devenu célèbre par ses chastes amours avec Mlle de Condé (Louise de Bourbon, née le 5 octobre 1757, fille de Louis-Joseph de Bourbon-Condé et de Charlotte de Rohan-Soubise), morte à Paris, la dernière de sa noble race, le 10 mars 1824, sous l'humble habit des Bénédictines et le nom de mère Marie-Joseph de la Miséricorde.

soir, ni par conséquent de voir qui que ce soit. Rien dans ce quartier neuf et perdu, aucunes provisions, ou mauvaises, et qu'il faut payer un tiers de plus que dans Paris. Voilà plusieurs jours que je n'ai pris de chaud qu'une tasse de thé. Oh ! que ce monde m'ennuie, et que j'aspire ardemment à en sortir !

Quand vous m'écrirez, cher ami, parlez-moi de votre santé. Je désire que l'hiver ne vous ait pas trop éprouvé. Il a été plus humide que froid, et ce n'est pas un avantage. Aujourd'hui nous avons du soleil, chose rare. Je m'attends à un peu de gelée. Je dis *un peu*, car désormais il n'est guère à présumer qu'elle se prolonge. Février d'ordinaire est assez doux. Puis, les jours s'allongeant, la température s'élève quoique le temps soit dur. Mon exposition est presque sud-ouest. Le soleil entre chez moi vers onze heures. J'ai, dans cette direction du sud-ouest, une vue très étendue mais fort confuse pour mes mauvais yeux, même armés d'une lorgnette. Au moins la lumière ne me manque pas. Mais figurez-vous comme on bâtit ici maintenant. Au troisième étage, et la maison en a cinq, les murs n'ont que 9 pouces d'épaisseur. Je m'étonne qu'elle tienne debout.

Rappelez-moi au souvenir de toute votre famille.

Mon adresse est rue Fontaine-Saint-Georges, 31. Adieu, cher bon ami, tout à vous de cœur et à jamais.

LXVIII. — Au même.

Paris, 27 janvier 1839.

Quoique le chiffre 30, qui est le nº de Mme Champy, fût sorti de votre mémoire, cher ami, le panier de gibier n'en est pas moins arrivé en très bon état. Lièvres, bécasses, etc., tout a été trouvé fort bon. Pour moi, je ne puis vous en rien dire, ayant été jusqu'ici sans cuisinière, et par conséquent sans cuisine. Toutefois Mme Champy, qui vous remercie de votre souvenir, a fait faire un pâté dont une partie me reviendra, et peut-être aujourd'hui même. Oh ! combien ce gibier m'eût été, comme à vous, plus agréable, si nous l'avions mangé ensemble ! Mais la Providence me prive de cette joie et me condamne à vivre seul, et plus seul que jamais maintenant que j'habite une des extrémités de Paris, à près de trois quarts de lieue du centre. J'ai au-dessus de moi une grosse Anglaise, avec laquelle je suis en guerre ouverte. Malgré les représentations que je lui ai fait faire par le portier, elle s'obstine à me réveiller vers dix ou onze heures par un tapage qui dure assez longtemps et je ne dors plus le reste de la nuit. Voyant cela, une heure après qu'elle s'est mise au lit, je me lève et lui rends tout le bruit au moins qu'elle m'a fait. Cette femme est furieuse

et jusqu'ici je ne sais comment cela finira ; ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne céderai pas. Un autre inconvénient de mon logis est de ne pouvoir l'échauffer autant qu'il serait nécessaire pour que je puisse écrire. Peut-être essayerai-je d'un poêle, mais je crains toute dépense dans l'incertitude où je suis si je resterai ici.

X*** quoique mieux n'est pas guéri et ne guérira pas. Il est dans une sorte de décrépitude, toujours le même d'ailleurs ; seulement son avarice croît chaque jour. Tout ce que vous avez lu, tout ce que vous avez entendu en ce genre n'est rien auprès de ce qu'il imagine ; ce serait à écrire, mais on ne le croirait pas. *Oh ! la vilaine bête que l'homme et abjecte, s'il ne se sent soulever par quelque chose de céleste.* Ce qui étonne, c'est qu'on ne saurait se représenter d'être plus malheureux, à raison de sa passion même. Il se tourmente du soir au matin, et il lui reste encore assez de raison pour apercevoir le mépris universel dont il est l'objet et dont on ne lui épargne pas les marques. Et puis mourir ! Il est vrai qu'il n'ose s'en avouer la nécessité, même lointaine. Cet homme est vraiment une sorte de mystère effrayant.

Adieu, cher bon ami ; à jamais tout à vous.

27 janvier 1839.

P. S. — La lettre incluse, mon cher ami, était

fermée lorsqu'on m'a remis la vôtre du 24. Vous verrez que celle écrite à la Chênaie, ainsi que le panier de gibier qu'elle m'annonçait, sont arrivés exactement, malgré la petite erreur dans l'adresse. Je pense comme vous qu'il faut rester le plus possible là où l'on est ; et, à tout prendre, je ne pouvais être mieux que je n'étais rue Rivoli. L'histoire de ce délogement serait trop longue à vous raconter, elle renferme encore une leçon pour moi qui en ai tant reçu et qui en ai si peu profité. Je m'accommoderais de mon logis actuel n'était le voisinage ; mais le sommeil m'est indispensable et je ne puis dormir au milieu de tout ce bruit. Encore faut-il prendre patience et souffrir pendant quelques mois, car payer deux loyers évidemment est impossible. Je vous remercie de nouveau des soins que vous donnez, avec M. Louvel, à mes affaires. Si elles étaient en meilleur état, si j'avais un revenu assuré suffisant pour n'avoir pas besoin de mon travail, je crois que je ne résisterais pas à la tentation de quitter la France, elle me devient plus pesante chaque jour ; mais peut-être que je prends pour le poids de la France le poids de la vie. J'espère que votre surdité n'est qu'une indisposition passagère ; j'en ai moi-même éprouvé de semblables. Adieu, adieu, très cher bon ami. Il a fortement gelé la nuit dernière, et le froid paraît devoir durer. *Tui sumus ex intimo corde.*

LXIX. — Au même.

Paris, 6 mars 1839.

La plus forte raison, cher ami, de ne pas quitter la France, c'est l'impossibilité matérielle de vivre ailleurs. Quelque part que j'allasse, il faudrait avoir des revenus assurés que je n'ai point. Le travail est ma seule ressource, et mon travail n'a de valeur productive qu'ici. Du reste, je ne serais guère plus isolé dans l'autre bout du monde que je ne le suis dans mon pays. Qu'est-ce donc que j'y vois? des indifférents qui m'ennuient et me fatiguent; et quant aux amis, comme on les appelle, vous les trouvez toujours quand ils ont besoin de vous ou quand ils n'ont rien de mieux pour se distraire et pour s'amuser. Autrement des années entières s'écouleraient sans qu'ils s'avisassent de songer une seule fois à vous. Je passe presque toute ma vie dans ma chambre, tête à tête avec moi-même, et, quand j'en sors, je n'y rentre jamais sans le regret d'en être sorti. De temps en temps, comme aux pauvres oiseaux captifs, il me prend des envies extrêmes de respirer l'air libre des champs, de parcourir les prés, les bois, de m'asseoir sur l'herbe, près d'une haie fleurie, ou sur le bord de quelques ruisseaux, mais une main plus forte que tous mes désirs me retient là où je suis, et me cloue entre

mes quatre murailles. Il me répugne d'aller chez autrui, et les plus petits voyages entraîneraient des frais qui dérangeraient l'économie de mes dépenses pour toute l'année. La moindre interruption dans mon travail, le moindre repos que je m'accorderais auraient d'ailleurs, sous le même rapport, des inconvénients presque irréparables. Comme vous, je pense que je serais mieux dans un quartier moins reculé, mais le prix du loyer y serait presque double, et les déménagements sont très chers. Ma *vieille,* qui n'est pas Anglaise ainsi qu'on me l'avait dit, mais Française bel et bien, continue de me tourmenter. Le propriétaire s'est engagé à lui donner congé pour le terme de juillet. Il est probable que je prendrai son appartement afin de n'avoir personne au-dessus de ma tête. Pour cela, j'ai dû m'engager aussi à rester dans la maison, au moins jusqu'en octobre. Après cela nous verrons. Je ne fais point de projets, ils me réussissent trop mal. Mais c'est trop, cher ami, vous parler de moi.

Nous avons eu trois jours d'un magnifique soleil, après quoi les nuages sont revenus et les menaces de pluie. Vous saurez bientôt à quoi vous en tenir sur la future récolte des petits fruits. Ici il y en a toujours, parce qu'on en apporte de partout et qu'ils ne manquent jamais entièrement partout ; seulement, ils sont plus ou moins chers. Mais qu'importe au riche ? Les saisons pour lui n'ont point de

vicissitudes ; rien ne trouble ses jouissances ni ne les interrompt. Je ne l'en crois pas plus heureux ; que de misères sous ce voile brillant, et combien j'en découvre à chaque instant de hideuses et d'inattendues ! Ne m'oubliez point, cher ami, auprès des vôtres, et parlez-moi de votre santé dont vous ne me dites rien dans votre dernière lettre. La mienne est aussi bonne que je puis espérer raisonnablement à un âge où les forces s'en vont et où la souffrance vient à sa place sous mille formes diverses. Tout à vous de cœur et à jamais.

LXX. — Au même.

Paris, 1er avril 1839.

Comment vous trouvez-vous, cher ami, de ce commencement de printemps ? Commencement toutefois dans l'almanach : car, même aux Tuileries, que je traversais hier, on n'aperçoit encore aucune trace de verdure. Elle se montre, je crois, plus tôt dans notre pays. Au reste, que m'importe la verdure ? Les murs ne fleurissent point, et je n'ai que des murs sous les yeux. Les animaux sont plus heureux que nous ; au moins, la plupart, ils habitent les champs, ils n'usent point leurs pieds sur de durs pavés, ils ne les salissent point dans la boue des ruisseaux, ils respirent les parfums des prairies et des haies, ils trouvent partout quelques

brins d'herbe pour s'étendre dessus, au soleil, à l'ombre, à leur gré. Pour eux, point de souci de l'avenir ; ils jouissent du présent, ce que nous ne savons jamais faire ; ils en jouissent avec une parfaite et pleine tranquillité, tandis que nos meilleurs moments nous sont encore gâtés par quelque regret ou quelque crainte. La seule promenade que j'aie dans ce quartier-ci est un cimetière. Quelqu'un me disait dernièrement y avoir pris la fièvre. Je savais bien qu'elle y conduisait, mais j'ignorais qu'on l'en ramenât. Du reste, tout le monde l'a maintenant; la Cour, la Chambre, le public, fièvre cérébrale avec délire et frénésie pour quelques-uns. Vraiment les circonstances sont graves ; une crise décisive ne saurait être éloignée désormais. Le pouvoir, aveuglé, comme ils le sont tous, s'est engagé dans une route sans issue. Il y a pour lui présentement impuissance absolue de gouverner. Il ne saurait plus vivre que d'expédients, et ses prévoyances les plus longues ne sauraient s'étendre au-delà du lendemain. La session va s'ouvrir sans ministère. Celui qui viendra après, combien durera-t-il ? S'il convient à la Chambre, la Cour le ruinera sourdement. Le représentatif est usé jusqu'à la corde. Cependant les banqueroutes se multiplient. L'inquiétude arrête toutes les transactions commerciales ; les fabriques suspendent leurs travaux, et les ouvriers meurent de faim... Ce qu'on appréhende le plus en ce moment, c'est que la police ne parvienne à

organiser quelque émeute. Le pouvoir en a tant besoin qu'il ne tiendra certes pas à lui que cette chance de salut lui advienne. Il a pris ses mesures à l'avance. Des batteries de canons sont préparées dans toutes les casernes. Pour peu qu'il y ait de mouvement, on mitraillera, si le soldat s'y prête, tout ce qu'on rencontrera dans les rues. Voilà où nous en sommes. Attendez-vous à de grands événements, si ce n'est cette année, au moins la prochaine. Ne manquez pas, très cher ami, de me parler de votre santé en me répondant. La mienne est à peu près ce qu'elle est de coutume, ni bonne ni mauvaise absolument. Je vous embrasse de cœur.

LXXI. — Au même.

Paris, 19 avril 1839.

Je suis, cher ami, bien heureux d'apprendre qu'à quelques misères près, vous n'êtes pas mécontent de votre santé. J'espère que la belle saison, si nous avons une belle saison, la rendra meilleure encore. La mienne n'est ni bonne ni mauvaise. Chaque année emporte quelque chose avec soi, de la force surtout, ce qui fait que, sans être malade, je ne saurais dire toutefois que je suis bien, et le tout ensemble signifie que j'ai été jeune et que je ne le suis plus, chose après tout peu étonnante et qui

n'a rien d'absolument nouveau dans ce maussade et triste monde. Après deux jours d'assez beau soleil, nous avons, comme vous, du vent et de la pluie froide, un vrai temps d'hiver. Je n'en suis pas très contrarié, sortant peu de chez moi, et j'ai de bonnes raisons pour n'en pas sortir, au moins le soir. La semaine dernière on a tué un homme presqu'à ma porte, à cent pas de la barrière, d'un corps de garde, d'où personne ne se dérangea, malgré les cris du malheureux qu'on égorgeait pour le voler, cris assez forts pourtant pour avoir réveillé ma domestique. Paris devient un vrai coupe-gorge, et la police ne s'en inquiète guère : on ne saurait penser à tout, s'occuper de tout, veiller à la sûreté publique et travailler à faire des émeutes. Le peu de succès de la dernière a vivement contrarié le Château, le ban et l'arrière-ban de la camarilla. Un député du centre disait hautement dans la Chambre même : « La France est ingouvernable. — Et comment donc ? — Oui, la France est ingouvernable ; que voulez-vous faire d'un pays où, en trois jours, le pouvoir ne peut parvenir à faire une émeute ? » Un pareil mot paraît incroyable, et cependant il est vrai qu'il a été dit sans plaisanter et comme je vous le répète.

Du reste, le fond de la situation devient de plus en plus grave. La question de souveraineté est posée entre Louis-Philippe et la Chambre, c'est-à-dire entre Louis-Philippe et le pays. Ni l'un ni

l'autre ne veulent céder, parce qu'ils ne le peuvent ni l'un ni l'autre. Louis-Philippe a des engagements et, en outre, il craint avec grande raison d'être entraîné, et loin et vite, par le mouvement de réaction qui s'est manifesté contre son système politique, sans parler de l'humiliation du rôle insignifiant et nul auquel on voudrait le réduire, après neuf années de gouvernement personnel et absolu de fait. De son côté, la Chambre, quoique composée des plus pauvres gens et des plus accessibles à la corruption, d'hommes en général inintelligents, rampants, avides, peureux, la Chambre, comme tous les corps, tend à conserver et à étendre ses prérogatives; elle ne peut s'empêcher de représenter le pays, un pays tout démocratique, conséquemment d'être le pouvoir non seulement le plus fort, mais le seul qui ait de profondes racines dans les choses, le seul qui ne puisse périr tant que la France restera ce qu'elle est. Mais sa prépondérance étant inconciliable avec la royauté telle que la comprend Louis-Philippe, il s'ensuit que la guerre une fois déclarée, la guerre qui se poursuit sous nos yeux, avec d'apparents ménagements encore, ne peut finir que par le renversement de l'une des deux puissances rivales, c'est-à-dire par une révolution, quoique personne n'en veuille, et qui se fera tout ensemble par tout le monde et malgré tout le monde. Nous n'avons depuis deux mois qu'une vaine ombre de gouvernement. Il est au moins c

trêmement douteux qu'aucune combinaison puisse assurer à un ministère quelconque une majorité un peu stable dans la Chambre actuelle, ce qui doit conduire à une nouvelle dissolution, dont personne ne saurait prévoir le résultat ; et, en attendant, on prend en mépris ce fantôme ridicule d'organisation politique écrite dans la Charte, cette machine détraquée qui s'arrête d'heure en heure ; et chacun se familiarise avec l'idée d'un changement nécessaire et inévitable, en même temps que le désordre introduit dans les affaires qui ne se font point ou qui se font mal, et les souffrances individuelles que produit ce désordre atténuent la frayeur qu'inspirait naguère la prévision d'un pareil changement et commencent même à le faire désirer. Voilà où nous en sommes quant à présent, nous verrons la suite.

LXXII. — Au même.

Paris, 18 mai 1839.

Le temps se passe, mon cher ami, en projet de vous écrire, et il y a toujours mille incidents qui viennent à la traverse. J'en veux enfin finir aujourd'hui. J'ai bien pensé à vous pendant les chaleurs de l'autre semaine, et vous avez dû penser à moi pendant le froid de celle-ci. C'est le seul point pour lequel il y ait désaccord entre nous. Il nous

faut à chacun un degré différent du thermomètre, et, comme le thermomètre va son train sans nous consulter, nous ne nous brouillons point à cause de lui, et cela me paraît fort sage.

Si le bruit du mouvement qui a eu lieu à Paris est venu jusqu'à vous, vous ne serez peut-être pas fâché de savoir comment se résume cet événement qui aurait pu devenir très grave. Il a prouvé : 1° que, malgré sa police, le gouvernement peut être surpris ; 2° que si deux mille hommes, au lieu de deux cents, descendaient à la fois dans la rue, les chances seraient pour eux ; 3° que la garde nationale ne veut plus se battre pour le juste milieu ; 4° que la troupe répugne profondément à toute collision avec le peuple ; 5° que ce même peuple déteste cordialement ce qui est. Il n'y a pas de doute sur tous ces points. A chacun d'en tirer les conséquences qui lui sembleront les plus naturelles et les plus justes.

Autre fait remarquable. Le jour même de l'émeute, le roi nomme des ministres ; le lendemain, ces ministres se présentent à la Chambre, et ils y rencontrent les mêmes oppositions que leurs prédécesseurs. La Cour, dans cette Chambre si faible, si accessible à toutes les influences qu'on n'avoue pas, n'a pas gagné une voix.

Cependant je crois que le ministère tiendra pendant toute cette session, que l'on s'efforcera d'abréger. Ils auront leur budget, et les grandes

questions seront renvoyées à l'année prochaine. A mon avis, une dissolution est presque inévitable avant l'ouverture de l'autre session. Le pouvoir doit chercher, pour vivre, à former une majorité, qu'il ne trouvera jamais, certaine et forte comme il la lui faudrait, dans la Chambre actuelle. Il est vrai aussi qu'il n'est nullement sûr que de nouvelles élections lui donnent mieux.

Les circonstances sont graves, très graves. Le commerce est en désarroi, le peuple souffre, le pouvoir a perdu presque tous ses appuis, les puissances étrangères qui dominaient dans ses conseils, qui lui dictaient leurs ordres, perdant la confiance qu'elles avaient dans son habileté et sa stabilité, ou le pousseront à des excès qui achèveront de le perdre, ou s'éloigneront de lui avec mépris. Tout cela ensemble ne lui fait pas une situation bien commode ni fort agréable. Dans ce pêle-mêle universel, savez-vous, cher ami, qui je trouve heureux ? Vous ; vous que je vois se promenant dans les allées de votre joli jardin, regardant vos arbres qui fleurissent, vos légumes qui poussent, vos lilas qui parfument l'air qu'embaumeront bientôt votre jasmin et vos rosiers. Dans ma chambre, rien de cela ; et cependant elle me serait douce, si je vous y voyais quelquefois, si nous y pouvions reprendre au coin du feu, car on se chauffe encore, nos si bonnes causeries d'autrefois. On aime ces souvenirs-là, et pourtant ils font mal. Adieu, très cher ami,

ne m'oubliez auprès d'aucun des vôtres; tout à vous de cœur inaltérablement.

LXXIII. — Au même.

Paris, 31 mai 1839.

Je veux, cher bon ami, conserver l'espérance que votre voyage de Paris s'arrangera. Ce serait une des plus grandes joies que je puisse avoir. Mille raisons me forcent à rester ici jusqu'à ce que j'aie terminé le travail dont je m'occupe, et qui me prendra bien du temps encore, au moins deux ans et peut-être plus. Je serai plus libre ensuite, et le premier usage que je ferai de cette liberté sera sans doute de vous voir. Malheureusement, ce serait pour revenir bientôt après, car les motifs qui m'ont décidé à quitter la Bretagne subsistent dans toute leur force et subsisteront toujours.

Après trois semaines d'hiver, le temps, depuis trois jours, s'est remis au chaud, et, comme il arrive toujours dans notre climat, la chaleur a déjà amené de l'orage. Cependant cela vaut mieux que le froid précédent. Il paraît que les fruits ont souffert partout. Le riche ici ne s'en aperçoit pas, jamais il ne manque de quoi que ce soit. Les privations n'atteignent que le pauvre peuple et les petites fortunes; mais ces privations deviennent plus nombreuses chaque année. Je ne sais, si cela continue,

comment les neuf dixièmes au moins des habitants de Paris pourront vivre.

Les grandes questions de la politique sont toutes renvoyées à la semaine prochaine. Les députés sont las, ils veulent se reposer, et l'on ne s'occupera même pas des pures affaires administratives ; le pays peut attendre ; est-ce que ses délégués sont tenus de penser à lui ? Du ministère ancien au ministère nouveau, la distance est de celles que l'on mesure au micromètre. Rien n'a changé dans le gouvernement, il semble même que la Cour affecte de montrer plus ouvertement sa persistance dans le système du pouvoir personnel. Tant mieux, à mon avis. Je voudrais qu'elle en fît cent fois davantage ; sa timidité seule est à craindre. Jamais, dit-on, le roi ne fut plus content de lui-même et de sa position. On n'est pas tout à fait aussi tranquille autour de lui. Le fait est que, depuis un an, il s'est opéré une révolution profonde dans l'opinion publique, et que les choses deviennent visiblement plus fortes que les hommes. Je ne compte point sur ceux-ci, mais j'ai grande confiance en celles-là. Les puissances s'épuisent en efforts pour conserver un *statu quo* qui de toutes parts s'écroule ! L'Europe est à la veille de commotions terribles, et non seulement l'Europe, mais le monde entier. Des frontières du Thibet jusqu'aux extrémités occidentales de notre continent, et de la Finlande au cap Horn, les peuples lèvent la tête pour voir de quel

côté partira le signal des bouleversements. Qu'est-ce, dans cette attente, que les petites intrigues de Chambre et de camarilla, que les petites finesses des fourbes couronnés pour s'asseoir plus commodément sur ces planches de sapin couvertes de velours qu'on appelle des trônes ?

Continue-t-on de travailler au port de Saint-Malo, et combien faudra-t-il encore de temps pour le finir? Il me semble que l'aspect des lieux en devra être bien changé. Ce ne sera plus le vieux Saint-Malo; tant mieux peut-être, celui-ci rappellerait trop tristement l'honnête vieille race qui a disparu. Je ne suis pas comme Chateaubriand, et ce n'est certainement pas là que je souhaiterais que fût ma fosse[1]. Je désire qu'il n'occupe la sienne que le plus tard possible, et c'est pourquoi je m'afflige chaque fois que je le rencontre, tant je le trouve vieilli. Et Bellière, se soutient-il mieux? Il n'est plus jeune non plus. Rappelez-moi, je vous prie, à son souvenir. Dites-lui que je conserve le sien avec une sincère affection. Amitiés et compliments à tous les vôtres. Allez-vous quelquefois à Trémigon? Vous ai-je dit que je déménageais de nouveau en octobre ? Je ne puis dormir dans cette maison. Il y a quatre mois que je n'ai couché dans un lit. Tout à vous, cher ami, de tout mon cœur.

1. On sait que Chateaubriand avait choisi pour sa tombe le rocher du Grand-Bé (mot celtique qui veut dire *tombeau*), îlot d'aspect romantique, à l'entrée de la rade de Saint-Malo.

LXXIV. — Au même.

Paris, 6 juillet 1839.

Il est vrai que mon nom a été mis au bas d'une proclamation imprimée, dont on a saisi un exemplaire lors de l'insurrection du 12 mai.

Il est également vrai que je n'en ai eu connaissance que lorsqu'on m'a demandé de déclarer judiciairement qu'il s'y trouvait sans mon aveu; et cela uniquement pour la régularité de la procédure, comme le juge d'instruction s'est empressé de me le dire. Vous voyez combien ce fait s'est grossi en passant de bouche en bouche avant d'arriver jusqu'à vous. Soyez donc parfaitement en repos. J'ai été toujours convaincu qu'une révolution n'est pas un coup de main et que, pour qu'elle se fasse dans les choses, il faut auparavant qu'elle soit faite dans les esprits. Or nous n'en sommes pas encore là; sans doute, le gouvernement actuel n'a qu'une vie factice, et tout le monde en prévoit la destinée inévitable, mais rien n'est formulé dans l'opinion publique sur ce qui devra lui succéder, et c'est pour cela qu'il demeure debout; car le pays ne veut pas, et avec raison, livrer au hasard son existence future. Deux choses ont déterminé le mouvement du 12 mai: l'absence prolongée d'un ministère ou d'un gouvernement

régulier, l'extrême misère des ouvriers privés de travail. Du reste, pas un mot de vrai dans tout ce que le rapporteur à la cour des Pairs et les journaux du pouvoir ont dit pour effrayer les niais.

Ils ont réussi cependant à exciter une sorte de terreur passagère qu'ils exploitent en ce moment. Je n'aurais jamais cru, si je ne le voyais, à quel point la peur peut rendre les hommes féroces. Le 93 qu'on pourrait vraiment craindre aujourd'hui serait un 93 organisé par le juste milieu, soutenu par une portion du parti légitimiste. Si la Chambre des Pairs fait couler le sang, ce ne sera pas un jugement mais une boucherie. Dans son aveugle et lâche colère, il est à craindre qu'elle ne relève l'échafaud politique. Le jour où une seule tête tombera sur cet échafaud sera un jour néfaste pour la France. Les représailles viendront tôt ou tard, et Dieu sait où elles s'arrêteront. Au surplus, parmi ceux mêmes qui repoussent avec le plus de violence l'avenir vers lequel nous marchons, il n'en est pas un qui ne proclame la certitude de son avènement. Le retarder, c'est tout ce qu'ils prétendent ; et, quand on considère par quels moyens et à quel prix, on se sent pris d'une sorte de vertige en regardant au fond de cet abîme de perversité.

Nous avons eu pendant huit jours la température du commencement de mars. Depuis hier elle devient plus douce. Le soleil a reparu, et nous pouvons espérer l'été. Les légumes sont très chers

et les fruits aussi ; ce qui augmente les souffrances du pauvre. L'état du commerce est déplorable. Chaque jour ce sont de nouvelles faillites.

Elles se multiplient d'une manière effrayante dans l'imprimerie et dans la librairie. D*** m'a rendu le service de me fourrer dans la sienne, heureusement pour une somme peu considérable. Il donne à ses créanciers 4 pour 100 payables de mois en mois en quarante termes.

Tout à vous, cher ami, et de tout mon cœur.

LXXV. — Au même.

Paris, 21 août 1839.

Voilà des siècles, mon cher ami, que je n'ai reçu de vos nouvelles et que je ne vous ai donné des miennes. Comment avez-vous passé ce triste été ? Ce n'est point la chaleur qui a pu vous incommoder. Nous avons eu peu de jours où je ne me fusse chauffé avec plaisir ; mais, au prix où nous payons le bois, on ne se chauffe pas ici par plaisir. La vie, chaque jour, y devient plus chère. Je vais réformer mon ménage, espérant qu'il sera plus économique de manger chez le restaurateur. Il y a deux mois que je suis en quête d'un appartement pour le mois d'octobre. J'en ai vu plus de soixante ; ils sont tous hors de prix. Peut-être en arrêterai-je un demain. Ce sont quatre pièces et

un cabinet de 6 pieds carrés, sous les ardoises, sans un pouce de mur ni de parquet, une entrée hideuse. Ce palais me coûtera 1100 francs. Je ne sais pas comment le peuple vit, mais c'est qu'il ne vit pas. En province, on n'a d'idée ni des souffrances du pauvre ni des pénibles privations qu'il faut supporter lorsqu'on n'a qu'une petite fortune. J'apprends tous les jours à comprendre ce mot, le *nécessaire*. Le poète anglais avait raison :

Man wants but little here below ;

mais il cesse de dire vrai, quand il ajoute :

Nor wants that little long.

Au contraire, c'est bien long. *Pazienza !*

Je crains que les pluies continuelles ne rendent la récolte difficile. Elle a manqué en beaucoup d'endroits. Ici le pain de 4 livres se vend 17 sous ; que sera-ce cet hiver? Il est vrai que la ville fait des sacrifices pour empêcher qu'il ne s'élève au-dessus d'un certain prix. Il paraît qu'en Angleterre la moisson a été encore plus mauvaise. Elle sera obligée de tirer beaucoup de grain du dehors, ce qui augmentera, dit-on, d'une manière inquiétante ses embarras financiers. A Paris, le grand et le petit commerce sont dans un état déplorable. Le monde est partout assez empêtré. Ce qui occupe le plus en ce moment les esprits, c'est la question d'Orient. Aura-t-on la guerre ? ne l'aura-t-on pas ? Je crois, pour moi, que les puissances, qui, avec

raison, redoutent le mouvement, s'arrangeront entre elles, et, comme toujours, à nos dépens. A mesure qu'il vieillit, notre gouvernement devient plus sot, plus lâche. Mais vous l'avez voulu, Georges Dandin, mon ami, et vous le voulez encore. Jouissez-en donc. Toutefois, malgré la bêtise, l'ignorance et la corruption individuelle des députés, et en partie même à cause de cela, la session prochaine créera, je crois, d'assez graves embarras au pouvoir. Il y aura les intrigues toujours actives pour s'emparer des portefeuilles, ce sera le fond; et les prétextes ce seront les fautes, les indignités, les trahisons trop prouvables, trop patentes du gouvernement; à quoi ajoutant l'esprit de corps, la lutte entre la Chambre et la royauté, qui ne peut finir que par un coup d'État ou une révolution, personne ne peut dire ce qui arrivera. Toute la séquelle de cour a le pressentiment d'une catastrophe inévitable; à chaque crise qui s'annonce, elle croit la voir venir : il se trouvera quelque beau matin qu'elle aura eu raison.

Adieu, cher ami, portez-vous bien, et pensez quelquefois à celui qui vous est si tendrement dévoué de cœur.

LXXVI. — Au même.

Paris, 5 septembre 1839.

C'est le 25 que j'irai occuper mon nouveau lo-

gement. Il est très vrai que, sans parler des frais, le tracas du déménagement et ses conséquences sont pénibles au dernier point. Il y a un moment où l'on n'est nulle part. Et puis ce sont d'autres habitudes à prendre, d'autres visages et d'autres caractères avec lesquels il faut se familiariser. J'aurai de plus l'ennui d'un autre changement, celui de ne plus vivre chez moi, d'être obligé d'aller chercher mon dîner dans un restaurant. Le plus raisonnable est d'en prendre tout d'abord son parti. A quoi servirait de grommeler contre la nécessité ? Si je puis parvenir à me préserver du froid, je ne me plaindrai pas du reste. Pourtant je n'avais pas prévu, je l'avouerai, une vieillesse aussi rude. Vous ai-je dit que mon neveu viendrait demeurer avec moi ? Ce me sera un grand soulagement.

Vos pronostics sur la récolte sont alarmants, et par malheur je crains beaucoup qu'ils ne se vérifient. Elle a manqué presque totalement dans une partie considérable des pays qui avoisinent Paris, à une distance d'une vingtaine de lieues. La grêle a tout dévasté. Si le pain manque, on doit s'attendre à de tristes événements. D'un autre côté, les plaintes et les menaces se multiplient à l'occasion des stupides mesures du gouvernement, en ce qui touche plusieurs branches de commerce et d'industrie, et en même temps tous ceux qui se sentent un peu de sang français dans les veines s'indignent, comme vous, du rôle honteux que l'on nous a fait jouer

en Europe. Être devenus, après tant de gloire, le mépris du monde et sa risée, c'est aussi ce qu'on ne saurait supporter longtemps. Et en fait de bassesses, de perfidies, de connivences déshonorantes, que sait-on, près de ce qu'on ignore?

On parle d'intrigues qui se nouent pour la session prochaine... Qui nous débarrassera de cette race d'hommes pourris jusqu'au fond de l'âme? Espérons, cela console.

Ne m'oubliez pas, cher ami, près d'aucun des vôtres, surtout de M. et Mme Louvel et de Jean-Louis. Que deviennent Bellière et Villéon? Rappelez-moi à leur souvenir. A vous, très cher, du fond du cœur.

LXXVII. — Au même.

Paris, 20 septembre 1839.

Cette lettre, mon cher ami, a surtout pour objet de vous donner ma nouvelle adresse, *rue de la Michodière, n° 29*. C'est le 25 que je déménagerai. Vous connaissez tout l'agrément de cette opération. Il me semble que déjà j'en sens la fatigue. Encore si j'étais sûr d'être passablement dans cette nouvelle maison; mais il s'en faut de beaucoup; que faire à cela? N'y point penser. Il est rare que le jour présent ne soit pas tolérable. C'est *demain* qui tue l'homme, et il ne sait pas s'il verra le lendemain.

Nous avons, depuis quelques jours, une pluie battante, presque continuelle. Je crains beaucoup pour la récolte de blé noir. Déjà le pain se paye ici 17 sous les 4 livres, et il montera très certainement si la ville ne fait pas de grands sacrifices. Vous avez vu qu'il y a eu au Mans une émeute très sérieuse au sujet des grains ; elles se multiplieront s'il se déclare une vraie disette. Les prophéties qui courent le monde sur les commotions qui doivent éclater dans l'année 1840 pourraient bien se vérifier. Il est visible que nous marchons vers de graves événements : chaque jour amène des embarras nouveaux dont la diplomatie aura terriblement de peine à se démêler. Pendant que la politque extérieure se brouille, les souffrances et le mécontentement croissent à l'intérieur. Tout cela finira par une tempête, et les nuages qui l'annoncent noircissent déjà de tous les côtés de l'horizon.

Les puissances du Nord et de l'Italie sont très contrariées de la déconfiture de don Carlos ; leurs envoyés ici ne s'en cachent pas. Mais ce qui montre ce que c'est que les choses de ce monde, c'est la manière dont se consolent ces mêmes gens, en tombant sur ce pauvre don Carlos, qu'ils traitent de lâche et d'imbécile. A présent qu'il a succombé, il n'est pas bon à jeter aux chiens. Enfin le voilà roi de Bourges, en attendant mieux ou pis. Les hommes sont bien fous. Qui l'empêchait de vivre tranquille et dans l'abondance de toutes choses là

où il aurait voulu, l'Espagne exceptée? Non pas, il lui fallait un trône, et pour l'avoir il se résigne, pendant six années, à la vie la plus misérable; il fait couler le sang par torrents; il couvre de ruines le pays qu'il prétendait gouverner, le livre à la dévastation, provoque des crimes dont rougiraient les barbares les plus abrutis, sème entre les habitants du même sol des haines atroces : et tout cela pour échouer, et tout cela pour que ses amis disent de lui : l'imbécile ! Mon ami, il faut voir le monde, comme vous voyez de votre fenêtre les bateaux qui descendent et remontent la Rance ; quand on est las de ce mouvement, on ferme son volet, on s'approche du feu, et, si l'on est deux, on se dit tout ce qu'on a dans l'esprit, on voyage sans fatigue dans le passé, dans l'avenir, ou l'on fait sa partie de trictrac. Cela vaut mieux que de courir après des sceptres et des couronnes.

J'espère que mon neveu aura eu le plaisir de vous voir avant de quitter la Bretagne. Je l'attends ici à la fin du mois. Ce sera et c'est déjà un homme dans la meilleure acception du mot.

Adieu, très cher ami, soignez-vous pendant l'hiver où nous allons entrer, et, lorsque vous pourrez sans gêne disposer de quelques moments, écrivez-moi. C'est pour moi un bon et beau jour que celui où je reçois de vos nouvelles. Tout à vous de cœur.

LXXVIII. - Au même.

Paris, 10 octobre 1839.

Les détails que vous me donnez sur la récolte sont très affligeants. L'année prochaine sera rude à passer. Le peuple est partout mécontent et inquiet, et cette cause se joignant à tant d'autres causes de souffrances et d'irritation, il n'est pas trop aisé de prévoir les événements qui en sortiront. Il y a beaucoup de gens que l'excès même du mal tranquillise et calme. Ils disent : qu'importe ce qui arrivera, nous ne saurions avoir pis. Ce raisonnement n'est pas dénué de toute apparence de fondement. Le fait est que, pour moi, je ne vois aucune issue pacifique à la situation où l'on nous a jetés. Il est impossible, pour bien des raisons, que le pouvoir revienne sur ses pas, impossible qu'il reste là où il est, et impossible encore qu'il avance dans ses voies sans provoquer des commotions violentes. *Deus providebit.*

La maison que j'habite forme l'angle du boulevard des Italiens et de la rue de la Michodière. J'ai même une entrée, et la principale, sur le boulevard qui est sous mes fenêtres.

En face, est la rue du Mont-blanc ou de la Chaussée-d'Antin. Vous voyez maintenant la position, elle est très centrale ; et, comme le bruit extérieur ne

m'incommode que peu ou point, je me plais assez dans ce nouveau logement dont la vue est très gaie. Il a aussi ses inconvénients ; car, dit le proverbe italien, *ogni medaglia ha il suo riverso*. Qu'y faire? Et, dans ce triste monde, n'est-ce pas beaucoup, sur deux *revers*, d'en avoir un passable ? Le soleil a reparu hier après un mois d'absence. Il vient tard pour s'en aller tôt, comme tout ce qui a quelque prix et comme tout ce qu'on aime. A vous de tout cœur, très cher ami.

LXXIX. — Au même.

Paris, 21 novembre 1839.

Voilà bien longtemps, cher ami, que je n'ai reçu de vos nouvelles. Je serais heureux d'apprendre que ce temps si humide ne vous a point indisposé. Presque tout le monde ici en a plus ou moins souffert. Pour moi, je m'en suis tiré à meilleur marché que beaucoup d'autres, un peu de catarrhe et deux jours de fièvre. A présent, je n'ai plus que mes petites misères habituelles, auxquelle je suis si accoutumé, qu'elles me paraissent quasi de la santé.

J'ai maintenant un domestique qui me fait un peu de cuisine, de sorte que je ne suis plus forcé d'aller chez le restaurateur. Je suppose que vous avez vu de grandes difficultés à l'exécution du

projet très vague dont je vous parlais dans ma dernière lettre. Je n'entrevois pas non plus de quelle manière les choses pourraient s'arranger. Pourtant, cette terre représente pour moi un assez gros capital qui ne me produit rien, et qui, mieux placé, me donnerait un peu de l'aisance qui me manque. Après avoir tant travaillé, il est dur, à mon âge, de vivre de privations d'un bout de l'année à l'autre. Toutefois, j'aime encore mieux cela que de causer des embarras ou des contrariétés à ceux qui naturellement doivent hériter de moi.

Le bassin à flot que l'on construit avance-t-il ? Je ne le verrai jamais, et je ne sais pourquoi je serais bien aise de savoir quelle impression ce changement dans les lieux et dans leur aspect à produit sur vous. Il me semble, à moi, que l'on me gâte mon vieux Saint-Malo. Ce n'est plus celui de mon enfance, celui où tout me rappelait quelqu'un de ces souvenirs qui ne s'effacent jamais. Cette grève, ces ponts qui la coupaient, ces bateaux à mer haute, ces charrettes à la basse marée, qui me rendrait maintenant tout cela ? Et tout cela est ma vie, la vie de ma jeunesse, alors que l'horizon indéfini où plonge le regard est encore si pur et si beau. La vue de ces lieux, bouleversés par une génération qui m'est étrangère et à qui je suis étranger, me causerait une tristesse profonde.

N'oubliez pas, en me répondant, de me parler de votre santé. Mille amitiés à toute votre famille.

Villéon m'a dernièrement annoncé le mariage de sa fille. Je forme des vœux bien sincères pour le bonheur des jeunes époux. Tout à vous, cher ami, du fond de mon cœur.

LXXX. — Au même.

Paris, 3 décembre 1839.

Qui n'est souvent, mon cher ami, comme vous avez été, projetant, voulant et voulant encore, et remettant toujours au lendemain ? Ce que je craignais ce n'était aucun oubli de votre part, mais que vous fussiez indisposé. Je l'ai été moi-même pendant huit ou dix jours. Mon estomac s'est fatigué d'avoir, plusieurs fois de suite, à digérer de la viande dure que je ne pouvais broyer; il en est résulté une forte diarrhée, à laquelle sont venus se joindre des maux de gorge. J'ai eu recours à mon remède ordinaire : *patience et longueur de temps*, et j'ai guéri. Le pire de mon affaire était d'avoir à travailler et considérablement pendant que je souffrais. J'ai fait durant ce temps-là un pamphlet qui paraîtra le 5, et que vous recevrez par la poste [1]. Il vous sera adressé à Châteauneuf.

Je crois, comme vous, que ma position, relativement à la Chênaie, est sans issue. La malheu-

1. *L'Esclavage moderne*. Paris, 1839.

reuse circonstance que cette propriété soit indivise et peu susceptible de partage m'en ôte premièrement la jouissance, et puis je ne pourrais ni ne voudrais la vendre, par respect pour ceux qui nous l'ont laissée. Il se trouve donc en fait que mon patrimoine n'en est pas un, et qu'à soixante ans tout à l'heure, après une vie qui n'a pas été oisive, je n'ai d'autres ressources que mon travail. A la bonne heure, pourvu que les forces subsistent jusqu'au bout.

Ce que vous me mandez de notre bon La Bellière m'a profondément peiné ; qu'il est triste de voir ainsi s'en aller ceux que l'on estime et que l'on aime. Ne les plaignons pas cependant, ce ne sont point eux qui sont à plaindre, mais nous qui traînons derrière eux. Après une journée fatigante, il est doux de se reposer le soir.

Il y a beaucoup de maladies ici. Toujours de la pluie, toujours du brouillard comme celui que nous avons en ce moment, par exemple ; c'est une lutte perpétuelle entre le temps et notre pauvre machine, et celle-ci n'a pas toujours le dessus. Ménagez-vous bien, cher ami, songez que vous n'êtes plus jeune. Vous ne sauriez vous imaginer combien l'idée de vous voir, durant cette saison, par voies et par chemins me fait de mal. A vous de cœur et d'âme, maintenant et toujours, sur cette triste terre et au-delà.

LXXXI. — Au même.

Paris, 10 décembre 1839.

Je vous remercie des détails que vous me donnez sur les travaux qu'on exécute à Saint-Malo; les réflexions que vous faites à ce sujet me paraissent fort justes. L'utilité ne sera guère proportionnée à la dépense, et celle-ci dépassera probablement de beaucoup les évaluations. Combien de navires le bassin pourra-t-il contenir? Votre description très claire me prouve de plus en plus que notre pauvre pays cessera d'être reconnaissable pour ceux qui l'ont vu autrefois. Mais, puisque tout change en ce monde, pourquoi ne changerait-il pas?

Les affaires d'Alger sont très graves. On a nourri comme à plaisir la puissance d'Abd-el-Kader ; on lui a fourni, pour nous attaquer, des armes et des munitions, et le premier usage qu'il a fait de cette puissance qu'il tient de nous a été de s'en servir pour organiser une insurrection générale. La stupide promenade du Riban a hâté l'explosion, qui a surpris au dépourvu cet imbécile despote militaire qu'on appelle le maréchal Vallée. On envoie en toute hâte des troupes en Afrique. On parle d'une demande à la Chambre de soixante mille hommes et de 60 millions, pour la défense de la colonie. Si

on les demande, en effet, on les obtiendra, mais qu'en fera-t-on ? La même incurie, la même bêtise, la même trahison ne présideront-elles pas à l'emploi de ces nouveaux secours ?

Nous avons depuis trois jours une gelée qui a pris assez fortement ; cela vaut mieux que du brouillard et de la pluie. Mais le pauvre peuple souffre beaucoup, sans bois, sans couvertures, souvent sans pain et sans vêtements, dans les greniers d'où on le jette dans la rue, lorsqu'il ne peut acquitter le terme. Cette misère, vue de près, torture l'âme. Tout à vous, cher, et de tout cœur, et à jamais.

LXXXII. — Au même.

Paris, 22 décembre 1839.

La mort de notre pauvre Bellière, quoique attendue, m'a vivement affecté. Il est triste de voir s'en aller ceux qu'on a connus, qu'on a aimés, ce sont comme les feuilles de notre vie qui tombent en automne l'une après l'autre. Veuillez être, près de Mme de la Bellière, l'interprète de mes regrets et de mon respect.

Vos réflexions sur la politique et sur le régime qui conviendrait à ma santé sont parfaitement justes ; mais du petit au grand, tout en ce monde obéit à une impulsion contre laquelle nous ne pouvons que bien peu de chose. La force qui emporte

le monde nous emporte aussi. J'aspire au repos et je n'en aurai jamais ; je dis comme David: *Remitte ut refrigerer priusquam abeam et amplius non ero,* et cette heure de rafraîchissement ne me sera point donnée. Tantôt c'est une idée, un sentiment, un devoir qui nous pousse ; tantôt la brutale nécessité physique de vivre. Il faut que le bœuf, fatigué du travail de la veille, reprenne au matin les traits et le collier. Adieu, très cher ami ; mes bons moments sont ceux où je cause avec vous. Je vous embrasse de cœur.

LXXXIII. — Au même.

Paris, 15 février 1840.

J'ai tardé un peu à vous répondre, cher ami, parce que je voulais prendre le temps de m'interroger moi-même sur ce qui fait l'objet du désir que vous m'exprimez. Voici, en toute simplicité, le résultat de cet examen. Je ne trouve en moi aucun sentiment qui me paraisse contraire au devoir chrétien de la charité ; mais, en même temps, je crois que ni l'estime ni l'affection sur lesquelles seules peuvent se fonder des relations étroites et durables puissent renaître jamais. On ne renoue point ce qui a été brisé si violemment ; et à quoi servirait une apparence de rapprochement purement extérieur ? Cette sorte d'hypocrisie n'aurait d'autre

effet que de nous placer l'un et l'autre dans une position équivoque et fausse ; mieux vaut laisser les choses comme elles sont. Il ne faut pas vous y tromper, les circonstances qui ont amené la rupture finale n'ont été que la goutte d'eau qui fait déborder le vase ; il était plein depuis longtemps. Depuis longtemps je connaissais le caractère de celui avec qui vous me pressez de rétablir mes anciennes liaisons, et ce n'était pas sans douleur que je sentais l'influence funeste qu'il avait exercée sur ma vie entière [1]. J'ai bien souffert pour lui, et je me suis tu

1. De perfides amitiés, pour mieux exploiter le scandale du sacerdoce déchu et désunir plus profondément les deux frères, en étaient venues à persuader l'infortuné Féli que l'abbé Jean, par son zèle excessif, avait été l'instrument fatal de sa vocation. Mais qu'on n'oublie pas quelle était l'extrême mobilité d'esprit de Féli au début de sa carrière cléricale ; que le *scrupule religieux seul* dominait alors son âme et la jetait tantôt dans l'indécision, tantôt dans de saintes ardeurs. Or voici ce qu'écrivait l'abbé Jean, en 1815, à son ami M. Quéret, directeur du collège de Saint-Malo, au moment où Féli allait définitivement s'engager dans les ordres sacrés par le sous-diaconat : « Vers la mi-juillet, il (Féli) a commencé une retraite à la fin de laquelle M. Carron lui a promis de le décider sur le parti qu'il devait prendre. Je prie le bon Dieu de tout mon cœur de les éclairer l'un et l'autre, mais je suis enchanté de n'être *pour rien* dans cette détermination-là. » Cette affirmation du saint prêtre se passe de commentaires et montre suffisamment la prudence qu'il avait constamment observée vis-à-vis de Féli. D'un autre côté, les lignes qui précèdent expliquent l'amertume qui tombe de la plume de Féli lorsqu'il parle de son frère.

M. Hyacinthe Blaize nous fait encore connaître qu'une des

toujours, et toujours je me disais que c'était un fardeau que peut-être Dieu m'imposait et qu'il fallait porter en silence. Je ne nie pas pour cela les bonnes qualités qu'il possède d'ailleurs, mais elles ne sont pas, à mon égard, un motif suffisant de renouer des liens qui seraient pour moi sans aucun charme, parce qu'ils seraient sans illusions. Qu'il s'en aille dans sa voie, je marcherai dans la mienne, c'est le moyen de voyager en paix. Plutôt que de subir le tourment d'un contact sans union réelle, j'ai préféré renoncer au seul asile que j'eusse sur la terre, vivre dans une mansarde où mes forces déclinent rapidement, me priver des seuls vrais plaisirs que je connaisse, au moins verrez-vous là une preuve de ma sincérité. On peut bien me dire : vous avez tort de penser ainsi, de sentir ainsi, mais on ne saurait faire que je ne pense pas ce que je pense, que je ne sente pas ce que je sens. Vous ne me demandez pas de feindre, je ne le pourrais et vous ne le voudriez pas ; j'ai donc dû vous dire naïvement ce que j'éprouve, au risque de vous affliger. Ne doutez pas, au reste, cher ami, que mon cœur ne sache apprécier tout ce qui sort du vôtre.

principales causes du désaccord « entre les deux frères de la Mennais fut la publication malheureuse faite par Mgr de Lesquen, ancien évêque de Rennes, d'une lettre de M. Jean-Marie de la Mennais, où celui-ci prenait l'engagement *exigé* de ne pas laisser lire dans son établissement le livre ayant pour titre *Paroles d'un croyant* ». (La Chênaie, avril 1883.)

Je l'ai bien reconnu aux soins que vous prenez de la famille de notre pauvre Bellière. Cette maison, où plusieurs fois nous avons passé de si bonnes heures ensemble, doit être bien triste maintenant. Ainsi va le monde ; c'est une grande pitié.

Partout où la justice se fourre, on peut être sûr qu'elle ne laissera que ce qu'il lui sera tout à fait impossible d'emporter. Je m'attends donc bien à ne retirer que peu de chose de la succession du bonhomme M***. Mon plus grand regret est l'embarras et la peine que cette affaire vous donne.

Mes compliments bien affectueux à tous les vôtres. Tout à vous, cher ami, et de toute la tendresse de mon cœur.

LXXXIV. — Au même.

Paris, le 3 mars 1840.

Je réponds, cher ami, à votre lettre si bonne et si tendre du 28 février. Croyez bien qu'être séparé de vous est une de mes plus vives peines et que, si j'avais pu trouver quelque moyen de nous rapprocher, je l'aurais depuis longtemps saisi avec bonheur. Ma vie est fort triste ici. Il y a huit jours que je ne suis sorti de ma mansarde. Je n'ai pour me distraire que quelques livres, lorsque je puis m'en procurer. Le travail serait pour moi une ressource, mais voilà trois mois qu'elle me manque. Je n'ai

de courage à rien ; tout m'ennuie et me dégoûte. Je ne vois que très peu de personnes, et ce peu souvent m'est à charge. C'est une dure chose que de vieillir seul, sans avoir près de soi l'ombre même d'aucune affection. On vous invite, on vous recherche, non pour vous-même, mais à cause de votre nom, pour vous montrer aux autres comme une curiosité et s'amuser quelques instants de votre conversation, faute de mieux. D'attachement réel, pas la moindre trace. Il y a surtout des jours, ceux-ci par exemple, où l'on se réunit en famille. Alors, pour n'être pas indiscret, l'homme qui vit seul doit rester chez soi. C'est en ces moments que le contraste de sa position et de celle des autres se fait surtout vivement sentir. Lorsque, après les lentes heures de la journée, il s'assied à la table solitaire, devant les restes du petit bouilli de la veille, ce n'est pas des privations matérielles qu'il souffre, qu'est-ce que cela ? mais du vide profond de son existence. Le plus pauvre a sa femme, ses enfants, un cœur enfin sur qui il peut appuyer le sien, le son d'une voix amie qui réjouit son oreille. Le vieillard isolé n'a rien ! Mais laissons ce sujet. Je voudrais plutôt augmenter vos joies s'il m'était possible que vous attrister de ma tristesse.

Nous avons, depuis deux semaines, d'assez fortes gelées. C'est un temps déplorable pour le malheureux peuple. Je ne sais vraiment pas comment il vit. Pour vous donner une idée du prix des choses,

figurez-vous que le beurre frais, ou soi-disant tel, se vend 48 sous la livre, un mauvais petit chou 8 sous, un œuf 4 sous, 5 sous même, s'il est un peu gros, et le reste proportionnellement. Voilà le moment choisi par Louis-Philippe pour demander à ce même peuple, à qui le travail manque, de prélever sur sa misère 500,000 fr. de rente au profit d'un prince. Les ministres qui ont présenté cette demande sont partis, à la vérité, mais ceux qui les remplacent ne valent assurément pas mieux, et je ne crois pas qu'ils durent plus longtemps ; car, représentants du même système, ils rencontreront les mêmes obstacles. Et, d'ailleurs, il n'est point dans la Chambre actuelle de majorité durable possible. L'égoïsme de ses membres les divise entre eux, comme il divisera le ministère même composé d'éléments hétérogènes, de gens de la gauche et de doctrinaires, qui ne s'entendront jamais bien. Puis vont venir les difficultés qui naissent en foule des immenses questions à résoudre à l'extérieur et à l'intérieur. Les Anglais veulent l'Égypte ; ils commencent à l'avouer hautement. L'auront-ils ? Oui, sans aucun doute, s'il ne dépend que de nous. Voilà pourquoi ils applaudissent avec une joie si vive à l'avènement de M. Thiers. Mais heureusement, Méhemet-Ali n'est pas homme à céder à une simple sommation.

Mille amitiés autour de vous. Je vous embrasse de cœur.

LXXXV. — Au même.

Paris, 17 avril 1840.

Votre lettre, mon cher ami, est venue aider à ma convalescence. Rien ne fait tant de bien qu'une tendre et solide affection comme la vôtre. Cela ranime l'âme, qui, à son tour, ranime ensuite le corps. Je suis quitté de la maladie, mais je n'ai pas encore entièrement recouvré mes forces. Cependant je commençai hier à me remettre à mon travail : *Homo natus ad laborem*. J'espère de bons effets pour ma santé du temps que nous avons depuis quelques jours. Il est vrai que l'on ne saurait s'attendre à ce qu'il dure, car 18 degrés de chaleur, c'est plus que ne comporte la saison. La campagne aussi doit avoir besoin et très grand besoin de pluie. Si le chaud continue, il amènera sans doute des orages qui lui en donneront. Cela n'empêche pas que le prix du pain n'augmente, je ne sais pourquoi.

Je vous remercie des détails que vous me donnez sur mes petites affaires. J'y reconnais, comme en toutes choses, votre bonne amitié et celle de M. Louvel, à qui je vous prie d'exprimer ma gratitude...

En politique tout va de mal en pis. Je ne connais pas de spectacle plus hideux que celui que nous

offre un gouvernement livré à l'intrigue et à des intrigues dirigées par les plus vils instincts de la nature humaine. Le pays, son honneur, sa gloire, sa prospérité, nul n'y songe. Il y avait dans la Chambre une ombre d'opposition, un côté gauche, comme on le nommait ; la soif des places s'est emparée de lui ; il a un beau matin publiquement abjuré tous ses principes pour se mettre à la suite d'un roué qui se moque de lui. Voilà où nous en sommes, et personne ne saurait prévoir ce qui se passera demain, ce qu'enfantera le dépit de ceux qui sont joués, la crainte des autres, la cupidité de tous. On serait tenté de se dire qu'un pareil état ne peut durer, qu'il amènera quelque catastrophe soudaine, inévitable, mais il serait très possible qu'on se trompât. Rien de si tranquille, de moins remuant qu'un corps gangrené.

Adieu, cher bon ami, je vous embrasse de cœur.

LXXXVI. — Au même.

Paris, 26 avril 1840.

... Nous avons ici un temps aussi magnifique que désastreux. Pas un nuage, une chaleur de 21 degrés. Tout sèche à la campagne presque avant de pousser. Aussi les légumes sont-ils hors de prix. S'il ne pleut bientôt, les herbes manqueront et les blés même pourront être compromis. Nous vivons vraiment à

une époque calamiteuse. Toutes les affaires vont mal, et la moitié des ouvriers est sans travail. Le gouvernement ne s'occupe de rien de tout cela, et s'en soucie tout aussi peu que de ce qui se passait au douzième siècle. Il pense à soi, uniquement à soi, et chacun n'est que trop porté à l'imiter en cela. L'égoïsme et la corruption semblent être montés au comble, tant les exemples qui partent de haut sont contagieux. On ne trouve quelque repos qu'en détournant ses regards du présent pour les porter sur un avenir qu'à peine on entrevoit obscur et vague à l'extrême horizon. Heureux nos neveux s'ils l'atteignent !

Aux forces près qui ne sont pas et ne seront peut-être plus ce qu'elles étaient encore avant ma dernière maladie, je me porte assez bien, c'est-à-dire ni mieux ni pis qu'à mon ordinaire. J'ai repris mon travail, qui sera rude cet été. Voici comment : l'ouvrage dont je m'occupe aura six volumes, si je parviens à le finir. Comme tout s'y enchaîne d'un bout à l'autre, j'aurais voulu ne le publier que tout ensemble, afin qu'il pût être mieux entendu et mieux jugé. Mais, en ayant communiqué aux uns et aux autres différentes parties, je me suis aperçu que, chacun s'appropriant ce qui lui convenait de mes idées, elles ne seraient plus miennes quand l'ouvrage entier paraîtrait. Cela m'a décidé à faire imprimer les trois premiers volumes, de manière qu'ils puissent être mis en vente au mois d'octobre

prochain ou de novembre au plus tard. Or il en reste encore à faire quatre chapitres longs et difficiles, plus une préface de deux feuilles ou 32 pages au moins. Et pendant que je travaillerai, il faudra que je revoie d'abord le manuscrit, plus les épreuves, chose ennuyeuse et fatigante, mais tout à fait indispensable. Vous concevez que la belle saison sera moins belle pour moi que pour ceux qui viennent m'annoncer chaque jour leur départ, qui pour l'Italie, qui pour la Suisse, qui pour la campagne. Nous avons tous notre lot en ce monde ; le mien est un labeur sans relâche, sous les brûlantes ardoises de ma mansarde, où montent, pour me ranimer, l'air frais et pur et le parfum des rues. On conçoit une plus douce existence, mais on en conçoit de plus dures, et l'on en rencontre à chaque pas ; c'est pourquoi je ne sais que bénir la Providence de ce qu'elle m'a donné. Il me semble quelquefois que le moindre petit pot de fleurs ou de verdure me serait tout un jardin, tout un pays presque ; mais la propriétaire y a mis bon ordre. Cela m'est défendu par mon bail.

Ne manquez pas, très cher ami, en m'écrivant de me donner de vos nouvelles bien en détail. Plus vous me parlerez de vous, plus je serai heureux de vous lire. Si vous saviez combien je vous souhaite repos, paix, joie, dans vos vieux jours ! Qui le mérite autant que vous ? J'espère, à cet égard, l'accomplissement de mes vœux, par la manière surtout

dont vous êtes entouré. Moi, je n'ai personne, je suis seul ; aussi vois-je le temps s'écouler comme le voyageur assis au bord d'un torrent, sur une roche nue, attend qu'il devienne guéable, pour arriver au gîte du soir.

Tout à vous, cher ami, et de cœur.

LXXXVII. — Au même.

Paris, 7 mai 1840.

Je ne saurais assez vous dire, très cher ami, combien votre affection si vraie, si tendre, si à l'abri du temps et de l'absence, m'est douce et bonne. Chacune de vos paroles me fait du bien, parce que j'y trouve ce que je ne trouve au même degré dans aucune autre, l'accent du cœur, ce je ne sais quoi de profond, d'invariable qui tranquillise pour toute la vie. Croyez que je sens tout le prix d'une amitié si rare, et que vous pouvez compter aussi sur le plus parfait retour. Il me semble que personne ne vous a jamais aimé, ne vous aimera jamais comme je vous aime.

Ma santé en ce moment n'est pas mauvaise ; la chaleur me convient, et, à moins que le temps ne soit à l'orage, je ne travaille jamais mieux que quand le thermomètre est à 20 degrés. Comme je vous l'ai dit, ce qui m'occupe, c'est de finir les trois volumes que je publierai l'automne prochain,

et dont on commencera l'impression dans cinq ou six semaines. Je crains d'être en retard, et cela me tracasse. Il me reste à faire trois chapitres et demi et une longue préface, plus, le manuscrit à revoir et à corriger; aussi je ne serai pas oisif cet été.

Après une sécheresse de plus de deux mois, dont les suites m'alarmaient et m'inquiètent encore, d'après ce qu'on m'a dit de l'état des récoltes dans une partie de la France, il a enfin, la nuit dernière, commencé à pleuvoir. Cela ne sauvera point les foins ni les avoines, ni les blés, même sur les hauteurs ; mais les désastres seront moins grands, s'il tombe assez d'eau pour faire pousser les pommes de terre, et si la saison est favorable au blé noir. Les légumes aussi fourniront quelque nourriture, et enfin nous pourrons éviter la famine, ce qui est le grand point.

Les journaux vous apprennent ce qui se passe en politique. C'est toujours la continuation du même système de lâcheté au dehors, de tromperie au dedans et de corruption universelle. Jamais notre pauvre pays n'était tombé si bas. Je ne crois pas à la durée du nouveau ministère. Il n'est pas trop compacte ; et, malgré ses finesses et ses ruses, M. Thiers s'use très rapidement. Il n'a pas gagné la confiance des centres et il perd chaque jour celle de l'opposition, qui commence à s'apercevoir, après tout le monde, qu'il s'est moqué d'elle. Pas une des places qui l'en consoleraient et qu'on avait

promises ; la honte de s'être vendu et de n'avoir pas été payée : cela ne fait pas, à tout prendre, une situation fort agréable.

Adieu, très cher ami, il est l'heure d'envoyer cette longue lettre à la poste. Je vous embrasse de cœur.

LXXXVIII. — Au même.

Paris, 17 mai 1840.

Si vous lisez les journaux, vous y aurez vu la discussion sur la réforme électorale. Ç'a été vraiment une chose curieuse par la haine furieuse pour toute espèce d'amélioration qu'a montrée cette Chambre stupide, vendue, revendue, et à revendre encore. Vous aurez appris que, selon le grand ministre qui fait maintenant nos affaires, et mieux encore les siennes, la souveraineté nationale, c'est tout simplement la souveraineté du roi et des Chambres ; qu'il n'y a d'autres droits que ceux que la loi accorde, que, par conséquent, ni vous, ni moi, ni trente-deux autres millions de Français, n'avons aucun droit, et que, quand nous nous avisons d'en réclamer, nous sommes des factieux et nous devons être traités comme des factieux. Enfin que sais je ? Les anciens appelaient ceux qui nous ressemblaient, autrefois, *fruges consumere nati ;* mais, comme aujourd'hui, l'on trouve que la prétention de manger n'est pas moins factieuse

que celle d'exercer des droits politiques, nous ne sommes plus que des *nombres ;* et au *nombre*, qui est notre nom appellatif et commun, on oppose la *raison*, apanage distinctif des 200, 000 électeurs à 200 fr. Telle est la doctrine solennellement officielle du gouvernement. Cependant, comme tout le monde n'est pas disposé à réciter très dévotement ce *credo*-là, on va se mettre en devoir de préparer de nouvelles pétitions, et bien plus nombreuses, pour l'année prochaine.

Je souhaiterais vivement que notre pays ne restât pas en dehors de ce mouvement, qui croîtra, je l'espère, jusqu'à ce qu'il devienne irrésistible. Je voudrais, puisqu'on parle de nombre, que tout ce qui est nombre s'unît, on verrait ensuite ce que seraient les théories du monopole devant cette ad dition formidable. Cela viendra, mais il faut vouloir et vouloir persévéramment. Tout à vous de cœur, bien cher ami.

LXXXIX. — Au même.

Paris, 10 août 1840.

Il me tardait sans doute, cher ami, de recevoir de vos nouvelles, mais jamais votre silence, qui peut m'inquiéter quelquefois, ne me causera un seul instant de doute sur la durée de votre affection. Je sais trop bien qu'elle est invariable comme la

mienne. Ce n'est point à notre âge qu'on change, et à aucun âge ni vous ni moi n'avons été, je crois, changeants en amitié. Il y en a qui s'en vont, mais celles-là ne sont pas à regretter. Parlons donc d'autre chose.

Quelle que soit l'insolence à notre égard de l'Angleterre et des autres puissances, je n'ai jamais cru à la guerre. Elle est impossible à Louis-Philippe. Pour être faite avec succès, il faudrait que ce fût une guerre révolutionnaire, c'est-à-dire qu'il faudrait que l'on fît une révolution auparavant; et les revers qui accompagneraient toute autre guerre que celle-là amèneraient encore infailliblement une révolution. Il ne reste donc au gouvernement du monarque de notre choix que la paix à tout prix, et la paix à tout prix sera la honte et la ruine de la France. Telle est la perspective que nous avons devant nous. Elle changera ; mais quand ? Le jour où le pays, se réveillant, demandera compte au pouvoir de ses œuvres. Malheureusement nous n'en sommes pas là. L'haleine d'un seul homme en a empoisonné trente-quatre millions.

La sotte équipée de Louis Bonaparte nous débarrasse enfin de ce ridicule prétendant. C'est toujours un de moins. On ne parle guère de l'autre.

Le zèle de ses partisans même paraît s'être bien refroidi, depuis qu'ils voient leurs espérances fuir dans un avenir toujours plus lointain. Ils comprennent que quelque autre chose doit passer avant

lui, et ils comptent que ce quelque chose ne pouvant réussir à s'établir, la France, lasse des changements, priera leur héros de la délivrer du soin de se gouverner elle-même. En attendant, on continue de s'occuper de la réforme, mais pas comme il faudrait : froidement, lentement, sans suite, sans ensemble. L'égoïsme a tout pétrifié. Chacun ne songe qu'à soi et à l'heure présente.

Presque toutes les personnes que je connais ici sont en voyage ou à la campagne, de sorte que je vis encore plus seul qu'à l'ordinaire. Paris est, dans les grandes chaleurs, une espèce de fournaise d'où s'échappe qui peut. Vous devriez bien nous envoyer quelqu'une de vos brises de la Rance. Mais j'aimerais encore mieux les respirer dans votre joli jardin, ou près de la fenêtre de votre cabinet, en faisant la partie de trictrac, tandis que les bateaux remonteraient sous nos yeux la rivière, poussés par le vent et la marée montante. *O noctes cenæque deum !* Les anciens connaissaient mieux que nous le prix de ces plaisirs doux et simples, ou du moins ils savaient mieux en jouir.

Adieu, cher ami, à vous pour jamais, *totis visceribus.*

XC. — Au même.

Paris, 29 octobre 1840.

Je suis fâché de voir, mon cher ami, qu'au lieu

de prendre un peu de repos, vous augmentez chaque jour vos fatigues. Il n'est certainement pas dans votre caractère de rester inactif; mais aussi il y a une mesure à tout, et je crains que, cette mesure, vous ne la gardiez pas assez. Quant à ce que vous me dites de vos sentiments pour moi, à l'occasion de votre long silence, ne pensez pas que je puisse en douter jamais, pas plus que jamais vous ne douterez des miens. Que cela soit bien entendu entre nous une fois pour toutes.

La Restauration a tombé, parce qu'elle devait tomber; ce que nous avons maintenant tombera, parce que les conditions de la vie n'y sont pas non plus. C'est en vain que les hommes voudraient arrêter le cours des choses humaines, ils ne peuvent que le troubler. Le mouvement progressif de l'humanité dépend de lois aussi certaines, aussi invariables que celles qui règlent le mouvement des corps célestes dans l'espace; et c'est pourquoi notre unique sagesse, comme notre devoir unique, est de coordonner notre action à celle de ces lois divines. Les résistances qu'on y oppose, de quelque nature qu'elles soient, de quelque part qu'elles viennent, n'ont d'autres effets que de produire ces perturbations, ces secousses, ces chocs, que nous appelons des révolutions; et ceux-là sont les vrais révolutionnaires, dont tous les efforts tendent, soit à ramener le passé, soit à immobiliser le présent. Pour juger ces efforts, il suffirait, au reste, d'en consi-

dérer le principe, qui est constamment un intérêt fondé sur l'égoïsme et l'injustice. C'est bien là, certes, ce que nous voyons, et cela s'est vu également à toutes les époques.

Si vous lisez quelquefois les journaux, ils vous auront appris qu'on poursuit la brochure dont vous me parlez [1]. Ce sera un procès en cour d'assises. On ne saurait en prévoir le résultat avec certitude. Les probabilités sont pour une condamnation. Je me suis arrangé là-dessus, et cette affaire n'a pas un seul instant troublé mon repos. Tout à vous de cœur, mon cher ami.

XCI. — Au même.

Paris, 21 novembre 1840.

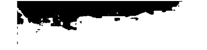
Pourquoi donc, cher ami, serais-je le moins du monde troublé de ce qui me menace? J'ai fait mon devoir, peu m'importe le reste. Est-ce qu'on a jamais pu attaquer ce qui est mal, défendre ce qui est bien, sans rencontrer la persécution? Est-ce que ce ne fut pas là toujours le salaire de ceux qui se dévouent à la rude tâche d'annoncer la vérité aux hommes, de les rappeler à la justice, à la charité, et de coopérer en ce sens à l'œuvre de la Providence? Il

1. *Le Pays et le gouvernement,* écrit qui valut à La Mennais un an de prison. Nous avons esquissé la physionomie de ce procès célèbre dans notre introduction.

faudrait être bien insensé pour attendre autre chose, et cela même est la récompense non seulement la plus désirable, mais l'unique à mes yeux qui ait quelque prix sur la terre. Comment, au reste, vous qui me connaissez, pouvez-vous croire que je cède en écrivant à une impulsion étrangère? Je n'écoute d'autres conseils que ceux de ma conscience, et il ne vient même à personne la pensée de m'en donner aucune. Je n'ai jamais trop été de caractère à me laisser conduire, et l'on ne se refait pas sur ce point-là. Je ne sais pas encore quand mon affaire sera jugée, mais ce ne sera pas avant le 30. M. Mauguin, étant obligé d'être le 23 à la Chambre pour la discussion de l'adresse, ne pourra plaider ce jour-là, force sera donc de laisser défaut, d'où s'ensuivra une condamnation provisoire. Qu'arrivera-t-il ensuite? Je l'ignore. Un acquittement n'est pas impossible; cependant le contraire me paraît plus probable, attendu la composition du jury et l'influence que le pouvoir exerce sur lui. Quoi qu'il advienne, j'y suis préparé, et, en vérité, c'est là presque tout.

Vous recevrez sous peu de jours les trois volumes que je viens de publier. On vous les enverra de Trémigon. Ce ne sera pas une lecture amusante, mais vous ne serez point obligé de lire. Je ne vous demande qu'une place sur les rayons qui tapissent votre joli petit cabinet.

Tout à vous de cœur, cher ami.



XCII.—Au même.

Paris, 30 décembre 1840.

Je veux, mon cher ami, vous donner encore une fois de mes nouvelles, avant d'aller occuper le logement qu'on me destine à Sainte-Pélagie. Je pense que c'est après-demain que je m'y rendrai, plutôt rentré, plutôt sorti. Mon imagination, au reste, ne s'effraie nullement de ce changement d'existence. On est bien partout où le devoir conduit, et la condamnation sera beaucoup plus utile à la cause sainte que j'ai défendue et que je continuerai de défendre tant qu'il me restera un souffle de vie, que ne l'eût été mon acquittement. Ainsi tout est pour le mieux. Soyez tranquille sur ma santé, j'en aurai soin. Quoique assez fatigué de ce monde, je ne demande point à en sortir. J'accepte, sans vouloir l'abréger, la tâche qu'ici-bas m'a imposée la Providence. Que Dieu, mon ami, vous donne une année, je ne saurais dire meilleure, mais autre que celle qui m'est échue. Je suis accablé de soins et de visites, et c'est pourquoi je finis. Une autre fois je vous écrirai plus longuement. Tout à vous de cœur et à jamais.

XCIII.— Au même.

Sainte-Pélagie, 16 janvier 1841.

Je m'empresse, cher ami, de répondre à votre

dernière lettre, qui m'a été remise par M. Benoît. Vous pouvez continuer de m'écrire par la même voie, ou sous le couvert de M. Pagnerre. Benoît et sa femme ont été parfaits pour moi dans le procès acharné et dispendieux qui s'est terminé par mon entrée dans cette maison, où je suis, au reste, à peu près aussi bien qu'on puisse être en prison. J'ai une chambre assez vaste, puisque je peux faire neuf pas par la diagonale. Elle est éclairée par des impostes de 10 pouces de hauteur, qui lui donnent, à cause de leur élévation et des barreaux de fer qui les ferment en dehors, une très agréable apparence de cave. Ils laissent cependant passer quelques rayons de soleil en cette saison où il est bas. J'ai deux expositions : l'une à l'est, l'autre au sud, et, comme je suis juché sous le toit, en grimpant sur une chaise, je découvre un horizon fort étendu. Debout sur le carrelage, je touche le plafond, non pas avec la main, mais avec le poignet. Un petit poêle que j'ai fait poser me donne assez de chaleur. Il y a une cour étroite où je pourrais aller avec les autres à certaines heures, mais je n'y vais point, et je n'y irai jamais. J'aime mieux rester dans mon donjon, et pour plus d'une cause. On accorde assez facilement la permission de venir m'y voir. Mon neveu, qui est pour moi du plus touchant et du plus admirable dévouement, y vient tous les jours. Quant aux lettres, celles que l'on m'adresse par la poste sont d'abord portées et lues

à la police. Sur quoi j'ai déclaré que, ne voulant pas donner la main à une aussi infâme pratique, je n'en recevrai aucune, quelle qu'elle fût. Vers neuf heures, je fais mon café ; quatre heures après, je mange un petit morceau de pain et de beurre ; à six heures, on m'envoie du restaurant voisin les deux plats de mon dîner. La journée se passe sans ennui, car on ne s'ennuie pas quand on a des livres. Mais pourrais-je travailler ? Je n'en sais encore rien ; je prévois seulement que ce me sera difficile. J'oubliais une petite cérémonie. Ma porte se ferme en dedans par un loquet de bois, en dehors par un gros verrou, qui se fixe au moyen d'une bonne serrure qu'un guichetier vient fermer tous les soirs. Ce qui me manque le plus, c'est le sommeil. Peut-être viendra-t-il plus tard. En somme, tout cela ne m'a pas causé un seul moment d'émotion pénible. Je suis où je dois être, où il convenait que je fusse, pour la cause à laquelle j'ai consacré ma vie. *Deus bene omnia fecit.*

Pour parler maintenant d'autre chose, quand je vous disais de ne pas lire mon livre, ce n'est certes pas que vous ne le puissiez parfaitement entendre, mais je craignais qu'il ne vous ennuyât. Savez-vous qui en est ravi à la lettre ? Béranger. Ce pauvre livre, au reste, m'a déjà valu force calomnies et grosses injures pieuses. Cela n'empêche pas que déjà dix-huit cents exemplaires courent le monde.

Amitiés à ce qui vous entoure. Je vous embrasse, cher, de tout cœur.

XCIV. — Au même.

Sainte-Pélagie, 3 mars 1841.

Je vous écris ce petit mot, mon cher ami, pour savoir si vous avez reçu ma réponse à la lettre que vous aviez adressée à M. B***. Je vous donnais quelques détails sur mon logement et mon genre de vie dans cette maison qui n'a rien d'agréable. Il y a de cela tout à l'heure deux mois, et c'est ce qui me fait craindre un peu que ma lettre ne vous soit pas parvenue. Elle a dû cependant être mise très exactement à la poste. Ma santé se soutient, et, sous ce rapport, je n'aurais pas à me plaindre, si le défaut d'air et d'exercice en diminuant mes forces, ne m'empêchait de travailler. Du reste point d'ennui, on ne s'ennuie point quand on a des livres. Beaucoup de personnes aussi me viennent voir, et quelquefois trop. On me dit qu'en prison, la pire saison est l'été, et je le crois aisément, parce qu'alors soleil, verdure, tout vous attire au dehors. En somme, je suis comme nos pauvres marins sur les pontons anglais : mais je me console dans la pensée qu'une fois libre je recommencerai la guerre, et certes elle sera bonne, ou les forces me manqueront.

Allez-vous quefquefois à Saint-Malo ? Où en est le bassin, et quand sera-t-il fini ? S'ils faisaient

bien, ils raseraient les murs jusqu'au niveau des quais et y planteraient des arbres. Ce seraient des pierres toutes rendues, et la ville y gagnerait en agrément. Il est vrai que ce serait pour moi une raison de plus de ne jamais la revoir ; mais qu'ils ne s'arrêtent pas pour cela, il faudrait une suite de miracles pour que l'envie me prît de revoir un pays qui ressemble si peu à ce qu'il était dans mon enfance. Après la dissolution de la Chambre, que tout annonce devoir être prochaine, je ne sais s'ils renommeront Berthois. Dites-leur bien de n'y pas manquer, ils se créeraient un regret immortel. Ce serait déparer leur couronne déjà si riche de honte et de lâchetés.

Souvenirs affectueux à tous les vôtres. Nous avons depuis quelques jours un temps assez doux mais humide. Adieu, cher ami, tout à vous de cœur.

Adressez-moi vos lettres sous le couvert de Pagnerre.

XCV. — Au même.

Sainte-Pélagie, 18 mars 1841.

J'ai senti ces jours derniers, où il faisait un temps du mois de mai, l'ennui de la réclusion. Quand le soleil brille, que l'air est doux, vous êtes malgré vous attiré au dehors, et c'est alors surtout que

l'emprisonnement est pénible. On me l'avait dit, et l'on disait vrai. Si rien ne dérange mes projets, j'irai vous voir en 1842, et, poussant jusqu'à Brest, que je ne connais pas, je reviendrai par Nantes, en remontant la Loire jusqu'à Orléans. Mon neveu m'accompagnera et peut-être Adrien Benoît. Pour Saint-Malo, j'y ai renoncé. Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde un lieu dont la vue m'inspirât des sentiments aussi tristes. Ils m'ont envoyé un prospectus d'un bateau à vapeur qu'ils veulent établir pour faire les voyages du Havre, d'un côté, et de Nantes, de l'autre, sans doute pour m'engager à souscrire. J'ai mis ce prospectus avec l'adresse du conseil municipal, à propos de l'attentat de Darmis, adresse imprimée, comme celle de Morlaix, dans le *Moniteur*, parce qu'elle contenait une vraie délation contre les écrivains et spécialement contre moi, suivant ce que tout le monde a cru y voir ici. Les dilapidations dont vous vous plaignez sont partout les mêmes. Distraction faite des intérêts de la dette, le quart au moins du reste du budget est gaspillé par l'administration et ses complices. Personne ne l'ignore, mais on laisse aller. Le mouvement pour la réforme électorale se propage rapidement, surtout dans le Midi. Nos départements de l'Ouest sont les plus arriérés et les plus inertes. Est-ce bêtise ? Est-ce lâcheté ? L'un et l'autre peut-être. On s'attend à une dissolution prochaine de la Chambre, sur laquelle aucun mi-

nistère ne peut compter, tant elle est fractionnée et pourrie de corruption. La nouvelle ne vaudra pas mieux ; où allons-nous donc par cette voie? Et cependant l'Europe nous menace, les causes de guerre se multiplient et s'aggravent chaque jour. La question d'Orient, que quelques-uns croyaient finie, commence à peine. Elle n'a de terme possible qu'un partage, comme je le leur ai dit dans ma brochure. Puis l'ambition anglaise, qui partout irrite et provoque des inquiétudes trop fondées. D'ici à peu d'années, l'Europe sera en feu. Puisse la France alors avoir à sa tête un gouvernement digne d'elle ! Je vous embrasse de cœur, cher ami.

XCVI. — Au même.

Sainte-Pélagie, 7 mai 1841.

Nous n'avons pas échappé plus que vous, mon cher ami, à ces grandes chaleurs accompagnées d'orage dont vous vous plaignez, et vous avez raison de croire qu'elles ne sont rien moins qu'agréables dans un cabanon qui n'offre aucun moyen de s'en garantir, et où l'on manque d'air. Ce sera bien pire quand il faudra choisir entre deux manières d'être étouffé, soit en fermant les lucarnes, soit en les ouvrant pour recevoir du dehors cette espèce de fluide brûlant qui remplit l'atmosphère en certains jours d'été. Tout cela cependant ne m'empê-

che pas d'être parfaitement tranquille et de travailler beaucoup. J'oppose à l'influence des lieux une volonté forte, et je m'en trouve bien. Je n'ai pas cru un seul instant à une amnistie, elle est impossible à ces gens-là, qui ne vivent que de violence. Figurez-vous leur position par ce qu'on a vu aux dernières fêtes. Cent mille hommes sous les armes, des canons à toutes les issues, pour protéger, quoi ? Un baptême ! Et Louis-Philippe obligé de dérober sa marche, de tromper, de ruser, comme un lièvre qu'on chasse, pour se rendre au galop à Notre-Dame, et pour en revenir. Nous nous enfonçons tous les jours dans un gouvernement de prétoriens, soutenus par une police, dont la magistrature n'est qu'une succursale, et la soutenant à leur tour. On ne manque aucune occasion de pousser le soldat au meurtre des citoyens. Dernièrement, à dix pas de moi, un prisonnier qui lisait à sa grille a été tué roide par la sentinelle. Et ce système est soutenu par une Chambre infâme, par des députés vendus et à revendre, dilapidateurs éhontés de la fortune publique, qui, chose inouïe jusqu'à présent, viennent de dépasser, dans les allocations du budget, les demandes mêmes des ministres. Voilà où nous en sommes, et où en serons-nous dans un an, dans deux, dans trois ? Qui le pourrait prévoir ? Les *Lettres* ont produit une vive impression, ici et dans le reste de la France. Le pouvoir commence à faire entendre que l'on n'en-

tamera point de poursuites contre le faussaire prétendu. C'est avouer l'authenticité, d'ailleurs parfaitement certaine, de ces documents qu'aucune expression ne saurait qualifier, de ces preuves écrites d'une politique réellement infernale, et d'une trahison sans exemple. Quand la nation se lassera-t-elle ? Quand, réveillée de sa torpeur, songera-t-elle à sauver sa vie qu'on menace ? Dieu le sait !

On ne se tiendra pas, croyez-le bien, aux lois qui vous indignent. Ce n'est qu'un commencement, vous en verrez bien d'autres.

Si, lorsque j'irai en Bretagne, je ne passais pas, cher ami, quelques jours avec vous, je manquerais presque totalement le but de mon voyage. Je serai probablement accompagné de mon neveu et d'Adrien Benoît (ce n'est pas lui qui est député, mais Denys Benoît, fils de l'ancien directeur général). Pendant que celui-ci (Adrien) se promènera à Rennes, à Saint-Malo, etc., nous causerons ensemble au Bouvet. Mille affectueux souvenirs à Mme Louvel, à son mari, et à Jean-Louis, à tous ceux enfin qui vous tiennent par quelque côté, et qui ont conservé quelque souvenance de moi. Tout à vous de cœur, cher bon ami.

XCVII. — Au même.

Sainte-Pélagie, 5 juillet 1841.

C'est vraiment, cher ami, trop d'occupation, et

vous devriez prendre plus de repos sur vos vieux jours ; mais ce serait peine perdue que de vous prêcher là-dessus, c'est pourquoi je me tais. Me voici pour moi à la moitié du temps que je dois passer ici. Les six derniers mois passeront comme ont passé les six premiers, après quoi je rentrerai dans la lutte, qui n'est pas moins rude que la prison, et qui m'y ramènera peut-être. A la garde de Dieu ! Outre les deux ouvrages que mon beau-frère vous a envoyés, j'en ai publié un troisième que vous recevrez bientôt, si déjà vous ne l'avez reçu, et qui se lie étroitement aux autres. J'y combats les sectes extravagantes qui nous font tant de mal par les frayeurs qu'elles inspirent aux niais, qui ne savent pas que les meneurs sont payés par la police, et qu'ils n'entraînent qu'un bien petit nombre d'imbéciles. Ceux-ci sont furieux contre moi, et les autres affectent de l'être. Ma vie se sera passée dans une guerre continue, et j'aurai bien gagné, convenez-en, le repos de la fosse. Il fait bien chaud dans mon cabanon, et bien froid aussi selon la saison. Faute de grand air et d'exercice, peut-être aussi par suite d'un travail forcé pour mon âge, j'ai été fort souffrant ces temps derniers, privé de soleil. Quelques médecins de mes amis, qui viennent me voir de fois à autre, ont décidément constaté ce que je croyais bien depuis longtemps, c'est que j'ai une maladie de cœur, inguérissable, mais qui n'offre point de danger immédiat. Ce n'est pas même

elle qui me tuera selon l'apparence, ainsi ne vous inquiétez point. Je conserve toujours et bien chèrement le projet de vous aller voir l'an prochain si tout s'arrange, comme j'en suis convenu, avec mon neveu Ange et Adrien Benoît. Nous irons au Havre par la Seine, du Havre à Caen, de Caen à Trémigon ; de là j'irai passer quelques jours avec vous, puis nous reprendrions, moi et mes compagnons de voyage, la route de Brest, que je n'ai jamais vu ; de Brest, nous irons à Nantes par Lorient et Vannes, et de Nantes, remontant la Loire jusqu'à Orléans, nous trouverions là le chemin de fer, par lequel nous serions en quatre heures à Paris. Quoi qu'il en soit de cet itinéraire, à moins d'obstacles que je ne prévois pas, toujours est-il sûr, cher ami, que je vous reverrai dans un an au plus tard, et c'est là pour moi l'essentiel. Mon pauvre N***, acquitté en première instance sur une accusation qui n'a pas même le moindre prétexte, va, sur l'appel du bureau de police qu'on appelle parquet, comparaître de nouveau devant la cour royale. On ne peut rien prévoir sur le jugement, parce qu'il n'y a plus de jugements mais des condamnations prononcées d'avance sur les ordres des odieux tyrans qui oppriment la France et qui la déshonorent. *Exoriare aliquis !* Patience, cela viendra. Mes amitiés autour de vous. Je vous embrasse de cœur.

XCVIII. — Au même.

Sainte-Pélagie, 2 août 1841.

Je crois, cher ami, que vous avez raison, pourvu que vous n'excédiez pas la mesure de vos forces. Vous n'avez plus celles de la jeunesse, et, sans tomber dans l'inaction, que vous ne supporteriez pas, il vous faut plus de repos. Laissez quelque chose à faire à vos petits-enfants. Je vous félicite, et je félicite Jean-Louis que le nombre en soit augmenté ; il n'y en aura jamais trop, mais je suis de l'avis de la mère, et, si une fille venait à son tour, *me sembleroit l'ouvrage bien beau et à propos*, comme dit un de nos bons vieux auteurs.

Je suis surpris que vous n'ayez pas encore reçu mon dernier volume [1]. C'était mon beau-frère qui devait vous l'envoyer. Il aura probablement attendu une occasion qui aura tardé. Vous voudriez que j'écrivisse en faveur des chrétiens d'Orient. Hélas ! à quoi bon ? Ce seraient des paroles jetées au vent. On a formé un comité pour venir à leur aide ; il se compose d'hommes de toutes les opinions, et c'est M. de Chateaubriand qui le préside. J'en causais l'autre jour avec lui ; il sent à merveille qu'on ne fera rien et qu'on ne peut rien faire. C'est

1. *Une voix de prison* (1841).

la politique seule et surtout celle de la Russie et celle de l'Angleterre qui décideront toutes ces questions. Nous n'y aurons pas même une ombre d'influence, soit par nos armes, soit par notre diplomatie. Il n'y a plus de France. Les bastilles terminées, nous ne serons désormais qu'un troupeau muet, une vile plèbe courbée sous le sabre-poignard de quelques milliers de prétoriens, jusqu'au jour du réveil pourtant! Voyez ce qui vient de se passer à Toulouse. Le pouvoir y voulait des massacres. La garde nationale sauve la ville et y maintient l'ordre. On la casse parce qu'elle n'a pas versé le sang de ses concitoyens. Il y aura de mauvais jours, mais les scélérats, à qui Dieu a permis que nous fussions livrés, n'arrêteront cependant pas le mouvement providentiel des choses, et tôt ou tard leur châtiment justifiera la justice céleste, dont leurs crimes impunis ébranleraient à jamais la foi dans le cœur des peuples.

J'ai été retenu plusieurs jours au lit par une fièvre assez forte, accompagnée de maux de tête violents, mais cette indisposition est maintenant passée. Il est impossible qu'on ne se ressente pas d'une totale privation d'air extérieur et d'exercice, sans compter les sujets de continuelle irritation.

Il faut dire aussi que depuis deux mois nous avons un temps comme je n'en vis jamais en cette saison : point de soleil, des pluies sans fin, et quelquefois la température de mars.

Je déménagerai, ou plutôt l'on me déménagera en octobre. J'ai arrêté un appartement rue Tronchet, derrière la Madeleine. C'est une rue qui a la largeur d'une place, de sorte que j'aurai de l'air et de la lumière, ce que je cherche avant tout. Le quartier me convient, je touche au boulevard et ne suis pas loin des Champs-Elysées. L'appartement, exposé à l'est, avec un balcon de 12 mètres sur 1m, 10, est grand et commode. L'inconvénient, c'est le peu de hauteur, 7 pieds moins quelque chose, et cent dix-huit marches à monter, enfin le cinquième au-dessus de l'entresol. Mais je suis seul sur mon carré. Si vous veniez à Paris, très cher, j'aurais une bonne chambre à vous donner. Qui sait si quelque affaire ne vous y amènera pas un jour? Nous ferions ensemble quelques promenades, et le soir notre partie de tric-trac. En attendant, j'ai cinq mois encore à passer dans le cabanon d'où je vous écris. Je vous embrasse de cœur.

XCIX. — Au même.

Sainte-Pélagie, 28 septembre 1841.

Nous voici donc en automne, mon cher ami; dans un mois on se chauffera, et cette saison si triste au dehors est la moins mauvaise en prison. Depuis ma dernière lettre j'ai éprouvé quelques indispositions, mais elles ont cédé à la diète, qui est

mon grand remède. N*** est sous le même toit que moi ; cependant, comme on l'a placé dans une autre partie de la maison, nous ne nous voyons pas plus qu'auparavant. Il se porte bien, grâce à Dieu ; et le 10 novembre il sera libre, après deux mois de séquestration, dont il sera tenu compte à qui de droit, au jour des rétributions qui viendra tôt ou tard ; car, quoique boiteuse, dit-on, jamais la justice ne reste en chemin, elle arrive toujours.

Tout se détraque furieusement dans l'odieuse machine qui nous broie. Elle peut, néanmoins, à mon avis, fonctionner tellement quellement quelques années encore. Le ministère tombera, selon toute apparence, au commencement de la session, et ce sera un malheur. Celui, quel qu'il soit, qui lui succèdera, relâchera les ressorts trop tendus, de sorte que les niais, croyant plus ou moins à un changement de système, seront disposés à prendre patience. Puis viendront les élections générales, qui occuperont les esprits pendant quelque temps. Après quoi l'on dira, il faut voir ce que sera la nouvelle Chambre et ce qu'elle fera. L'indolence, la lâcheté, ne demandent que des prétextes, c'est pourquoi le progrès est si lent, à cette époque surtout d'égoïsme et de dissolution morale. En attendant, notre puissance s'en va et notre honneur aussi. Nous devenons la fable des autres peuples, et une proie morte dans laquelle chacun d'eux met sa dent sans crainte et sans risque. Qui aurait cru

qu'en dix années le pouvoir pût faire descendre la France si bas !

Ne manquez pas de me parler de votre santé en me répondant. Puisse-t-elle être aussi bonne que je le désire, mon cher ami ! J'espère toujours aller m'en assurer moi-même le printemps ou l'été prochain. Vous ai-je dit que j'avais changé d'appartement ? Celui que j'occupais était inhabitable à cause des portiers, et personne après moi n'y tiendra. On m'a déménagé dernièrement. A la vue près, je serai mieux où je vais, rue Tronchet, derrière la Madeleine. Toutefois j'aurai, pour parvenir à mon cinquième étage au-dessus de l'entresol, cent dix-huit marches à monter. Ce sera bon pendant que j'aurai des jambes. Heureusement je sors peu de chez moi, ce n'est pas comme à la campagne. Qui m'eût dit que je serais forcé d'y renoncer ? Je me promène souvent avec vous dans votre jardin et sur le bord de votre grève si vivante; puis, quand nous sommes las, nous nous en allons faire la partie de trictrac près de la fenêtre d'où l'on voit les bateaux revenir avec la marée. Avouez que c'est un doux et agréable spectacle, quand je ne me fâche pas contre les dés. Tout à vous de cœur, bien cher ami.

C. — Au même.

Sainte-Pélagie, 8 octobre 1841.

Certainement je vous tiendrai ma parole. Cher

ami, il faudrait pour m'en empêcher des circonstances bien imprévues.

Je compte placer mon voyage vers la fin du printemps. Mon neveu m'accompagnera, et peut-être aussi M. Adrien Benoît, qui a le désir de voir la Bretagne. De Trémigon, pendant les huit ou dix jours que je compte y passer, il pourrait faire deux excursions, l'une à Rennes, l'autre à Saint-Malo. Si votre santé et vos affaires vous le permettaient, vous me viendriez chercher chez ma sœur, qui vous reverrait avec tant de plaisir, elle et toute sa famille.

Il est vrai que j'ai été heureux que les chaleurs ne fussent pas plus grandes ; car, lorsqu'elles deviennent ce qu'elles sont d'ordinaire en été, mon cabanon est une vraie fournaise. Quand j'en sortirai le 3 janvier, il me faudra user de précautions pour me rhabituer peu à peu au grand air. C'est un avis que m'ont donné et les médecins et des gens d'expérience. J'ai envie de savoir si j'aurai de la peine à retrouver mes jambes. Figurez-vous ce que c'est qu'une année entière passée sans marcher. Car je n'ai pas mis ni ne mettrai le pied hors de ma chambre.

On continue de faire ici des arrestations nombreuses. Cela ressemble beaucoup, avec moins de fracas, à 93. On ne tue guère, il est vrai, mais on fait mourir lentement ; on ne confisque point, mais on ruine. Tout ceci mène évidemment à quelque

coup d'État. Le pouvoir le sent et il s'y prépare ; nous étions destinés à voir de bien mauvais jours, la France abaissée au dehors, livrée à l'étranger par des traîtres, et opprimée au dedans, courbée sous le bâton d'assommeurs gagés. Espérons qu'elle se relèvera de toutes ces ignominies et que justice sera faite.

On continue petit à petit de m'emménager *rue Tronchet*, nº 13. X*** se porte bien, il sera libre le 12 novembre. Dieu le conserve, car c'est un bien bon et honnête, et brave jeune homme.

D'accord avec Christine, dame Munôz, Louis-Philippe travaille à rallumer la guerre civile en Espagne. Il n'est point de crime que ne tente cet homme. Je présume que sa nièce lui fait espérer pour l'un de ses fils la main d'Isabelle ; mais là encore il rencontrera les Anglais et leur *non* positif et impératif.

Voilà mon neveu qui me prie de vous présenter ses respects. Son oncle vous embrasse comme il vous aime, de tout cœur, cher ami.

CI. — Au même.

Sainte-Pélagie, 25 novembre 1841.

Que de tristes nouvelles dans une seule lettre, cher ami ! Il semble que les hommes n'aient guère en ce monde autre chose à faire que de se consoler

mutuellement, et de se tendre la main pour s'aider à achever les quelques pas qui les séparent de la dernière et commune demeure où quelques-uns arrivent si prématurément. Ce ne sont pas les plus à plaindre et *qui addit annos, addit et laborem.* Je ne laisse pas de prendre une bien vive part à la douleur de tous les vôtres, à celle particulièrement de Mme Deniau, et je vous prie de le lui dire.

Les précautions que vous me recommandez à ma sortie d'ici ne seront certainement pas de trop. Plusieurs médecins m'en ont dit autant, et aussi d'autres personnes qui en parlaient par expérience. Encore celles-ci prenaient-elles l'air et un peu d'exercice dans les cours, tandis que, pendant une année entière, je ne serai pas sorti une seule fois d'un trou de 5 pieds 8 pouces de hauteur, dont les ouvertures, masquées de barreaux épais, n'ont en tout et pour tout que 10 pouces de jour. Je ne sais pas à quelle époque je placerai mon voyage en Bretagne ; mais, dans tous les cas, vous serez prévenu d'avance. Si Adrien Benoît ne venait pas, je partirais probablement vers le commencement de mai ; s'il se décide, au contraire, à m'accompagner, il est probable que j'irai plus tard.

Du 26.

Je fus forcé hier par la migraine d'en rester là. Aujourd'hui je suis beaucoup mieux, et je reprends. Il ne me reste plus que trente-huit jours de geôle,

après quoi je monterai mes cent dix-huit marches. C'est beaucoup, en effet, mais n'ayant pu chercher moi-même un appartement, j'ai dû m'arrêter au premier qui m'a paru être à peu près mon affaire, pour ne pas abuser de la complaisance de ceux qui s'étaient chargés de ce soin. Le pis est qu'il m'en coûtera 3 ou 400 fr. de plus par an, et que je ne serai pas comme j'aurais voulu ; car j'aurai des maisons devant moi, et, quoique la rue soit des plus larges, c'est toujours une vue extrêmement bornée ou plutôt ce n'est pas une vue du tout. Au reste, qui sait combien de temps je resterai à Paris ? Je commence à craindre beaucoup que nous ne soyons une nation finie, et non seulement nous, mais l'Europe entière et tous les peuples qui appartiennent à sa civilisation. Les civilisations musulmane, indienne, chinoise, toutes enfin, ne sont pas moins usées. Il faudra peut-être que tout cela soit broyé, dissipé, détruit jusqu'à la racine, avant que le monde renaisse et que des races neuves renouvellent le genre humain, vieilli et presque putréfié. S'il y avait quelque part, sous un beau ciel, un petit coin où l'on pût vivre en paix, loin du spectacle de cette dissolution dégoûtante, je serais bien tenté de m'y réfugier. Je prends là-dessus, à tout hasard, des informations qui ne peuvent avoir, en aucun cas, d'autre inconvénient que de m'être inutiles.

On s'attend à la chute prochaine du ministère. Il n'y en a pas eu jusqu'ici de plus méprisé et de plus

exécré. Quel que soit celui qui le remplace, il ne vaudra certainement pas mieux. La France sera comme auparavant, exploitée, pillée, opprimée, et certes, puisqu'elle le souffre, elle n'a pas droit de se plaindre. Le complot Quenisset, organisé, conduit, nourri par la police, mais trop visiblement, a manqué son effet. On en refera un autre l'an prochain, et l'on tâchera de s'y prendre mieux. N'est pas marchand qui toujours gagne.

Mille compliments affectueux autour de vous. Je vous embrasse de cœur

CII. — Au même.

Paris, rue Tronchet, n° 13, 4 janvier 1842.

Voilà, cher ami, la date que vous attendiez. Je vins hier matin m'établir ici, où j'espère être passablement, ce qui déjà est rare en ce monde. Cependant, outre la hauteur d'étage, cette maison a pour moi deux grands inconvénients, le bruit heureusement tout extérieur, excepté quand les domestiques se couchent et se lèvent au-dessus de ma tête, et le défaut de vue. Je ne me fais point, quelque large que soit la rue, à n'avoir devant moi que des maisons. Par ailleurs, le quartier me convient, j'ai de l'espace, une bonne distribution, mais trop de portes, ce qui ôte de la place pour les meubles. Il me faudra, au reste, quelques jours pour

bien connaître ce nouveau logis et m'y habituer. Ce que j'ai de mieux, c'est le cabinet d'où je vous écris. Toutes les pièces sont très claires.

J'oubliais de vous dire, mon ami, que si quelque affaire vous amenait à Paris, et cela peut arriver après tout, j'ai à vous offrir une bonne petite chambre, que vous ne refuseriez sûrement pas; j'en serais trop peiné.

Adieu, très cher ami, je suis pressé, et je veux que cette lettre parte sans retard. Mille amitiés autour de vous. Votre tout dévoué et à jamais.

CIII. — Au même.

Paris, 21 janvier 1842.

Je suis forcé, mon cher ami, d'avancer mon voyage en Bretagne, et je me hâte de vous en prévenir. Je partirai avec mon neveu le 1er février. Nous arriverons le lundi à Trémigon. Je succombe vraiment à la fatigue depuis ma sortie de prison. J'ai depuis quelques jours une extinction de voix, et il faut que je sorte tous les soirs, que tous les soirs je m'en aille dîner en plus ou moins nombreuse compagnie, enfin je n'y tiens plus, et pour comble je n'ai point de domestique à demeure. Je ne pourrai m'arranger dans mon petit ménage qu'à mon retour.

A bientôt, cher ami, je jouis d'avance de toute la joie que j'aurai à vous revoir.

CIV. — Au même.

Trémigon, jeudi 3 février 1842.

Je suis, mon cher ami, arrivé ici ce matin, un peu fatigué, pas trop cependant. Nous avons eu pendant le voyage un temps fort beau pour la saison. Voici à présent mes projets. S'ils ne dérangent rien aux vôtres, ce que je vous prie de me mander. Dimanche, à sept heures et demie ou huit heures au plus tard, je partirai de Trémigon pour Mordreux dans le cabriolet de mon beau-frère; j'irai par Dol jusqu'au Vieux-Bourg. De là je continuerai ma route, toujours en cabriolet, si le chemin vicinal qui passe à la Villehuchet est praticable; dans le cas contraire, je ferai à cheval cette partie du voyage jusqu'à Pleudihen, d'où je me rendrai de mon pied au Bouvet. Vous jugerez mieux que moi, d'après ce que je viens de vous dire, à quelle heure à peu près j'arriverai à Pleudihen. Dites-moi quel est l'état du chemin vicinal. Je passerai avec vous trois jours francs ; le jeudi on viendra me chercher, et je m'en retournerai de la même manière.

Adieu, très cher ami, combien je serai heureux de vous embrasser après une si longue absence ! Tout le monde ici vous présente ses respects affectueux. A jeudi !

CV. — Au même.

Paris, 7 mars 1842.

J'ai tardé à vous écrire, cher ami, parce que j'espérais pouvoir vous dire quelque chose de positif, au sujet de la gravure que vous désirez. Je m'en suis occupé dès le lendemain de mon arrivée, et cependant je ne saurais vous mander encore rien de certain. C'est une chose terrible dans ce pays-ci que d'avoir à compter sur quelqu'un pour quoi que ce soit ; non que la bonne volonté manque, mais le temps passe si vite, que la plus petite chose en demande beaucoup pour être menée à fin. Comptez qu'aucun délai ne viendra de moi assurément, et que ce n'est pas ma faute si *je me hâte lentement.* Quant à vos autres commissions, vous les recevrez au plus tard quand mon neveu retournera en Bretagne, et plus tôt s'il a quelque chose à envoyer à Trémigon.

Le voyage m'a moins fatigué en revenant qu'en allant. Sans être encore tout à fait bien, je me trouve mieux cependant. Peu à peu je m'arrange dans mon nouvel appartement, qui m'est commode et qui me plaît. J'ai une bonne domestique, c'est beaucoup. Malheureusement elle accouchera le mois prochain, ce qui m'embarrassera pendant une quinzaine de jours. Autant j'ai été heureux de vous

revoir, cher ami, autant je regrette que ce plaisir-là ne se renouvelle pas plus souvent. Il est bien triste d'être séparés par une si longue distance, et d'être si vieux, et de se déplacer si difficilement. Que n'ai-je vingt années de moins ! Le voyage alors ne serait plus une affaire. Enfin il faut prendre la vie telle qu'elle est. Nous ne la faisons pas, et le pis est qu'elle nous défait après un certain terme. Je ne m'en plains pas pourtant. Qui voudrait enfoncer de plus profondes racines dans cette boue où nous pataugeons?

On croit ici que le traité qui concède aux Anglais le droit de visite sera ratifié furtivement, et ce ne sera certes pas la dernière trahison de ceux qui, depuis douze ans, avec une audace et une fourberie sans exemple, vendent la France à l'étranger. Quand celle-ci se réveillera-t-elle ? Rien n'annonce encore ce moment. Nous allons avoir de nouvelles élections générales. Je ne doute pas qu'il n'en sorte une Chambre pire que la Chambre actuelle, plus hostile à la liberté, plus âpre à la curée, plus lâche, plus servile, plus infâme. Ce sera un tour de force, et on le fera.

J'ai reçu une lettre de Villéon, que je vous prie de remercier des bonnes et affectueuses choses qu'il m'écrit en son nom et au nom de sa famille. Si j'étais resté plus longtemps en Bretagne, je l'aurais vu sans doute. La prochaine fois, je serai plus heureux, je l'espère au moins. Il n'est plus jeune non plus ; car il est mon aîné, mais plus fort et de meilleure santé.

Nous voici en un mois que je n'aime pas. Nous avons eu de beaux jours et doux en février, comme il est assez ordinaire. Le temps commence à devenir plus dur. Quand il fait du soleil, je l'ai chez moi jusqu'à près d'une heure, et alors il me tient lieu de feu. Ce me sera une économie réelle. Figurez-vous que depuis deux semaines le thermomètre de Réaumur n'est pas descendu, dans mon cabinet, au-dessous de 13 degrés. Ce qui me manque le plus, c'est un intérieur et aussi la campagne. Qu'y faire? Il faut se plier à la nécessité.

Dites, je vous prie, à M. et Mme Louvel, ainsi qu'à Jean-Louis, combien j'ai été heureux de les revoir, et touché de l'accueil qu'ils m'ont fait, et de l'affection qu'ils m'ont témoignée. Je la leur rends de tout mon cœur. Tout à vous, cher ami, et à jamais.

CVI. — Au même.

Paris, 7 avril 1842.

J'ai reçu votre lettre, mon bon ami. Vos dernières commissions seront faites fort exactement comme les autres. La plus difficile en elle-même, et à cause des personnes dont on est obligé d'employer le concours, est celle qui regarde la gravure. J'aurai, j'espère sous peu, à vous envoyer une note à ce sujet. On m'a parlé d'une belle gravure qui doit pa-

raître très prochainement, d'après un tableau de Scheffer ; elle ne coûterait, à ce qu'il paraît, qu'environ 25 francs, c'est un sujet religieux. La difficulté vient des dimensions du cadre. On peut laisser du blanc, mais encore il y a-t-il quelques proportions à garder. Quelqu'un a eu l'idée d'un petit tableau au lieu d'une gravure. J'aurai, là-dessus, ces jours-ci, des renseignements que je vous transmettrai. On a quelquefois pour peu de chose des ouvrages fort jolis.

Maintenant je viens au sujet dont nous avons causé, je veux dire l'arrangement pour la Chênaie. Je serai bien aise de savoir sans trop de retard à quoi m'en tenir, car à mon âge on n'a pas de temps à perdre en négociations.

Mille amitiés autour de vous. Nous avons ici un triste regain d'hiver, qui m'a valu la grippe comme à presque tout le monde. Tout à vous, cher, et de tout cœur.

CVII. — Au même.

Paris, 6 mai 1842.

J'ai reçu, cher ami, votre lettre du 26 avril. Plusieurs personnes se sont occupées de la recherche dont vous m'aviez chargé, et voici le résultat des renseignements qu'on m'a donnés. Il est très difficile de trouver de belles gravures dans les dimensions

de votre cadre, ou plutôt il n'en est point à plusieurs personnages, qui ne soient notablement plus grandes.

On m'assure qu'à raison du grand nombre de jeunes peintres qui ont besoin de travailler pour vivre, on ferait faire pour 100 francs un joli tableau à l'huile, dans les dimensions indiquées.

Ce serait une copie réduite. Il faudrait peu de figures, qui sont ce qu'il y a de plus difficile et ce qui prend le plus de temps. Un paysage ou une marine aurait proportionnellement plus de mérite d'exécution. J'attendrai votre réponse, soit pour connaître votre choix, soit pour continuer mes recherches.

Toutes vos autres commissions sont prêtes et partiront très prochainement par une occasion directe pour Saint-Malo, d'après ce que mon neveu me dit hier.

Pendant que vous écriviez à mon frère à Ploërmel, il était ici pour ses affaires. Il est reparti depuis quelques jours, de sorte que vous pourrez, je pense, le voir à votre retour de Vannes. Peu m'importe sa décision, pourvu qu'il en prenne une, et je ne comprends pas sous quel prétexte il pourrait s'y refuser.

Ma santé n'est pas des meilleures. Je me ressens de la prison après en être sorti. Ce qui me contrarie le plus, c'est le retard que cet état de souffrance apporte à mon travail. Vous allez voir dans quelques mois des élections nouvelles, chaque parti

prend ses mesures pour ce combat auquel je m'intéresse, quant à moi, fort peu, certain d'avance que la Chambre prochaine ne diffèrera de celle-ci que par quelques noms, sans que rien soit changé dans le fond des choses. La France continuera d'être abaissée, humiliée au dehors, exploitée au dedans, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de la délivrer des vampires qui la sucent et des traîtres qui la vendent.

Adieu, très cher ami, je vous embrasse de cœur.

CVIII. — Au même.

Paris, 24 mai 1842.

Je reçois à l'instant, mon cher ami, votre lettre du 21, et j'y réponds tout de suite, afin de finir le plus tôt possible l'affaire dont vous m'entretenez. Je vous prie donc de régler, comme vous le trouverez juste, l'indemnité qui devra me revenir pour la jouissance de la Chênaie, étant désormais bien décidé à ne retourner de ma vie dans ce lieu que j'ai créé en y dépensant des sommes considérables, maintenant tout à fait perdues pour moi.

Je crois que vous serez content de la *Galathée*. C'est une très belle gravure, et l'épreuve est bonne.

Maintenant, cher ami, je ne sais en vérité quand je vous reverrai, ma santé n'est pas bonne, et la vie enfermée que je mène ici ne l'améliore pas. Puis les voyages me fatiguent beaucoup. Cepen-

dant je ne renonce certainement pas à celui de Mordreux. Il serait superflu de vous dire combien je suis reconnaissant de la bonté que vous avez de donner vos soins à la triste affaire dont je vais attendre la conclusion avec impatience, afin de perdre, autant que possible, tout souvenir du lieu où j'ai si longtemps vécu, et où j'avais choisi ma fosse.

Mille amitiés autour de vous. Je vous embrasse de tout cœur.

CIX. — Au même.

Paris, 28 mai 1842.

Vous avez reçu, mon cher ami, la lettre par laquelle je vous priais d'en finir le plus tôt possible de ce qui regarde la Chênaie, dont j'ai grande hâte de n'avoir plus à entendre parler....

J'ai encore, mon bon ami, à vous prier d'une chose. A mon dernier voyage à Rome, j'en rapportai un calice qui me fut donné par les Polonais, en souvenir de ce que j'avais fait pour leur cause. Ce calice est resté entre les mains de mon frère. Veuillez le réclamer en mon nom, et lorsqu'il vous aura été remis, l'envoyer, quand l'occasion se présentera, à Trémigon. Je tiens à ce qu'il soit conservé dans ma famille.

Je suis un peu souffrant, et c'est pourquoi j'abrège ma lettre, qu'il est temps, d'ailleurs, de

jeter à la poste pour être sûr qu'elle parte aujourd'hui.

Tout à vous et de tout cœur.

CX. — Au même.

Paris, 6 juin 1842.

Je sens bien comme vous, cher ami, qu'on ne finira rien par correspondance.

Je ne vous remercierai point, puisque vous ne le voulez pas, mais je sens bien vivement en cette occasion, comme en toutes les autres, ce que je dois à votre si constante, et si bonne, et si douce amitié.

Ma santé n'est pas bonne, il me faudrait un peu d'exercice et le grand air; mais, après avoir épuisé toutes les combinaisons, j'arrive toujours à reconnaître qu'il n'y a désormais rien de possible pour moi que de rester dans ma chambre. Je pourrais, il est vrai, m'établir à la campagne près de Paris, je n'y ai même pas entièrement renoncé. Cependant, outre l'ennui de pouvoir être renvoyé tous les jours, de ne disposer de rien, ni d'un arbre ni d'une fleur, presque de ne prendre dès lors aucun intérêt à aucune chose, je crains la solitude complète où je me trouverais, surtout pendant les mois de l'hiver. Nous verrons toutefois. Je me résoudrais peut-être forcément à prendre ce parti, si ma santé ne s'améliorait pas.

Vous allez avoir le mois prochain à nommer de nouveaux députés. Les candidats se remuent. On me disait hier que, dans le Calvados, M***, candidat de M. de Tocqueville et riche de 100,000 écus de rente, déclarait hautement qu'il dépenserait, s'il le fallait, 100 000 francs pour ne pas échouer. Nous voilà venus à la méthode anglaise.

Le ministère, de son côté, ne se fait faute d'aucun moyen de corruption et d'intimidation. Il l'emportera, sans aucun doute, et nous aurons une Chambre pire que celle qui s'en va. Pour mon compte, je souhaite à M. Guizot une majorité nombreuse et compacte. Si cet homme ne nous sauve pas, nul autre ne nous sauvera. Il n'y a que lui qui puisse réveiller le pays, si le pays est *réveillable.*

Veuillez dire de ma part les choses les plus affectueuses à M. et à Mme Louvel, à Jean-Louis. J'embrasse vos petits enfants. A vous, cher ami, de tout cœur.

CXI. — Au même.

Paris, 1er juillet 1842.

Votre indisposition, cher ami, aura eu probablement pour cause les grandes chaleurs que nous éprouvons depuis quelque temps. Hier, à quatre heures, mon thermomètre, à l'ombre et au nord, marquait 26° et un tiers Réaumur. Le vent souf-

flait du sud-est. On se serait cru à Rome, lorsque le siroco y arrive d'Afrique. Le soir, il y eut de l'orage et un peu de pluie. Cependant la température paraît devoir être à peu près la même aujourd'hui. Gardez-vous bien de voyager pendant que nous aurons ce temps-là. Le repos vous rétablira ; il en faut à notre âge, et c'est ce que vous ne vous dites pas assez.

Il y a des semaines déjà que vos commissions sont prêtes. Mon neveu avait compté sur une occasion pour vous les envoyer. Elle a manqué, je ne sais comment. Un autre de mes neveux, qui quittera Paris au plus tard le 15 août, vous les portera, à moins que, désirant les avoir plus tôt, vous ne préfériez qu'on vous les adresse par la diligence. Si vous vous arrêtiez, ce que je ne présume pas, à ce dernier parti, mandez-le-moi, et l'expédition sera faite sur-le-champ. Je suis bien contrarié du retard.

Je sais combien il est difficile d'amener l'individu en question à terminer une affaire qu'il croit avoir quelque intérêt à traîner en longueur.

Il est vrai qu'il y a autre chose à quoi penser ; il voyage dans la basse Bretagne ; il y fait peut-être un pèlerinage à saint Yves.

Pour être à la campagne en été, selon mes goûts, il y faudrait être chez moi, et je n'ai pas de chez moi. Je me résigne donc à vivre toute l'année à Paris. Il y a cinq jours que je n'ai sorti de ma

chambre où, pour éviter l'extrême chaud, il faut, dès le matin, fermer fenêtres et persiennes et rideaux. Si les électeurs en faisaient autant, les journaux nous ennuiraient moins des intrigues qui se croisent en ce moment par toute la France. On dit que M. V*** se présente de nouveau à Saint-Malo. Je crois, Dieu me pardonne, que j'aimerais mieux encore l'*aide de camp*. Au moins celui-ci se montre tel qu'il est : il est vendu, l'autre est à vendre. Choisissez, messieurs les Malouins.

Mille choses affectueuses à toute votre famille. Tout à vous, cher ami, et de tout mon cœur.

CXII. — Au même.

Paris, 13 juillet 1842.

Mon beau-frère ayant, sans que je le susse, écrit à mon frère que j'aurais préféré garder la jouissance de la Chênaie, ce dernier lui a fait la réponse que je vous envoie, mon cher ami. Elle ne change qu'en un point ma détermination. Je n'accepte pas ce qu'on me propose, je ne retournerai point à la Chênaie, mais je ne veux plus d'indemnité pour la jouissance que j'abandonne. Ainsi veuillez, mon cher ami, laisser les choses telles qu'elles sont et telles qu'elles étaient [1].

1. Nous devons à l'obligeance de M. Hyacinthe Blaize com-

Marie avait dit à mon neveu Ange qu'elle avait trouvé dans le placard de ma chambre une pièce d'or. Mon intention est qu'elle la garde ; ce sera comme un dernier souvenir.

Vous avez vu dans les journaux le résultat des élections. Il est tel qu'on devait s'y attendre. La Chambre nouvelle n'offrira d'autre différence avec l'ancienne qu'une plus grande corruption ; car on ne s'arrête pas dans cette voie. La France actuelle ressemble à la France d'autrefois comme un derrière ressemble à une figure. Il est triste de vieillir, il fallait s'en aller plus tôt.

J'espère que votre première lettre m'apprendra

munication de cette lettre de l'abbé J.-M. de la Mennais à son beau-frère, relative aux négociations ci-dessus :

Lamballe, 8 juillet 1842.

« Mon cher ami,

« M. Ruault me renvoie de Ploërmel et je reçois à l'instant votre lettre en date du 2. Je n'ai qu'un moment pour y répondre.

« Je vous prie de charger Ange de dire de ma part à Féli que je lui laisse la jouissance pleine, entière et absolue, sans la moindre réserve, de la Chênaie ; qu'il en dispose donc seul comme il voudra et comme si je n'étais plus de ce monde! La seule chose à laquelle je ne consentirai point, c'est à recevoir un centime pour cela.... Pauvre Féli, que je serais heureux de le savoir près de nous, dussé-je être condamné à ne jamais lui dire, *os ad os*, combien je l'ai aimé toujours et combien je l'aime !

« Tout à vous, etc.

« JEAN. »

que vous êtes entièrement rétabli. La vie par elle-même est assez pénible, sans que la maladie vienne encore en aggraver l'ennui.

A moins d'ordre contraire de votre part, mon neveu Hyacinthe vous portera vos commissions le mois prochain. Tout à vous de cœur, mon bien cher ami.

CXIII. — Au même.

Paris, 14 juillet 1842.

Je vous écrivis hier, mon cher ami, deux mots à la hâte, que mon neveu dut mettre à la poste. Je n'ai pu accepter la proposition qui m'est faite, parce que je ne veux d'aucune complaisance, parce que ce serait un acheminement à renouer des relations qui ne peuvent, ne doivent plus exister, parce qu'enfin la pensée qu'un autre regrette la jouissance d'un lieu auquel il n'a renoncé qu'à cause de moi me rendrait ce lieu insupportable. Je ne reviens donc pas sur la détermination dont je vous ai fait part.

Tout mon désir est aujourd'hui d'en finir le plus tôt possible. Tout à vous, cher ami, et de tout mon cœur.

CXIV. — Au même.

Paris, 21 juillet 1842.

Je reçois à l'instant, cher ami, votre lettre du 19. Ce qui, dans l'affaire dont vous me parlez, domine

tout le reste est la résolution très ferme, prise depuis sept ans, de ne jamais renouer aucune relation. Comment pourrais-je alors accepter la plus légère condescendance ? C'est impossible, vous le voyez bien. Le premier choix de mon frère, les termes dans lesquels il l'a exprimé, ne laissent aucun doute sur sa préférence. Si je pouvais consentir à ce qu'il m'en fît le sacrifice, je me trouverais dans l'une ou l'autre de ces deux positions, ou d'être comme forcé à un rapprochement qui me répugne par mille raisons, ou de me rendre l'obligé de celui-là même avec qui je ne veux avoir aucun rapport. Encore une fois, c'est impossible. L'arrangement convenu avant que mon beau-frère n'intervînt, sans m'avoir consulté, m'affranchit de ces inconvénients. C'est pourquoi j'y persiste, bien qu'en ne consultant que mes goûts, j'eusse mieux aimé, sans doute, recouvrer l'asile sur lequel j'avais compté pour la vieillesse. Heureusement que, dans le cours de ma vie si traversée, j'ai appris, et de bonne heure, à prendre mon parti sur toutes choses.

Vos commissions partiront ces jours-ci. Un certain M. Chauvin-Dufougeray, employé aux finances, se charge de vous les expédier de Dol, où il va passer quelques semaines dans sa famille. Si cette occasion manquait encore, ce que je ne pense pas, mon neveu Hyacinthe vous les porterait vers le milieu du mois prochain.

Tout à vous, cher ami, et de tout cœur.

CXV. — Au même.

Paris, 17 août 1842.

Je vous avais, mon cher ami, écrit une assez longue lettre que mon neveu vous portera, lorsque j'ai reçu, avec la vôtre du 14, une double transaction. Je vous remercie de nouveau d'avoir terminé cette affaire. Il m'en coûte sans doute de renoncer à la Chênaie, ce qui me condamne à passer le reste de ma vie dans ma chambre, sans parler du charme qui s'attache à un lieu qu'on a créé et qui rappelle des souvenirs de tant d'années et si diverses; mais il n'est rien que je ne préfère aux conséquences qu'aurait eues pour moi la détermination opposée à celle que j'ai prise. Je ne veux pas qu'un autre soit ou puisse croire être de mon fait dans une position semblable à celle qui est la mienne maintenant, et c'est ce qui serait arrivé si, après un premier choix libre, j'avais accepté la cession de la Chênaie, résolu comme je le suis, aussi fermement que le premier jour de notre rupture, à ne renouer jamais.

Mon neveu part dans deux jours, avec son frère, pour Trémigon. Il vous remettra la transaction signée de moi, plus un volume et la petite cafetière dont je vous avais parlé. Ces deux derniers objets n'ont pu être joints à la commission. J'espère que

vous userez de la cafetière, qui, j'en parle par expérience, est tout ce qu'il y a de plus commode. Mon neveu vous expliquera la manière, très facile d'ailleurs, de s'en servir.

La migraine m'oblige d'abréger cette lettre qui n'a d'autre objét que de vous annoncer la réception de la vôtre. Tout à vous de cœur.

CXVI. — Au même.

Paris, 18 août 1842.

Cette lettre, cher ami, vous sera portée par mon neveu, qui part vendredi avec son frère pour Trémigon. Il vous remettra le volume qui manque à votre collection et une petite cafetière fort commode que je vous prie d'accepter. Avec 2 centilitres d'esprit de vin, on a, en quatre minutes, une excellente tasse de café. Depuis un an et plus, je fais le mien moi-même de cette manière tous les matins. J'avais fait, mais trop tard, les mêmes réflexions que vous sur la *Galathée*. Vous pourrez dire, au reste, aux dames qui se scandaliseraient que le tableau original est depuis trois siècles au Vatican sans que jamais aucun pape y ait trouvé à redire. Après cela, je ne sais pas ce qu'elles pourraient dire elles-mêmes.

Ne croyez pas que, quoi qu'il arrive, je laisse s'écouler beaucoup de temps sans vous revoir. Les

voyages, il est vrai, me fatiguent, mais je n'y pense pas quand c'est vous que je vais trouver.

J'acquiesce tout de nouveau à ce que vous aurez réglé avec mon frère. C'est de votre part un bon office et une marque d'amitié ajoutée à tant d'autres. Mon neveu pourrait, à son retour, m'apporter la transaction, si vous ne jugez pas ma signature pressée. Il reviendra vers la fin de septembre.

Je crains que vous ne souffriez de la chaleur extraordinaire que nous avons depuis quelques mois. Mon thermomètre, au nord, marque tous les jours 26 et 27 degrés Réaumur et quelquefois plus ; les feuilles des arbres tombent et les légumes sont hors de prix. J'ai bien peur que la récolte de blé noir ne manque entièrement. Il règne, dans quelques cantons du Midi, une suette miliaire qui enlève plus de monde que le choléra. En trente-six heures, c'est une affaire faite. Le pain, au reste, augmente; on le vend ici 4 sous, et cela au moment de la moisson et lorsque déjà le pauvre peuple souffre beaucoup de la stagnation des affaires et du manque de travail qui en est la prochaine conséquence. Cela ne change rien à la politique. Le système va son train, et, si Dieu ne nous vient en aide, je ne sais jusqu'où il nous conduira. Nous allons avoir une loi de régence, après laquelle la charte ne sera plus qu'une dérision. Mais M. Thiers l'a promise au roi, et il trouve dans la gauche des gens disposés à le suivre partout où il lui plaira de

les mener. Encore si c'était au diable ! Parmi les hommes du gouvernement, il n'y a plus, sous toutes les formes et sous tous les masques, quand ils ont la pudeur de se masquer, que l'égoïsme le plus profond et la plus hideuse corruption que le monde vit jamais. Tout s'en va, cela console d'être vieux. J'allais oublier de vous dire, au sujet des *Lettres de noblesse*, qu'elles seront très bien entre les mains de ma sœur [1]. Adieu, cher ami, ménagez-vous ; c'est ce que vous ne faites guère : *Laudo te ; in hoc non laudo.* A vous de tout cœur.

CXVII. — Au même.

Paris, 22 septembre 1842.

Mon neveu, cher ami, ne quittera certainement pas la Bretagne sans avoir eu le plaisir de vous voir et, en vous demandant vos ordres pour Paris, il vous remettra la note que vous lui avez fait demander. N'oubliez pas, je vous prie, que je suis

1. En 1788, les États de Bretagne demandèrent au roi des Lettres de noblesse en faveur de Pierre-Louis Robert de la Mennais, père de Jean et de Féli, pour reconnaître les éminents services et les largesses de cette opulente famille malouine, lors des expéditions maritimes de la France et dans les jours de disette publique ; glorieux souvenirs que Louis XVI voulut perpétuer dans l'écusson des La Mennais, *de sinople au chevron accompagné en chef de deux épis de blé et, en pointe, d'une ancre, le tout d'or.*

ici à votre disposition et que vous ne sauriez me faire de plus grand plaisir que de m'employer à tout ce qui pourra vous être agréable. Je suis charmé du succès qu'a obtenu ma petite cafetière. C'est, en effet, ce qu'il y a de mieux en ce genre, et je m'en sers tous les jours depuis plus d'un an.

Si j'étais riche, j'achèterais près de vous, sur le bord de la Rance, quelques arpents de terrain et une maisonnette pour y passer l'été. *Diis aliter visum.* Au moins irai-je vous voir de deux années l'une, tant que mes forces me le permettront. Que n'êtes-vous, cher ami, à une moins longue distance ! Mes travaux ne me permettent pas de m'absenter longtemps, et 200 lieues à faire en trois semaines me fatiguent beaucoup.

Il est vrai que j'avais songé à aller m'établir en Syrie, et que, en ce moment, on n'y est guère à l'aise. Cependant ce n'était qu'une première pensée, et s'y je m'étais, en effet, décidé à quitter la France, ce n'eût pas été à Beyrouth, mais à Smyrne que je serais allé. On y est jusqu'ici assez tranquille ; mais cela durera-t-il ? L'Orient se décompose, et notre influence s'y perd tous les jours. Impossible de prévoir de terme aux lâchetés de notre cabinet. Ce matin même, on apprenait que quelques-uns de nos vaisseaux, après s'être un instant montrés sur les côtes de Syrie, s'étaient retirés en toute hâte, par une obéissance anticipée aux ordres de l'Angleterre, ce qui pourtant n'a pas sauvé les traîtres qui

nous gouvernent des insolentes menaces de l'ambassadeur britannique à Constantinople. Qui nous eût dit, à nous, hommes de la vieille France, que nous aurions vécu pour voir cela ! Espérons qu'enfin le pays se réveillera. Il est grand temps !

Ce pauvre Saint-Malo ne ressemble plus guère à ce qu'il était de notre temps. Le voilà maintenant à cheval. Encore, si c'était pour courir après l'honneur national. Mais, hélas ! c'est le dernier de ses soucis. Cette race dégénérée, que désavoueraient ses glorieux ancêtres, a de bien autres pensées : *rem, rem, quocumque modo rem;* et vive Louis-Philippe et M. de Berthois [1] !

Adieu, cher ami, mon vieux sang s'allume, il vaut mieux se taire.

CXVIII. — Au même.

Paris, 15 novembre 1842.

Je crois, cher ami, que vous avez raison de continuer votre vie active, pendant que vos forces vous le permettront, pourvu toutefois que vous n'abusiez pas de celles-ci. J'abuse si peu des miennes que je ne les emploie même pas. L'ennui de sortir, pour sortir, sans aucun but qui me plaise, me retient dans

1. M. de Berthois, aide de camp de Louis-Philippe, avait été envoyé à la Chambre des députés par le collège électoral de Saint-Malo.

ma chambre que je ne quitte guère que pour aller de temps en temps dîner en ville, et d'ordinaire dans mon quartier. Mon estomac se ressent de ce défaut d'exercice. De là un travail difficile et lent, de mauvaises nuits, du malaise et de la souffrance, somme toute, une décadence notable. Si je ne vais pas mieux l'an prochain, et que d'ici-là je n'aie pas maille à partir avec le pouvoir, je tâcherai de me donner une petite voiture, qui me porterait hors de Paris dans la campagne, où je pourrais me promener. Ce n'est encore qu'un projet très vague, et si vague qu'il ressemble plutôt à un rêve qu'à toute autre chose. Les premières dépenses faites, j'en serais quitte, au reste, pour 800 francs par an, ce qui n'est pas énorme. Mon neveu vous trouve rajeuni. Il ne pouvait rien me dire qui me causât plus de joie.

L'ouvrage dont je vous avais parlé a traîné beaucoup, à cause de ma santé. Il s'achève pourtant. Je ne sais s'il se fera lire. C'est un problème qui sera résolu vers le mois de janvier. Peut-être à cette époque, si j'en ai le courage, me remettrai-je à l'*Esquisse*. Il ne faut pas moins de trois volumes encore pour la compléter.

A la suite de gelées assez fortes, nous avons depuis quelques jours du vent, de la pluie, mais une température supportable, avec la boue par compensation. La boue c'est Paris, et Paris c'est la boue. Il semble, au surplus, qu'on ait fermement

résolu de transformer la France entière à son image. Qu'il est triste, mon cher ami, de vivre en de pareils temps! Avez-vous lu dans les journaux les débats de l'affaire Hourdequin? L'administration de la ville vous représente toutes les autres. C'est un brigandage gigantesque, et trop de gens et trop puissants ont intérêt à ce qu'il se perpétue, pour qu'on puisse espérer en voir la fin. Chaque ministère est une caverne : le vol en gros et en détail y est organisé au su de tout le monde; et comme, du sommet du gouvernement jusqu'au dernier des employés, il n'y a que des complices, où chercher les remèdes? Jamais notre pays n'avait été livré à une race d'hommes aussi infâmes. Je ne l'en plains pas, après tout, puisqu'il les souffre; mais j'eusse aimé mieux le voir mourir d'une mort moins honteuse et moins dégoûtante.

Mille amitiés à M. Louvel. Je vous embrasse de cœur.

CXIX. — Au même.

Paris, fin décembre 1842.

Je ne veux pas, cher ami, que cette année s'en aille sans vous porter un souvenir de moi. Vous savez ce qu'il contient de vœux et pour vous et pour ceux qui sont vous encore. Je serais plus heureux de pouvoir vous les exprimer de vive voix; ils

me seraient plus doux, mais non plus vifs ni plus sincères. Qu'elle est triste la vie qui sépare ainsi ! J'ai beaucoup souffert depuis ma dernière lettre. Mon estomac, notablement affaibli par la prison, au lieu de se remettre, paraît se délabrer de plus en plus. J'aurais besoin de plus d'exercice, mais la promenade est difficile ici. Afin de me la faciliter, j'avais eu, comme je vous l'ai dit, le projet de faire la dépense d'une petite voiture. J'ai renoncé. Ce qui me contrarie le plus, c'est l'impuissance où je suis souvent de travailler. Cependant je finirai très prochainement l'ouvrage dont je vous ai parlé. Je n'ai plus guère qu'une douzaine de pages à écrire pour l'achever, et, selon ce que je présume, il paraîtra vers la fin de janvier. Je ne le crois pas attaquable, et c'est aussi ce que pensent les personnes dont j'ai pris l'avis.

Après d'épais brouillards, nous avons une petite pluie fine presque continue et fort ennuyeuse, du reste, la température du printemps. Mon thermomètre, au nord, marque en ce moment 10 degrés Réaumur. On dit qu'en Normandie les lilas prennent feuilles sous les rayons du plus beau soleil. L'hiver s'est refugié dans la politique, où rien ne fleurit, où tout se flétrit et pourrit. J'ai vu des gens qui revenaient de voyager à l'étranger. Ils sont unanimes sur un point : le mépris que nous inspirons aux autres peuples qui chantent, en crachant sur notre tombe, un *De profundis* moqueur. Ce n'est

que justice. Aucune nation ne saurait être admise à rejeter sa dégradation sur son gouvernement. Qui le soutient, si ce n'est elle ? Vivrait-il un jour, un seul jour, si elle ne lui prêtait son appui volontaire ? Tais-toi, malheureuse, et bois ta honte : elle est bien tienne. Quand on n'accepte pas la coupe d'ignominie, on la brise.

Tout à vous de cœur, très cher ami. Mille choses affectueuses à tous les vôtres.

CXX. — Au même.

Paris, 12 février 1843.

Savez-vous ce que c'est que des *Amschaspands*, des *Szeds*, des *Daroudjs*, des *Darvands ?* Je vous en enverrai très prochainement une collection, le tout formant un bon volume de 400 pages in-8°, actuellement sous presse [1]. Après cela je me renfoncerai dans la *philosophie*, et j'ai même commencé déjà le quatrième volume de l'*Esquisse*, dans lequel je traiterai de la science. Mieux vaudrait se reposer ; mais où ? mais comment ?

La forêt de Coëtquen gagnera sans doute à être débarrassée d'une partie de ses baliveaux, mais elle gagnerait aussi à ce qu'on y perçât des chemins

1. *Amschaspands et Darvands,* satire de la société actuelle, publiée en 1843, par La Mennais, sous le voile d'une allégorie persane.

d'une certaine largeur. Les arbres, comme les animaux, ont besoin d'air, et d'un air qui circule pour y puiser plus abondamment l'acide carbonique dont ils se nourrissent par leurs feuilles ; et l'on a observé que les produits des bois ainsi aérés étaient notablement plus considérables que ceux des bois plus entassés ; sur une moindre surface plantée ils rendent davantage. Cela se voit, d'ailleurs, tout d'abord par la différence de développement qui se remarque entre les arbres situés, soit dans l'intérieur des bois, soit sur leur lisière, où ils se trouvent dans des conditions plus favorables d'alimentation atmosphérique.

Le système également honteux et désastreux de prostration devant l'Angleterre est trop enraciné dans la pensée qui, depuis douze ans, dirige notre politique, pour qu'aucune mutation de ministres le puisse changer. Il faudra, pour sauver la France, un mouvement plus profond, un grand effort de la France même, enfin réveillée du sommeil funeste où l'ont plongée les traîtres qui la vendent; cela viendra, mais quand ? Je l'ignore. Plus, au reste, la réaction aura tardé, plus elle sera violente. Jusque-là, le mal en tout genre, au lieu de s'atténuer, croîtra.

Adieu, très cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

CXXI. — Au même.

Paris, 6 mars 1843.

Vous avez dû recevoir depuis quelque temps mon dernier volume. Veuillez y joindre l'errata ci-joint : rien de si difficile que d'obtenir une impression correcte.

Nous gardons, comme vous l'avez vu, M. Guizot, et j'en suis bien aise. Avec son audace antinationale, c'est l'homme qu'il faut pour réveiller la France de son miraculeux assoupissement. Ce sont les Anglais qui la gouvernent, et ils ne s'en cachent pas. Ou elle reviendra à elle-même ou elle cessera d'être une nation. En deux mots, voilà le problème tel qu'il est maintenant posé. Qu'en auraient dit nos pères? A l'aspect de cette flasque et lâche génération, je pense souvent, avec tristesse, que nous autres vieux Français, nous avons trop vieilli.

Nous avons ici une alternative presque journalière de neige et de soleil, d'hiver et de printemps. Il en résulte beaucoup de maladies. Cela n'empêche pas la foule de danser et de s'amuser. On dit qu'il y a maintenant dans Paris, sans parler de la banlieue, plus de deux cents maisons de bals payants. La police favorise tant qu'elle peut ce genre d'établissements, en dedans et en dehors des barrières. Elle fait de la boue. C'est son métier.

Souvenirs affectueux à tous les vôtres. Je vous embrasse de cœur, cher ami.

CXXII. — Au même.

Paris, 18 mars 1843.

Les ministres, faute de mieux, car le mieux était difficile, se sont contentés de me faire injurier dans leurs journaux. Le livre ne s'en est que plus vendu, voilà tout ce qu'ils ont gagné.

Si la France savait ce qu'on fait d'elle, les choses changeraient de face bientôt. Voici des faits certains.

Un consul ne part pas pour aller occuper son poste, que, par ordre exprès, il n'ait vu Louis-Philippe ; celui-ci lui recommande la prudence, le calme, et, après une longue allocution en ce sens, il ajoute : « Au reste, cela vous regarde ; car, sachez-le bien, s'il vous arrive d'entamer une lutte, vous ne serez pas soutenu. »

Lui ou le ministre disait au consul à Bahia ces propres mots : « Nous aimons mieux que vous abandonniez vingt affaires que de triompher dans une seule, au prix d'une discussion. »

N'est-ce pas là un pays bien protégé ? Et ce qu'on ne sait pas ! Il en résulte que les intérêts sur lesquels le pouvoir paraissait vouloir s'appuyer, de toutes parts en souffrance, commencent à se coa-

liser contre sa politique, notamment les fabricants de Paris, ruinés par les tarifs des douanes prussiennes.

D'un autre côté, la corruption croît d'une manière effrayante. On a répandu l'argent à pleines mains, lors de la discussion des fonds secrets, de laquelle dépendait la conservation ou le renversement du ministère. On cite, en le nommant, un député qui a reçu lui seul, les uns disent 25 000, les autres 50 000 francs.

L'administration n'est, tout entière, qu'un immense brigandage organisé. Ce qu'on apprend chaque jour là-dessus serait à n'y pas croire, si les preuves ne surabondaient. Oui, certes, si la France veut vivre, elle n'a pas de temps à perdre pour substituer au système présent un système différent de tout point. La pensée du règne, comme l'appelait dernièrement M. de Lamartine, est pour elle une pensée de mort. Mais les masses ne sont pas encore assez éclairées sur la position du pays, pour qu'on puisse prochainement attendre d'elles une résolution décisive, et plaise à Dieu que la lumière ne leur arrive pas trop tard.

Je n'ai pas sous la main les passages que vous me demandez, mais je les aurai bientôt et vous les enverrai dans ma première lettre. Veuillez remercier M. Louvel. Mille amitiés à tous les vôtres. A vous de cœur.

CXXIII. — Au même.

Paris, 6 mai 1843.

Je profite, mon cher ami, d'un petit voyage que mon neveu va faire en Bretagne, pour vous envoyer les passages que vous m'aviez demandés. J'espère que cette lettre vous trouvera mieux portant que je ne le suis moi-même. Mes forces diminuent rapidement. Depuis deux mois je n'ai pu travailler. Peut-être cet état de faiblesse, qui me tient enfermé chez moi, ne sera-t-il qu'accidentel ; nous verrons bien, et qu'importe, au reste ? Le temps humide et chaud que nous avons, et vous aussi, sans doute, doit être favorable à la campagne, aux prairies surtout. Les gelées du mois d'avril ont détruit en partie les petits fruits autour de Paris.

Rien en politique, que l'engourdissement de la lâcheté et la corruption habituelle. La France s'en va. L'esprit est parti, il ne reste plus qu'une sorte de cadavre, que la pourriture consume tous les jours. Chacun le voit, et le voit tranquillement. C'est l'enterrement le plus calme qui se puisse imaginer. Le pillage des deniers publics croît d'année en année dans des proportions effrayantes. Le traité du chemin de fer du Nord, signé par le ministre et qui va être soumis à la Chambre, assure à la Compagnie, c'est-à-dire à Rothschild et con-

sorts, un léger bénéfice de 450 millions. Du reste, Louis-Philippe dit, et très hautement, qu'il *faut que la France s'obère,* qu'elle en sera moins remuante, et voilà comme nous sommes gouvernés et administrés.

Adieu, cher ami ; mille choses affectueuses à tous les vôtres. Je vous embrasse de cœur.

CXXIV. — Au même.

Paris, 20 mai 1843.

Au moment où me parvenait, mon cher ami, votre lettre du 5 mai, vous deviez recevoir celle que mon neveu vous a portée et qui contenait les fragments que vous m'aviez demandés. C'est ce qui m'a empêché de vous répondre plus tôt. Puis, j'ai été, sinon malade, du moins quelque chose qui y ressemble beaucoup. Mes forces s'en vont, voilà trois mois que je n'ai pu travailler. L'année que j'ai passée en prison, mal nourri, sans mouvement, sans air, m'a été plus funeste que je ne pensais en sortant. J'ai laissé dans mon cabanon plusieurs années de ma vie. Je n'en regrette que l'emploi. Ne voyant aucune apparence de me rétablir ici, je vais essayer de la campagne pendant trois ou quatre semaines en Bourgogne, chez M. Benoît. Nous partirons le 3 juin et ferons le voyage, partie sur l'eau, partie en voiture, en couchant toutes les nuits ou

plutôt la seule nuit que nous aurons à passer en route. De cette manière j'aurai peu de fatigues à essuyer, et en outre l'agrément de ne me mêler de rien, ce que ma paresse compte pour beaucoup. L'affaiblissement que j'éprouve ne tient pas, je crois, aux causes physiques seulement, il vient aussi de la tristesse qu'inspire aux hommes honnêtes et qui aiment leur patrie l'état présent de la France. On ne saurait, sans douleur, la voir s'enfoncer dans la ruine et dans l'abjection où la poussent chaque jour les misérables qui spéculent de concert sur son abaissement au dehors et sa servitude au dedans, la pire des servitudes, celle qu'engendre la corruption.

Je suis charmé que vous ayez près de vous le frère de M. Louvel, et qu'il prenne goût au trictrac. C'est un moyen de passer doucement les heures dont on ne sait que faire. Pour moi je me suis remis aux échecs. Vous devriez vous y remettre aussi, ne fût-ce que pour varier. On le dit avec raison le plus beau des jeux ; il en est aussi le plus difficile, mais l'intérêt compense bien amplement la difficulté. Mes amitiés à tous les vôtres. Je vous embrasse de cœur.

CXXV. — Au même.

Paris, 2 juin 1843.

C'est demain, mon cher ami, que je pars pour la

Bourgogne. Je n'y serai que peu de semaines. Nous voyagerons sur le chemin de fer, en bateau à vapeur, en patache, en diligence, en voiture particulière; le tout pour faire 70 lieues. Heureusement on ne passe point de nuit. Je ne m'attends pas à retirer beaucoup de fruit pour ma santé de cette pérégrination ; mais, si j'étais resté ici, tout le monde m'aurait dit : Oh ! si vous étiez allé à la campagne! Au moins je m'épargnerai l'ennui de ces allocutions banales.

Il est vrai que je suis triste. Je souffre de la décadence de notre pauvre pays, livré à une race infâme qui le corrompt, le trahit et le vend. Encore si l'on pouvait combattre? Mais non. Il faut voir le mal en silence et les bras croisés. Alors à quoi bon rester en ce monde. Ce n'est pas vivre que cela.

Des âmes basses, il y en eut toujours. Ce qui est nouveau, c'est la bassesse naïve, sans honte, arrivée à ce point d'abjection de n'avoir plus conscience d'elle-même.

Nous avons eu un maussade mois de mai. De la pluie tous les jours, de brusques changements de température et à la suite beaucoup de maladies. Le pauvre Chateaubriand s'en va, il n'a plus de jambes. Béranger est depuis quatre mois sur le lit. Je ne le quitte pas sans inquiétude, non qu'il y ait danger immédiat, mais on ne se remet jamais bien de pareilles secousses à notre âge.

Adieu, cher ami. A vous de cœur et à jamais.

CXXVI. — Au même.

Paris, 12 juillet 1843.

Me voici, mon cher ami, de retour depuis hier. Le voyage m'avait d'abord, comme toujours, rendu malade. Je me suis ensuite rétabli, et j'ai même gagné des forces et de l'appétit, quoique, à huit ours près, il ait plu sans cesse, et que le temps ait été si froid, que je n'ai jamais quitté le coin de mon feu. A présent encore, la pluie tombe et menace, vu l'état du ciel, de ne pas finir prochainement. Il m'est venu, pendant mon absence, quelques lettres que le portier n'a point reçues. Si, ce que je ne présume pas, il y en avait une de vous, veuillez m'en prévenir tout de suite, afin que je la réclame.

Bien qu'absent d'ici depuis seulement cinq semaines, je trouve en arrivant assez d'affaires et d'embarras. J'abrège donc, cher ami, et vous écrirai plus longuement la prochaine fois.

A vous de cœur.

CXXVII. — Au même.

Paris, 24 août 1843.

Quelques jours après mon retour de Bourgogne, M. Benoît m'en a rapporté la lettre que vous m'aviez,

mon cher ami, adressée à Villeneuve. Je n'y ai pas répondu plus tôt, parce que je vous avais déjà écrit dans l'intervalle. Je vous disais, ce me semble, que j'allais chercher à la campagne, près de Paris, une petite maison où je puisse aller respirer un meilleur air et faire quelque exercice. Après beaucoup d'informations prises, je crois maintenant qu'il faut renoncer à ce projet. Pour le prix que j'y pourrais mettre, il serait impossible d'avoir rien qui répondît à mes vues, et me revoilà plus que jamais enfermé et scellé dans ma chambre.

Ma santé n'est pas bonne, les forces surtout s'en vont. C'est l'effet de l'âge et du genre de vie qui est forcément le mien. Je ne vous dirai rien aujourd'hui des affaires publiques. Que de siècles entre l'époque dont vous me parlez et l'époque présente ! Que de honte après tant de gloire ! Le châtiment viendra, je le sais, mais que l'attente est longue et que de mal jusque-là ! A force de céder à l'Angleterre, de dissimuler les insultes, de s'abaisser sous les mépris, il se pourrait qu'on l'enhardît au point de la pousser, dans l'enivrement de son orgueil, à des actes qui rendraient la guerre inévitable. C'est l'effet naturel et ordinaire de la lâcheté.

Mille choses affectueuses à tous les vôtres, sans oublier votre *partner* au trictrac. Tout à vous de cœur, bien cher ami.

CXXVIII. — Au même.

Paris, 13 septembre 1843.

Je suis charmé que vous renonciez pour l'avenir à des travaux aussi fatigants que celui que vous achevez en ce moment. Il faut, cher ami, du repos à notre âge, et vous avez certes bien payé celui que vous vous accorderiez désormais.

Ce qui s'est passé à Plélan va se recommencer à Lyon avec le même succès de curiosité excitée par le spectacle extérieur, et d'indifférence profonde sur le reste. On ne ranime pas les morts avec des pompes d'enterrement. Quoi que fasse le pouvoir, il restera ce qu'il est, détesté, méprisé, surtout antipathique à toutes les idées, à tous les sentiments, à tous les instincts nationaux. Il est assis, non sur le sol, mais sur les baïonnettes, qui finiront par l'empaler. En attendant, il y a beaucoup et à souffrir et à rougir. Puisse au moins une si dure leçon servir à nos neveux ! Puissent-ils ne jamais oublier ce que devient un peuple qui abdique, qui se laisse mettre dans la poitrine un gros sou à la place du cœur. Le mien, cher ami, est et sera toujours à vous.

CXXIX. — Au même.

Paris, 3 novembre 1843.

Ma santé se détériore et mes forces s'en vont de

jour en jour. J'espère que les vôtres se conservent mieux, ne fût-ce que parce que vous en faites plus d'usage. Confiné dans ma chambre, y passant ma vie sans presque sortir, il est, indépendamment de l'âge, naturel que je m'affaiblisse. Pour ajouter à l'agrément de cette vie physiquement stagnante, je me suis pris d'un profond dégoût pour le travail. La seule vue d'une plume me produit l'effet d'un instrument de chirurgie. C'est ce que je disais dernièrement à M. de Chateaubriand, qui me demandait ce que je faisais. Et que voulez-vous faire, en effet, en un temps tel que celui-ci ? A qui s'adresser aujourd'hui ? Qu'y a-t-il à remuer, que de la fange et de la plus sale ? Le pouvoir a tout gangrené. Les imbéciles qui ont laissé enceindre Paris de vingt et quelques énormes bastilles, sans compter les fortins que l'on bâtit à chaque coin de rue, voudraient maintenant briser ce carcan que l'on a mis au cou de la France : mais il est trop tard, leurs efforts seront vains. Au reste, on n'arrête pas les idées avec du canon, et l'avenir n'en sera pas moins ce qu'il doit être, malgré ces formidables armements dont l'unique résultat définitif sera d'avoir contribué pour une large part à la ruine déjà si avancée de nos finances.

Mille souvenirs affectueux à tout ce qui vous entoure. Je vous embrasse de cœur.

CXXX. — Au même.

Paris, 16 novembre 1843.

...Quant à retourner à la Chênaie, il n'y faut pas penser. Vous en savez les motifs, ils ne changeront point ni ma résolution non plus. Pour ce qui est de ma vie, elle sera triste partout, étant, quoi qu'il arrive, destiné à la finir dans l'isolement. On n'y peut rien, donc patience. *Levius fit patientia quidquid corrigere est nefas*. C'est Horace qui l'a dit, et il a bien dit. Travailler, il est vrai, me serait une distraction, mais j'ai maintenant le dégoût du travail, et les forces aussi me manquent. Peut-être cela changera-t-il, alors nous verrons.

Je vous félicite d être enfin quitte de cette affaire de partage. Reposez-vous, il en est temps, et, certes, vous avez bien acheté le repos. Le repos, au reste, n'est pas l'oisiveté. Celle-ci, vous ne la supporteriez pas. Mais réduisez vos occupations à ce qui est nécessaire pour éviter l'ennui, *cet inexorable fléau de la vie humaine*, selon la belle et profonde expression de Bossuet, qui, sans aucun doute, s'ennuyait comme un autre, quelque Bossuet qu'il fût, et peut-être plus qu'un autre, par cela même qu'il était Bossuet.

A vous de cœur, cher ami

CXXXI. — Au même.

Paris, 5 mars 1843.

Vous ne me dites rien de votre santé, mais rien, dans votre lettre, n'indique que vous ayez lieu de vous en plaindre maintenant. La mienne n'est pas bonne, j'ai eu la grippe, et il m'en reste une très grande faiblesse avec un estomac délabré de plus en plus. En cet état-là, les voyages, dont je me trouve d'ailleurs toujours mal, me seraient bien difficiles. Je ne sais cependant pas encore ce que je ferai. J'en suis venu à ne le savoir sur rien. J'ai cherché un autre logement, je n'en trouve aucun qui me convienne, il faut payer trop cher pour être bien : de sorte que jusqu'ici je n'ai pas donné congé de celui que j'occupe, quoiqu'il ait des inconvénients, particulièrement celui-ci, que la fatigue de remonter un escalier de cent dix-huit marches est une des raisons qui m'empêchent habituellement de sortir. Je ne sais plus ce que c'est que le grand air, je ne connais plus la couleur de l'herbe, ni la senteur des bois et des champs. La vie s'assombrit de toutes manières, à mesure qu'elle approche de sa fin. L'état de la France ne contribue pas à me la rendre plus gaie. Tant de honte après tant de gloire, tant de bassesses, tant d'ignominies, tant de lâchetés, tant de corruption, cela fait mal, en vérité ;

on voudrait à tout prix se cacher, fût-ce dans la tombe, puisque l'on n'a plus même le combat et ses émotions pour se soutenir.

Je me rappelle très affectueusement à toute votre famille. A vous de cœur, cher ami, et pour toujours.

CXXXII. — Au même.

Paris, 21 mai 1844.

Aujourd'hui je viens vous prier de me procurer quelques renseignements, qui très probablement n'aboutiront à rien, mais n'importe. Je cherche toujours une retraite, un lieu où je puisse finir en repos, loin des hommes qui me fatiguent, et que je ne tarderai pas à fatiguer moi-même pour le moins autant. Sans vous ennuyer des différentes combinaisons qui se présentent tour à tour à moi, il m'est venu dans l'esprit que La B... me conviendrait assez. Je voudrais donc savoir si elle serait à vendre, et, dans ce cas, quel en serait le prix, comme aussi le détail de tout ce qu'il faut savoir d'une propriété avant de l'acheter. Je ne pense pas que celle-ci devienne jamais la mienne. Cependant, comme elle est, si rien n'a changé, d'un très faible rapport, peut-être même d'aucun rapport, il serait à toute force possible que le propriétaire ne tînt nullement à la garder, et qu'évaluée comme chose

d'agrément, le prix qu'on en demanderait ne serait pas hors de proportions avec celui que peut-être je me déciderais à en donner. Jean-Louis pourra, je crois, aisément me procurer une réponse à mes questions. Ne me nommez qu'à lui ; ce que je désire surtout, c'est de ne paraître en rien dans tout cela.

Après des jours d'été nous sommes retombés en plein hiver ; aussi ne trouve-t-on que des gens enrhumés et rhumatisés. Je me ressens comme les autres de ce temps humide et froid ; à quoi *patience*, c'est le grand mot, je n'en connais guère de plus triste.

En politique, c'est pis que l'hiver, c'est la mort.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de cœur.

CXXXIII. — Au même.

Paris, 11 juillet 1844.

J'ai tardé de répondre, cher ami, à vos deux dernières lettres, parce que d'abord j'attendais l'arrivée de Jean-Louis, et qu'ensuite, à son retour, il s'est chargé de vous porter de mes nouvelles. Je pensais bien d'avance, en vous écrivant, que La B..., supposé qu'on la voulût vendre, serait d'un prix beaucoup trop élevé pour moi. Dans le fait, ma fortune si restreinte et en grande partie dépendant de la vente de mes livres, laquelle diminue tous les jours,

mon âge qui me rend les voyages pénibles, tout cela doit me faire comprendre que le plus sage pour moi est de rester où je suis et de renoncer à de vains projets qui ressemblent trop à des rêves. Rien ne m'a d'ailleurs jamais réussi, et les mauvaises chances me poursuivent toujours. La semaine dernière encore le feu a pris à un magasin où j'avais, avec d'autres livres, mille neuf cents exemplaires de la *Journée du chrétien* seulement. On devait les enlever la veille, on attendit à cause de la pluie. Le lendemain, presque tout était ou brûlé ou gâté.

Je travaille un peu, pas beaucoup, selon mes forces enfin. Dès que j'ai mangé, si peu que ce soit, je m'alourdis et je ne puis plus rien faire. Le régime que je suis en est en partie cause, il me faudrait de l'exercice et du grand air.

Mille amitiés à tous les vôtres, bien cher ami, et à vous de tout cœur.

CXXXIV. — Au même.

Paris, 6 septembre 1844.

Je remets, mon cher ami, cette lettre à mon neveu, qui part demain pour Trémigon. Elle vous trouvera, j'espère, en bonne santé, malgré le sot et maussade été que nous avons eu, si toutefois nous avons eu un été. Le soleil reparaît depuis

quelques jours, mais déjà faible comme en automne. Aucun fruit n'a mûri, ils sont tous sans saveur.

..... La guerre ! L'Angleterre la veut, elle en a besoin, et n'attend pour la commencer que le moment à ses yeux le plus favorable. Le jour où elle éclatera ouvrira une série d'événements tellement graves, qu'on tressaille seulement d'y penser. Ni vous ni moi n'en verrons la fin, mais je me contenterai d'assister, si Dieu le permet, à l'inauguration de ce solennel avenir, au fond duquel se cachent ses desseins.

Mille choses affectueuses à tous les vôtres. Voici le temps des pêches d'équinoxe. En avez-vous conservé le goût ? J'admire à quel point les miens ont changé et changent à mesure que mes forces baissent. Ce n'est pas sans effort que je me décide maintenant à sortir de ma chambre ; aussi ne sais-je plus ce que c'est que le grand air, l'air vif et pur des champs. Je me contente de celui de la rue, comme le pauvre peuple se contente de piquette.

Tout à vous de cœur, mon cher ami.

CXXXV. — Au même.

Paris, 9 octobre 1844.

Ici des naissances, à côté des morts, voilà ce que vous voyez autour de vous, mon cher ami, et ce qui se voit partout et sans cesse. Je prends part

aux unes et aux autres en tant qu'elles vous touchent, et surtout je me réjouis de l'accroissement de votre famille. Heureux dans vos enfants, vous le serez encore dans les leurs, et, vers la fin d'une vie si laborieuse et si honorable, ce bonheur vous était assurément bien dû. C'en serait un pour moi que de vous voir, et si je m'en prive, c'est forcément avec un bien vif regret. On ne voyage plus à notre âge. Deux cents lieues à faire presque de suite, des nuits à passer en voiture, c'est plus que ma santé très affaiblie ne pourrait supporter. Ici même je ne sors que rarement, pour des visites indispensables. Jamais je ne me promène. Personne près de moi qu'une domestique que je vais probablement renvoyer bientôt, sans savoir qui la remplacera. Mariée et grosse pour la seconde fois, il me faudrait prendre une autre personne pendant ses couches, et je sais par expérience combien ces provisoires sont gênants de toute façon. Je songe aussi à déménager au mois d'avril. Les punaises me tourmentent dans le logement que j'occupe et m'ôtent le sommeil. J'ai tenté sans succès tous les moyens possibles de m'en débarrasser. Il en revient sans cesse de nouvelles par les fentes des planchers et des plafonds. Les bruits intérieurs m'incommodent aussi. Ce sont de petites choses, si l'on veut, mais ces petites choses deviennent insupportables à la longue.

J'ai chargé mon neveu d'aller vous chercher au

Bouvet, afin qu'à son retour je voie quelqu'un qui vous ait vu. Il doit revenir vers la fin de ce mois ou le commencement de novembre.

L'opinion ici est assez émue du voyage de Louis-Philippe chez nos alliés de l'entente cordiale. L'époque en paraît étrangement choisie. Où s'arrêtera la politique qui livre la France à ses ennemis? C'est ce que chacun se demande, et c'est ce que devraient se demander particulièrement ceux dont chaque jour la ruine se prépare, l'inévitable ruine qui suivra l'abaissement de notre marine, l'envahissement de nos marchés au dehors, et conséquemment la destruction graduelle de notre commerce extérieur. Il me semble qu'il y a là un sujet sérieux de réflexion pour les armateurs de nos ports, et qu'à défaut de patriotisme, leur intérêt du moins devrait les réveiller.

A vous de cœur, cher ami, et pour toujours.

CXXXVI. — Au même.

Paris, le 7 novembre 1844.

Ma santé, sans être bonne, est cependant un peu meilleure. Je me suis mis à travailler l'après-midi à un petit ouvrage qui me délasse de celui dont je m'occupe le matin. Je tâche de ne pas perdre le peu de temps qui me reste. *Nox venit quando nemo potest operari.* On est, d'ailleurs, heureux de se

distraire des tristes choses qui se passent sous nos yeux. Le moment où nous sommes est celui d'une crise telle qu'on n'en avait point vue de semblable depuis 89. Il y a évidemment un plan concerté entre Louis-Philippe et les puissances continentales pour rétablir dans toute l'Europe l'ancien despotisme qu'avait renversé parmi nous et ébranlé chez les autres peuples notre grande révolution. L'Angleterre est entrée dans cette coalition qui sert les intérêts de sa haute aristocratie. Quelle sera la fin de tout cela ? Sans doute le triomphe de la liberté, qu'aucunes ruses ne sauraient étouffer désormais. Mais de combien de combats, d'efforts et de souffrances ce triomphe ne sera-t-il pas le prix ? Nous marchons de nouveau vers de dures épreuves, une ère de luttes, dont nos neveux peut-être ne verront pas la fin. En attendant, que Dieu, cher ami, vous donne santé, et tout ce qu'on peut espérer en ce monde de paix et de contentement.

Je vous embrasse de cœur.

CXXXVII. — Au même.

Paris, 31 décembre 1844.

Il ne peut pas être question entre nous, cher ami, de nous convaincre de nos sentiments réciproques, à jamais inaltérables s'il en fut, ni de ma confiance en vous, *plus grande* certainement, sous

tous les rapports, que celle que j'ai en moi-même. A présent voici comment les choses se sont passées. Premièrement, j'ignorais que cette vente eût été arrangée par vous ; ensuite on m'a dit seulement qu'on devait abattre cent cinquante arbres sur le Péron. Or, quoique je ne doive jamais, selon toute apparence, revoir la Chênaie, j'y tiens toujours par mes souvenirs, et je n'ai pu me représenter ce joli coteau, si soigné par moi, dépouillé de sa parure, nu en partie, sans en éprouver une vive peine. Qu'est-ce qu'un peu d'argent près de cela ? C'est ce que je me suis dit. J'erre encore en imagination sous ces arbres dans la sève desquels coule ma vieille vie. Eux partis, il me semble que je resterais seul en ce monde. D'autres les abattront, je le sais bien, mais alors je ne serai plus. Je demande donc grâce pour ces pauvres arbres. Leur caducité ne ressemble que trop à la mienne, et ceux qui m'ont vu naître, je ne veux pas les voir mourir. En ce qui tient aux choses matérielles, je suis habitué aux privations, elles me coûtent peu. Cependant si en dehors du Péron il y avait quelque parti à tirer d'arbres vieux et qui ne peuvent désormais que dépérir, je n'aurais pas les mêmes regrets, ils rentreront dans les conditions d'une exploitation ordinaire.

J'ai été fort éprouvé par le froid et par les brouillards qui sont venus ensuite. Chaque année les hivers me deviennent plus rudes. C'est l'annonce de l'hiver

qui n'a point de printemps. Que l'année qui va commencer vous soit, cher ami, bonne et douce ! Je ne forme aucun vœu plus selon mon cœur. Il sera vôtre pendant qu'il sera, et, si vous en doutiez, chose impossible, ce serait assurément une des plus vives douleurs qu'il pût ressentir.

CXXXVIII.— Au même.

Paris, 14 janvier 1845.

Je me rends, cher ami, à vos observations ; en conséquence, je vous autorise à vendre les arbres du Péron de la Chênaie que vous jugerez ne pouvoir plus que dépérir, mais je tiens beaucoup à ce qu'ils soient remplacés immédiatement. Il est entendu que, s'il se trouvait ailleurs que sur le Péron d'autres arbres dans le même cas, vous pourriez les vendre également. Je regretterais ceux-ci beaucoup moins.

Il y a des arbres qui ont crû entre des rochers sur le bord de l'étang; ceux-là, il ne faut pas y toucher.

J'étais bien sûr que vous ne pouviez pas plus douter de mes sentiments pour vous, cher ami, qu'il ne me serait possible de douter des vôtres. Notre confiance et notre affection sont entre nous des choses à tout jamais.

J'ai beaucoup souffert des froids humides que

nous avions depuis quelques semaines. Cela retarde mes travaux, et c'est ce qui me contrarie le plus. L'heure de la poste me presse.

Tout à vous de cœur.

CXXXIX. — Au même.

Paris, 9 mars 1845.

J'ai beaucoup souffert de la tête et de l'estomac depuis six semaines. Il s'ensuivit, il y a huit jours, au milieu de la nuit, une longue syncope. Heureusement j'eus le temps de réveiller quelqu'un. Cet accident, qui n'est pas, comme vous le savez, nouveau pour moi, n'a point de conséquences graves, mais il m'oblige de me tenir autant que possible sur mes gardes.

Nous avons eu, comme vous, de la pluie, et, comme nous, maintenant vous devez avoir de la glace. L'hiver, qui n'est pas fini, a été rude en somme, et tout le monde s'en est plus ou moins ressenti. J'attends, avec quelque impatience, le printemps, car le froid et l'humidité me sont antipathiques. Et vous, cher ami, comment vous en êtes-vous trouvé ? N'oubliez donc point, en m'écrivant, de me parler de votre santé. Ne savez-vous pas combien elle m'intéresse. Je viens d'achever le quatrième volume de ma *Philosophie*. J'y traite des sciences, c'est fort ennuyeux. Je ne sais pas encore

quand il paraîtra, parce que Arago et un autre de mes amis veulent le lire avant que je le publie[1]. Il me reste deux volumes à faire pour achever l'*Esquisse*. Mais, avant de les commencer, je veux finir un autre travail moins long, et en train déjà, lequel me prendra quatre ou cinq mois, c'est-à-dire à peu près l'été. La vie pour tous est un labeur, et vous voyez que la mienne ne fait pas d'exception.

Je ne vous parlerai point de la politique. On court le risque de s'asphyxier en remuant cette boue. Qu'un peuple puisse vivre dans un état tel que celui qu'on nous a fait, c'est, en vérité, un phénomène inexplicable.

Mille amitiés à tous les vôtres, et à vous, cher ami, de tout cœur.

CXL. — Au même.

Paris, 16 juin 1845.

Je suis toujours entrepris non seulement de la jambe, mais de tout le côté gauche depuis la hanche.

1. François Arago, né en 1786 à Estagel (Pyrénées-Orientales, mort à Paris en 1853, directeur de l'Observatoire et du Bureau des longitudes, ancien professeur et membre du conseil supérieur de l'École polytechnique, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, et l'un des chefs de l'opposition sous le gouvernement de Juillet, puis porté, en 1848, au Gouvernement provisoire, successivement ministre de la guerre et de la marine, ami et coreligionnaire de La Mennais.

Cela me gêne beaucoup, et je ne vois guère d'espérance de guérison ; aussi laissé-je aller les choses comme elles veulent et peuvent, sans m'en occuper autrement. Le mal et le traitement, ce seraient deux maux ; je me contente d'un seul.

Aux longs froids de l'hiver et du printemps a succédé une forte chaleur, qui ne tardera pas probablement à nous amener de l'orage. C'est le bénéfice ordinaire de ce qu'on appelle notre beau climat. Au reste, le climat est peu de chose pour celui qui ne sort pas plus de sa chambre que moi. Je ne regrette que le soleil. Il n'y a que lui qui me paraisse toujours également beau.

Le 19 de ce mois, à trois heures de l'après-midi (vous voyez que je sais mon affaire) j'aurai soixante-trois ans accomplis : *Dies hominis super terram pauci et mali.* Tant que dureront les miens, je vous aimerai, cher, et c'est ce que j'y trouve de plus doux.

CXLI. — Au même.

Paris, 16 août 1845.

Vous savez, cher ami, combien vos lettres me font plaisir ; mille grâces donc pour celle que je viens de recevoir ; je vois avec joie que votre santé se soutient, et j'espère avec vous que celle de M. Louvel ne tardera pas à être rétablie. Dites-lui, je vous prie, que personne ne le désire plus vivement

que moi. *Non ignara mali*, et ce n'est pas la seule raison ; il y a dans mes vœux quelque chose d'une affection plus personnelle. Quant à moi, je ne serais pas trop mal, n'était le défaut de forces. J'ai retrouvé l'usage de ma jambe, malgré quelques douleurs intermittentes et vagues qui passent, je ne sais comment, d'un côté à l'autre, sorte de variété dont je me passerais bien, mais on ne m'a pas demandé mon avis. Loin de travailler trop, je suis fort contrarié de travailler si peu. Dès que j'ai mangé, il m'est impossible de rien faire. Il est vrai que je traduis les *Evangiles*, tout en m'apercevant qu'ils ne sauraient être traduits. Cela ne m'empêche pas toutefois de continuer le moins mal que je peux, parce qu'il me faut un texte quelconque de cet admirable livre, pour y joindre des *réflexions* qui sont le principal but que je me suis proposé. J'approche de la fin de saint Luc, et le tout sera fini et imprimé cette année, je l'espère du moins. Le quatrième volume de ma *Philosophie* est, depuis plusieurs mois, entre les mains d'Arago. Il l'a trouvé, quant aux faits, parfaitement exact, et c'est pour moi le point principal. Nous devons prendre une demi-journée pour causer ensemble de certaines vues théoriques sur lesquelles il a des observations à me communiquer. Il s'agit de la lumière, qui n'est pas la chose la plus claire du monde. Lorsque mon travail sur les *Evangiles* sera terminé, je commencerai le cinquième volume de l'*Esquisse,* lequel

sera suivi d'un sixième et dernier. Mais pourrai-je aller jusqu'au bout? J'en doute fort.

Je vous remercie des détails que vous me donnez sur la Chênaie, quoique je détourne ma pensée de ce lieu dont le nom me rappelle tant de souvenirs et de tant de sortes. J'ai pour maxime de regarder toujours en avant. Le passé est triste comme la réalité, l'avenir est beau comme l'espérance ou, si vous le voulez, comme l'illusion. La différence, s'il y en a, n'est pas grande.

Ce que vous me dites de N*** m'afflige. J'avais tâché d'aider ce pauvre homme à élever sa famille, et voilà que le désordre ruine tout. Il ruinera la France aussi bien que lui. Je vis hier quelqu'un qui sortait de la Bourse, et qui en sortait effrayé au delà de tout ce qu'on peut dire. L'amour du gain, la fièvre du jeu va jusqu'à la frénésie. On s'attend à des catastrophes. Elles ne guériront qui que ce soit, et on recommencera le lendemain. Nous aurons bientôt grand besoin que Dieu se mêle directement de nos affaires. A l'extérieur elles vont de mal en pis.

Mon neveu part ces jours-ci pour Trémigon, il vous portera cette lettre et le petit livre que vous me demandez.

Distribuez, cher ami, mes souvenirs affectueux autour de vous. Est-ce que Jean-Louis ne fera pas quelque voyage en ce pays-ci? Dites-lui combien je serais heureux de le voir, nous parlerions de vous,

et cela soulage toujours. A vous de cœur et à jamais.

CXLII. — Au même.

Paris, 27 octobre 1845.

Pendant que vous étiez en voyage, j'étais dans mon lit avec la fièvre, j'ai attendu sans voir de médecin, sans prendre de remède, et, à la fin, la fièvre s'en est allée d'elle-même. Cependant je me suis décidé, plus par paresse que par toute autre raison, de ne plus sortir le soir, c'est-à-dire de jamais ne dîner dehors. Ne me promenant d'ailleurs jamais, je n'ai de Paris que ses désagréments, de sorte que je songe très sérieusement à le quitter pour m'en aller à la campagne vers le mois d'avril, s'il se peut.

On imprime en ce moment ma traduction des *Évangiles* et le quatrième volume de l'*Esquisse*; celui-ci paraîtra le dernier et probablement vers la mi-janvier. L'autre sera, je pense, dans cinq ou six semaines entre les mains du public. Vous les recevrez tous les deux dès que l'impression en sera finie. C'est une fort rude corvée pour moi, car il faut que je me relise deux fois, ayant deux épreuves à corriger. Je ne sache rien de plus ennuyeux.

Adieu, cher ami, mille souvenirs affectueux autour de vous. Je vous embrasse de cœur.

CXLIII. — Au même.

Paris, 19 novembre 1845.

Je réponds à la fois, cher ami, à vos deux dernières lettres.

Vous voulez que je vous parle de ma santé. Il n'est plus question de fièvre, mais je suis toujours faible et souffrant. Aussi ai-je pris le parti de ne plus sortir le soir. Et dès lors je ne sens plus guère que les inconvénients de Paris, je me suis résolu à me retirer à la campagne. En conséquence, je suis en marché d'une petite propriété située à 13 lieues d'ici, à Verberie, département de l'Oise, et il est probable que cette affaire se conclura, quoiqu'il soit difficile de traiter avec le propriétaire, homme rapace, mais obligé de vendre, parce qu'il doit. Je serais là dans un pays assez agréable, et à une demi-lieue de la forêt de Compiègne. Si cela s'arrange, j'irai m'y établir au printemps prochain : et si mes affaires elles-mêmes s'arrangeaient de manière à me permettre d'avoir à Paris un pied-à-terre, j'y viendrais passer quatre ou cinq mois d'hiver, ce qui me plairait ; mais cette possibilité est, quant à présent, pour le moins très incertaine.

On imprime ma traduction des *Evangiles*. Elle paraîtra, je pense, vers le milieu de décembre. J'ai été, dans cette affaire, complètement la dupe de

mon éditeur en qui j'avais, comme d'ordinaire, trop de confiance. Quoi qu'il en soit, vous recevrez l'ouvrage dès qu'il paraîtra, et plus tard le quatrième volume de l'*Esquisse d'une philosophie*. Arago en a été content.

Les hommes dont vous me parlez en sont revenus aux idées qu'ils repoussaient avec colère, il y a quatorze ans, mais il est trop tard. Et puis je me trompais, par d'autres raisons que celles qui les frappaient alors, et ces raisons, ils ne sont pas en état de les comprendre, et ils les comprendraient que cela ne changerait rien à leur système pratique. Je les laisse dans le passé, c'est-à-dire dans le tombeau, et je suis (*sequor*) la voix qui dit aux portes de l'avenir : Ouvrez-vous ; et aux peuples : Entrez.

L'Évangile est le livre éternel, et c'est pour cela que ce n'est pas le livre de ceux qui le portent dans leurs mains.

Donnez-moi souvent de vos nouvelles, cher ami, et croyez bien que personne ne vous est plus tendrement dévoué et du fond du cœur que votre vieil ami.

CXLIV. — Au même.

Paris, 11 février 1846.

Je me réjouis de cœur, mon cher ami, de ce que votre santé se conserve, et je forme des vœux pour que celle de Jean-Louis et de M. Louvel se

rétablisse promptement. Des personnes que je connais ici, beaucoup ont été malades cet hiver. Je ne sais si le froid très vif qui vient de survenir inopinément leur sera plus favorable ; mais, pour moi, c'est ce qu'il y a de pire. Le genre de vie que je mène forcément, ne sortant que pour les visites les plus indispensables, privé de l'exercice et de l'air extérieur, est, je le sais bien, fort mauvais ; mais le changer n'est pas facile. Les choses en sont toujours au même point à l'égard de la maison de campagne dont je vous ai parlé. Elle sera vendue, mais quand ? peut-être bientôt, peut-être dans plusieurs années. Comme elle me conviendrait particulièrement, à raison surtout de motifs économiques, j'attends, et en attendant le temps passe et ma santé s'affaiblit de plus en plus. Tout arrangement, d'ailleurs, est pour moi difficile à cause de la médiocrité de mes ressources. Elles ont notablement diminué depuis un an pour avoir voulu obliger des personnes dans l'embarras. J'y suis toujours pris.

Vous avez tout à fait raison de trouver peu d'accord entre mes *réflexions* sur les *Évangiles* et celles que j'avais jointes à l'*Imitation*. Cela vient de ce que ces deux livres respirent eux-mêmes un esprit tout différent. L'*Imitation*, comme le Christianisme du moyen âge, dont elle est la plus parfaite expression, ne s'occupe que de l'individu, point de la société ; elle tend à séparer les hommes des hommes par

une sorte d'égoïsme spirituel qui fait que chacun, dans la solitude et la quiétude, ne s'occupe que de soi, de ce qu'il appelle son salut, s'éloignant le plus possible de toute vie active. L'Évangile, au contraire, pousse à l'action, à tout ce qui rapproche les hommes et les dispose à concourir à une œuvre commune qui n'est autre que la transformation de la société, ou, selon le langage évangélique, l'établissement du royaume de Dieu. Il y a un monde entre ces deux tendances et ces deux esprits. De plus, Jésus-Christ, selon moi, selon ma conviction la plus profonde, non seulement n'a lié la loi qu'il annonçait à aucune conception dogmatique, mais a voulu très expressément qu'elle n'y fût pas liée : et c'est, à mon gré, ce que l'Évangile a de plus divinement beau, parce que les conceptions dogmatiques, dépendantes de mille choses qui changent, changent elles-mêmes avec le temps, et que la loi est immuable et doit rester telle à jamais. Ceci demanderait des développements trop longs pour une lettre. Quant au fait, c'est-à-dire à ce que Jésus-Christ a voulu, je ne sais ce qu'il aurait pu dire pour s'expliquer d'une manière plus nette. J'en causais dernièrement avec Châteaubriand, qui me répondit: « C'est clair comme le jour. » Ce n'est pas ce qu'ils pensent qui sauve ou perd les hommes, c'est ce qu'ils font [1].

1. Les *réflexions*, jointes par La Mennais à sa traduction des *Évangiles*, écrites au point de vue des idées radicales,

Vous recevrez prochainement un autre volume, le quatrième de l'*Esquisse*, où je traite des sciences. Quoique assez aride, peut-être ne sera-t-il pas pour vous absolument sans intérêt. C'est la première fois que, rapportées à des principes supérieurs à chacune d'elles, elles sont présentées sous un jour qui en montre l'intime connexion et la magnifique unité. Ce sont encore des mêmes principes que je déduirai les lois de l'ordre religieux et social ; car les lois ne varient pas, elles se modifient selon la nature des êtres et ne sont jamais en réalité que les lois mêmes de Dieu.

Souvenirs affectueux à tous les vôtres. *Tuus ex intimo corde.*

devaient être un nouveau scandale, en même temps qu'un sujet de tristesse pour les âmes catholiques. « Concevez-vous, écrivait l'abbé Jean à M. Marion, concevez-vous qu'un homme qui ne se croit pas fou vienne, au bout de dix-huit cents ans, donner à la divine parole une interprétation à laquelle oncques ne songea *un seul* chrétien depuis l'origine du christianisme ? En vérité, ce pauvre Féli extravague ; il n'y a pas d'autre mot. O mon Dieu, quelle pitié ! » (Lettre inéd. du 23 février 1846.) De son côté, M. Marion adressait à Féli ces touchants reproches : « Ah ! cher ami, je vous en conjure par la tendre et si vive amitié que je vous porte, par l'inaltérable attachement qui m'unit à vous, prenez garde de vous tromper, car l'erreur en matière de foi ne peut avoir que des suites funestes. Qui l'a dit mieux que vous ? Qui mieux que vous a démontré la faiblesse et la faillibilité de la raison humaine, même dans les plus hautes intelligences ? Adieu, cher ami, pensez à vous et pensez aussi à votre vieil ami. » (Lettre inéd. de M. Marion à La Mennais, du 6 février 1846. Voy. *Introduction*.)

CXLV. — Au même.

Paris, 27 avril 1846.

Ma santé est des plus mauvaises; je n'ai quasi plus de forces ni de sommeil. Après des fatigues excessives et de plus d'une sorte, j'aurais eu besoin de repos et je n'en puis pas prendre. Il faut que le vieux cheval trotte, trotte, jusqu'à ce qu'il tombe sur le flanc. J'avais espéré profiter de l'été pour continuer l'*Esquisse*. Il n'y a pas à y songer, je n'ai pas une minute à moi.

Si vous lisez quelque journal, vous voyez où en sont les choses. Au midi, au nord, tout s'agite, tout se remue. La terre, soulevée par des commotions internes, tremble partout.

Parlez-moi de votre santé. J'aime à vous voir promener sur vos grèves et dans votre frais jardin. Donnez-moi aussi des nouvelles de vos enfants et petits-enfants. A vous de cœur, cher ami.

CXLVI. — Au même.

Paris, 11 mai 1846.

Je vous ai parlé, cher ami, d'un malade chez qui j'ai passé, il y a deux mois, trois semaines dont la fatigue avait épuisé mes forces. Redemandé par

lui dans une nouvelle crise, voilà huit jours que je ne le quitte point, et c'est de sa chambre que je vous écris. Vous voyez que ce ne sont pas mes travaux littéraires qui me tuent. Je prévois, au contraire, que je perdrai l'été sur lequel je comptais pour continuer l'*Esquisse*. Il serait trop long de vous conter les embarras et les soucis de toute sorte de genres attachés à mes fonctions de garde-malade près d'un homme difficile, bizarre au plus haut point, et dont les manies très fâcheuses touchent souvent à l'aliénation. Enfin ce qu'on a commencé il le faut finir, et autant que mes forces me le permettront, j'irai jusqu'au bout.

Je voudrais pouvoir m'entretenir plus longtemps avec vous; ce me serait un plaisir que vous comprendrez, mais le malade ne me laisse pas un demi-quart d'heure de tranquillité. Je vous quitte donc, mon cher ami, en vous embrassant de cœur.

CXLVII. — Au même.

Trémigon, 8 août 1846.

Vous ne vous attendiez sûrement pas, cher ami, à recevoir une lettre de moi datée de ce lieu. L'extrême besoin d'un repos que je ne pouvais trouver à Paris, m'a déterminé très à l'improviste à un voyage que je n'espérais plus faire. Mon neveu a voulu m'accompagner et il repart demain. Je le

suivrai dans trois semaines, car je ne peux guère rester plus longtemps. La route m'a fatigué beaucoup ; je me suis trouvé mal en arrivant à Dol, et, arrivé à Trémigon, il a fallu me porter et m'étendre sur des chaises jusqu'à ce que je revinsse peu à peu à moi. Ceci se passait samedi à dix heures du soir. La journée d'hier a été bonne ; toutefois je n'ai pas encore trouvé mon équilibre. Maintenant, cher ami, voyez s'il vous serait possible de venir passer quelques jours ici, et, dans tous les cas, combinez les moyens de nous voir. La poste est si mal arrangée que je ne pourrai, dit-on, recevoir votre réponse que vers la fin de la semaine. Tenez, je vous prie, ma présence en ce pays très secrète ; si elle était connue, je craindrais les invitations d'aller à Saint-Malo, ce qui serait pour moi une fatigue au-dessus de mes forces. Il me serait sans doute très doux de revoir quelques vieux amis que j'ai là ; mais tout le reste me serait, en l'état où je suis, très importun et très pénible. A bientôt, cher ami, je vous embrasse de cœur.

CXLVIII — Au même.

Paris, 24 septembre 1846.

Tranquillisez-vous, cher ami, sur la santé de votre fils. Son état n'a rien de grave. Je suis convaincu que Jean-Louis a tout simplement une affection

rhumatismale. Il faut par-dessus tout qu'il évite les refroidissements. Je l'ai fort engagé aussi à reprendre son régime ordinaire à la place de celui que les médecins lui avaient ordonné, et qui n'est propre qu'à l'affaiblir, sans aucun avantage d'ailleurs, tant s'en faut. Peut-être sera-t-il bon qu'il aille aux Eaux-Chaudes l'an prochain. Au reste, il déjeunera demain chez moi avec Malespine, en qui j'ai grande confiance, et il vous dira le résultat de la conférence qu'ils auront eue.

Vous connaissez le funeste événement qui a porté la désolation dans ma famille[1]. Ce sont de ces coups qui ébranlent fortement les vieillards, et je l'ai bien senti. Que va devenir la pauvre veuve avec ses cinq petits orphelins ?

Jean-Louis vous dira où j'en suis moi-même et quels sont mes projets, ou plutôt mes désirs. Je voudrais m'en aller finir dans mon pays, à la campagne. Mais avec le faible capital dont je puis disposer, il n'est pas facile de trouver un lieu qui m'offre la mesure d'agrément et de commodité à laquelle je dois tenir, pour ne pas m'exposer à des regrets tardifs. On cherche autour de Trémigon, mais jusqu'ici avec peu de succès.

Les Chambres sont l'expression du gouvernement et de tout ce qui, chez nous, a, de près ou de loin, quelque part au pouvoir. La France, telle qu'on l'a

1. La mort de M. Élie de Kertanguy.

faite, offre le spectacle d'un pays en dissolution, d'un pays que ses chefs travaillent sans relâche et systématiquement à détruire. Il y aura plus tard une réaction sans doute, c'est-à-dire une révolution; ceci est infaillible. Et après? après je ne sais pas; quelque chose de passage encore.

Je vous embrasse de cœur, cher ami.

CXLIX. — Au même.

Paris, 16 décembre 1846.

Je ne suis sorti qu'une fois de ma chambre depuis un mois et parce que j'y étais forcé. Tout nous annonce un rude hiver, qui concourt avec la cherté du pain et le désastre des inondations. L'Europe presque entière souffre de la disette, et en Irlande, c'est la famine. Que de souffrances pour le pauvre peuple jusqu'à la récolte prochaine!

Ce qui se passe dans le monde politique n'offre pas un spectacle moins triste. Vous ne connaissez qu'une très petite partie des horreurs qui se commettent dans le Nord. Ce sont des crimes inouïs, tels que la terre n'en vit jamais. Il y aura une justice terrible, on doit s'y attendre et l'appeler de tous ses désirs. Car sans cela les peuples cesseraient de croire en Dieu. Du reste, le temps partout répand à pleines mains le germe de divisions et de guerres interminables entre les souverains, tandis

que le souffle de l'avenir agite sourdement, et chaque jour davantage, les nations souffrantes. La force matérielle ne peut rien contre les idées ni contre la conscience. Morte dans sa racine, la vieille société se dissout plus rapidement même qu'on ne l'aurait imaginé. Ce qu'on voit, ce qu'on verra encore, ces violences audacieuses, ces meurtres par masses, ce sont ses dernières convulsions. Quand l'âme sortira du cadavre, la lumière divine luira de nouveau sur l'humanité.

Je regrette que vous ne me donniez pas des nouvelles de Jean-Louis. Dites-lui encore qu'il se garde bien de la médecine et des médecins.

Point de remèdes, mais un bon régime et un exercice régulier.

Tout à vous, cher ami, et de tout mon cœur.

CL. — Au même.

Paris, 10 mars 1847.

J'avais appris déjà, cher ami, par une lettre d'un de ses gendres, la mort de Mme de la Villéon. Je m'empressai d'écrire à son pauvre mari que je plains de tout mon cœur. Cette perte est pour lui irréparable. Ce que vous me dites de l'état de mademoiselle votre sœur, et de vos tristes prévoyances à l'égard de M. Henri Louvel, m'afflige aussi profondément. Ce sont bien des épreuves à la fois.

Je prie Dieu qu'il vous donne courage pour les supporter. Je n'ai, pour moi, jamais senti la vie que comme un fardeau ; et c'est pourquoi j'en attends la fin avec un désir que je m'applique à modérer, car nous avons ici-bas des devoirs que nous devons accepter et remplir jusqu'au bout. Je ne sors quasi plus, c'est-à-dire seulement quand je suis forcé ; point de visites *actives* (je n'ai que trop des autres), point de dîners en ville, nulle distraction que de lire, nulle affection dans mon intérieur solitaire, voilà où j'en suis, et ce n'est, comme vous le voyez, rien de fort doux. Outre cela, mon appartement, tout en plein nord à l'exception d'un très petit cabinet, est excessivement froid. J'en suis réduit, pour tout moyen de chauffage, à un poêle de salle à manger, avec lequel je ne puis atteindre, en consommant beaucoup de bois, qu'à une température de 3 ou 4 degrés au-dessous de celle dont j'aurais besoin, de sorte que ma santé en a souffert sensiblement pendant l'hiver, et en souffre encore.

J'aurais voulu transporter mes pénates ailleurs. Mais je suis lié par un bail qui n'expirera que le 15 juillet 1849, ce qui me fait une belle et agréable perspective. Celle que la France a devant elle est loin d'être plus gaie. Au dehors, tous les éléments d'une coalition générale contre elle ; au dedans, le dernier excès de la corruption administrative et politique, des finances ruinées systématiquement, des arsenaux vides, un simulacre d'armée et un

simulacre de marine, un hideux égoïsme dans les classes élevées, une inertie stupide dans les masses, et, au milieu de tout cela, des sectes brutalement insensées, immorales et antisociales que la misère propage et qui ne peuvent aboutir qu'à une épouvantable *jacqüerie*, dont les suites seraient affreuses pour le peuple surtout, à cause du prétexte qu'elles fourniraient à ses ennemis pour le maintenir sous un joug de fer, et s'opposer à tout ce qui tendrait à améliorer sa condition si triste. Cependant je crois et j'espère qu'au moment où toute la nation sentira la pointe de l'épée étrangère, elle aura soudainement la conscience que c'est de vivre ou de mourir qu'il s'agit ; il y aura un réveil subit ; que du danger naîtra un seul sentiment, une seule volonté, celle de se sauver, de sauver la France par un magnanime et suprême effort.

A vous de cœur, cher ami, et pour toujours.

CLI. — Au même.

Paris, 23 mars 1847.

Je partage bien, mon cher ami, la douleur que vous ressentez du funeste événement que votre dernière lettre m'annonce. De pareils malheurs, quoique prévus, frappent, au moment fatal, comme s'ils étaient imprévus. La personne que je plains le plus, c'est la pauvre mère ! Qu'y a-t-il qui puisse con-

soler une mère? Quant à ceux qui s'en vont, je serais plutôt disposé à les envier. Depuis quelques mois, on n'entend parler que de choses désolantes. La misère est affreuse partout, et après la faim viendra la maladie qui en est toujours la suite inévitable. Encore ce qu'on éprouve en France n'est rien près de l'état de l'Irlande, et l'état de l'Irlande n'approche pas, à ce qu'on me mande de Berlin, de l'état de la Galicie. Le véritable enfer, c'est le monde tel qu'on nous l'a fait. Tout cela nous présage de grandes commotions. Personne qui ne s'y attende; et je trouve peu de gens qui s'en effrayent plus que de la continuation du train présent des choses. Vous avez cet avantage en province, que vous ignorez une multitude de faits hideux qu'on ne peut s'empêcher d'apprendre ici.

Je n'ai pas l'espoir de quitter avant deux années mon triste appartement. Il faudrait rencontrer quelqu'un qui se chargeât de mon bail; ce serait un hasard dont je n'oserais me flatter. J'en ai donc encore pour jusqu'en juillet 1849. Deux autres hivers dans ce palais de glace! C'est rude!

Jouissez, cher ami, de votre air pur, de votre belle rivière, de vos tranquilles jardins. Il est doux au moins de penser que ceux qu'on aime ont trouvé dans la vie un sentier moins âpre que celui qu'on était soi-même destiné à gravir.

CLII. — Au même.

Paris, 23 mars 1848.

Paris est fort tranquille. Le seul mal présent est la gêne extrême qui résulte de la crise financière prolongée, augmentée et exploitée par la haute banque toute-puissante sous le régime ancien et qui conséquemment déteste la révolution.

Je ne prévois que calamités, si la République ne s'affermissait pas solidement[1]. La France a dans les mains son avenir. Espérons qu'elle le fera tel, qu'il ne soit pas pour elle plus tard un sujet de regrets amers.

Tout à vous, cher ami.

La Mennais.

1. D'amères déceptions attendaient encore l'infortuné philosophe, devenu *in extremis* homme politique militant.

« C'était en 1848, Lacordaire entrait pour la première fois à l'Assemblée constituante, vêtu de sa robe blanche de Frère Prêcheur. La Mennais l'aperçoit. Il baisse les yeux et semble regarder très attentivement une feuille de papier placée sur son pupitre.

« — Savez-vous qui nous arrive là ? lui dit ún de ses voisins...

« La Mennais ne répond pas. Le voisin insiste :

« — Mais retournez-vous donc, c'est Lacordaire...

« — Eh ! pour Dieu, laissez-moi, dit La Mennais, poussé à bout, ne comprenez-vous pas que cet homme me pèse sur les épaules comme un monde ? »

Il n'osa pas dire comme un remords !...

« A quelques jours de là, M. de la Mennais était à la tri-

Cette lettre rapide de La Mennais, qui laisse entrevoir le rôle éphémère qu'il allait jouer durant la révolution de 48, ne devait pas être lue par son vieil ami ; M. Marion venait de mourir. Dieu voulut sans doute épargner au vieillard fidèle la douleur de voir s'amoindrir encore la haute intelligence, la renommée de celui qu'il avait si sincèrement aimé.

En achevant la publication de ces *Confidences,* il nous revient en mémoire une de ces pages troublantes que La Mennais aimait à murmurer, les soirs d'orage, autour du foyer ou sous les grands arbres de la Chênaie. L'effroi gagnait peu à peu le cercle intime, et les disciples se rapprochaient les uns des autres, sous l'empire de la terreur, à ces accents tragiques :

« ...Je pénétrai plus avant dans le temple, je parcourus de longues nefs désertes ; les voûtes se perdaient dans l'obscurité ; une horreur silencieuse l'environnait et le frisson courait dans mes veines.

bune. Tout à coup il s'interrompt, et, enveloppant la Chambre entière d'un regard enflammé, il s'écrie d'une voix stridente comme un sarcasme :

« — Quand j'étais prêtre !....

« — Monsieur, cria aussitôt un interrupteur, *prêtre,* on l'est toujours !.... »

(*L'École Menaisienne,* par Mgr Ricard, prélat de la Maison de S. S., p. 62-64.)

Au fond du sanctuaire, sur un autel éclairé d'une lampe mourante, j'aperçus comme une grande ombre, je ne sais quoi d'inexprimable, une forme divine qui semblait plier sous des chaînes. Et je regardais cela, et ma chair tremblait, et mon front se mouillait de sueur froide, lorsqu'une voix : « Fils d'Adam, que vois-tu ? » Et comme je ne répondais point : « Tu vois, dit-elle, le Christ, rédempteur du monde. »

« Alors je tombai la face contre terre ; ma vie du temps fut comme suspendue, et ce qui se passa en moi n'a pas de nom dans les langues humaines. Revenu à moi-même, je me retrouvai au milieu de la foule, et c'était un mélange inouï de pleurs et de joies insensées, de prières et de blasphèmes, des danses dans un tombeau, une orgie dans un lieu saint.

« Tout à coup, une sorte de tonnerre lointain, une rumeur sourde, confuse, horrible, ébranla les airs ; d'instant en instant, elle croissait; les peuples effrayés demandèrent : Qu'est-ce que ce bruit ? Et il leur fut dit : C'est le vent du Seigneur qui passe ! Et les forêts s'inclinaient comme l'herbe, et les colonnes des temples fracassées se heurtaient comme les genoux d'un homme pris de vin; et les combles des palais, emportés tels que des brins de paille, disparaissaient dans la poussière, et les murs croulaient et les trônes craquaient comme un morceau de bois sec sur les genoux d'un enfant. Repoussés

par la tempête, les fleuves débordaient, la mer surmontait ses rivages, et toutes les eaux, se mêlant, s'agitant, poussaient et repoussaient les débris, et on les voyait roulés par les tourbillons, s'entasser, monter peu à peu du sein de l'abîme, et puis dans le flux et reflux des ondes, cette énorme montagne de ruines élevait au-dessus des flots sa tête fangeuse et ceinte de cadavres flottants comme d'une couronne [1].»

Hélas ! cette vision apocalyptique, c'était une prophétie, non pas dans le sens que semble lui donner le génie qui chante aussi lugubrement sur les ruines des mondes la destruction universelle des croyances, de la foi en *Celui dont le règne n'aura point de fin* : cette prophétie, c'est son chant de mort, à lui. Ces colonnes qui s'écroulent, cette lampe qui s'éteint, cette orgie dans le sanctuaire, ce fracas d'une tempête, d'un déluge immense, puis ce morne silence qui suit, tout cela c'est la silhouette lugubre de son *œuvre*, c'est lui-même, le *séraphin déchu*, l'*archange audacieux* dont la tête et les bras vigoureux semblaient appelés à soutenir les voûtes du temple du Dieu vivant...

Cependant si l'œuvre politico-religieuse du

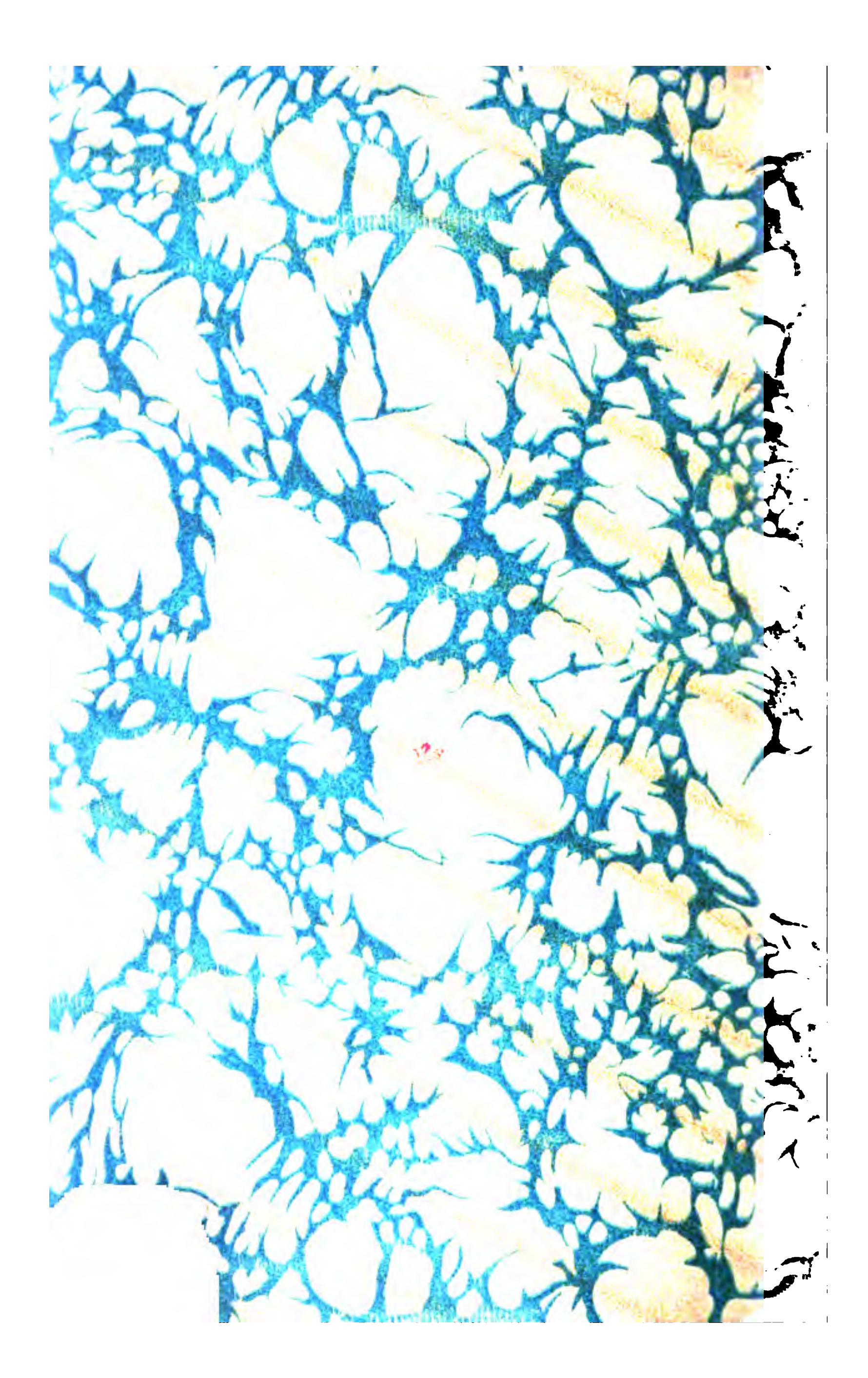
1. *Paroles d'un croyant*, chap. XXI.

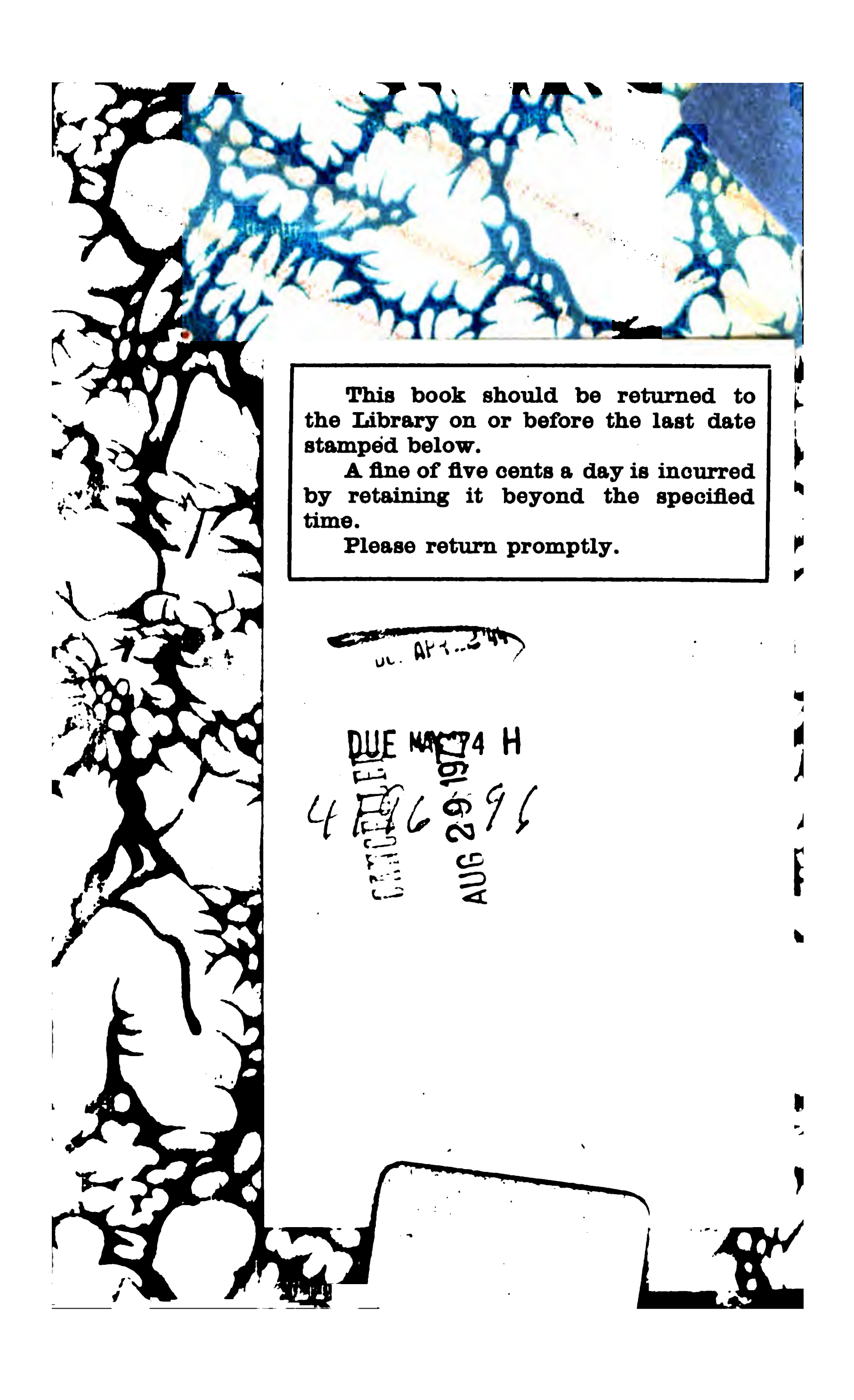
grand penseur est destinée fatalement à périr, puisqu'elle est née d'un principe faux et morbide, du moins ses lettres intimes, messagères confidentielles de ses enthousiasmes et de ses désenchantements, de ses rêves, de ses rares sourires et de ses larmes, ne s'oublieront pas, parce qu'elles cachent en elles une éloquente leçon et qu'elles portent l'empreinte toujours respectable de la sincérité et de l'amitié.

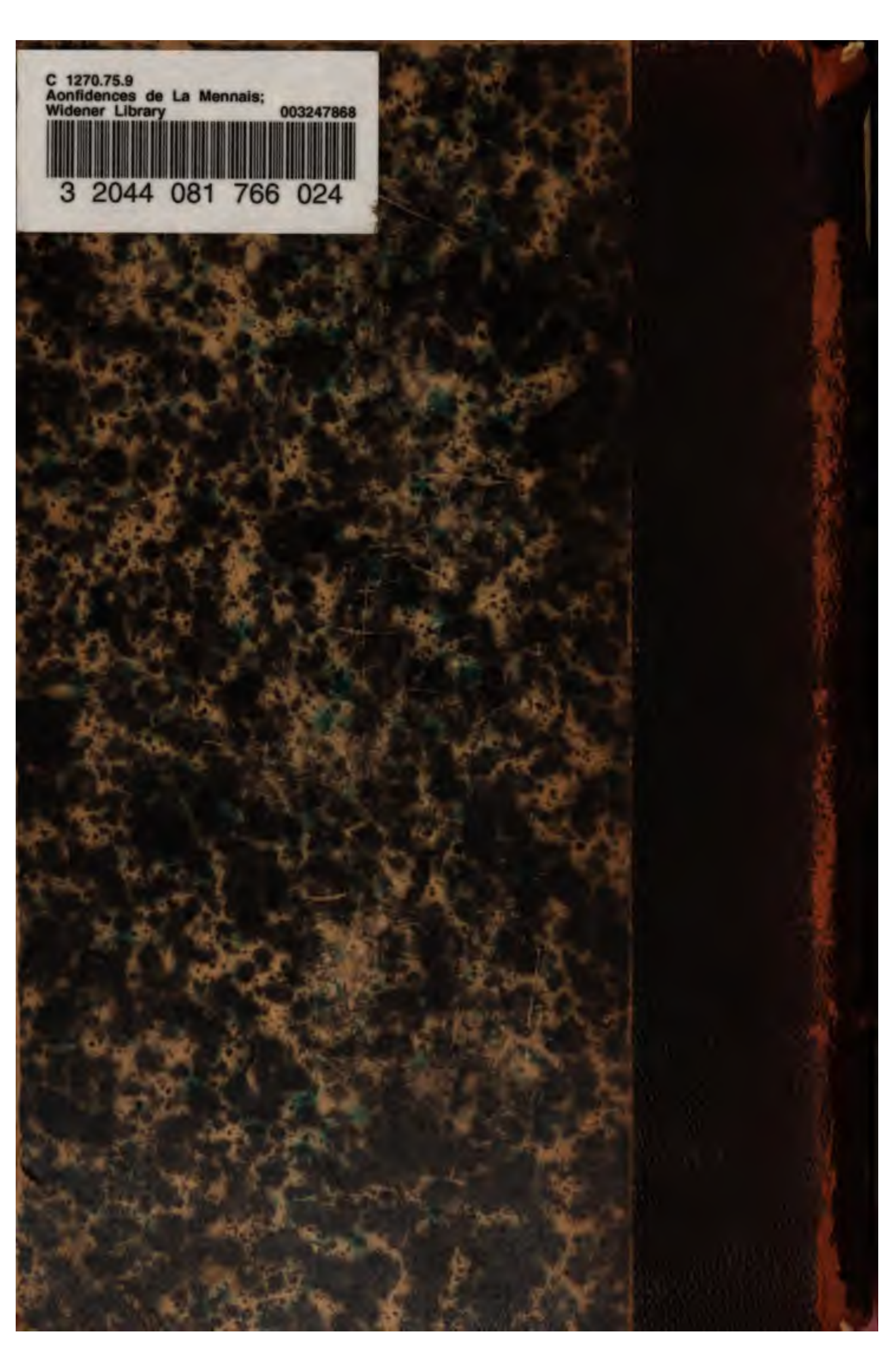


Nantes. — Imp. Vincent Forest et Emile Grimaud, place du Commerce, 4.








C 1270.75.9
Aonfidences de La Mennais;
Widener Library
003247868
3 2044 081 766 024